UNE FONCTION DE L'ÉLITE

—

L'homme qui se risque, de nos jours, à critiquer la civilisation telle que l'industrie nous la fait ne saurait s'étonner de rencontrer, dans cette querelle, des censeurs et des adversaires. Il faut d'abord savoir ce que l'on veut, ensuite à quoi l'on s'expose.

Que si je m'entends reprocher d'être un homme d'un autre siècle, de ne rien comprendre à la science et au progrès, de me lamenter vainement, en bref de me comporter comme un mollusque fossile, cela ne m'émeut pas beaucoup. J'aimerais, si j'en avais le temps, révéler ou expliquer à de tels contradicteurs que je possède une culture scientifique honorable, que je suis d'humeur gaie, que je vis entouré d'une jeunesse vive et nombreuse, que je me sers avec mesure de tous les présents du progrès, enfin que je suis mobile et résolument vertébré.

Mais il est d'autres reproches qui me trouvent plus vulnérable. Dans un article enthousiaste et d'intention généreuse (1), Jean-Richard Bloch, il y a quelque temps, revenait sur le débat. Jean-Richard Bloch est un maître en dialectique. Le tour politicien qu'il imprime à tous ses écrits, surtout dans ces derniers temps, ne les prive à mon égard ni de vigueur, ni d'efficace. Ecoutons donc notre orateur. « La téhessef, dit-il, est un des agents essentiels de ces profondes transformations du milieu poétique auxquelles l'écrivain devra s'adapter s'il entend rester fidèle à sa fonction. »

(1) « Nous sommes au commencement de tout », *Europe*, 15 mai 1936.

Malgré moi, je dresse l'oreille. Me voici plongé d'un coup dans mon élément familier. J'écoute et j'entends encore :

« Un Alain, un Valéry, un Duhamel n'estiment pas l'esprit humain susceptible de se soumettre avec bonheur à ce nouveau rythme de l'existence. Considérant les fruits remarquables que l'esprit a su tirer de ce peu que fut la technique durant des centaines de siècles, ils voient bien ce qu'il perdra à cet enrichissement, ils voient plus mal ce qu'il y gagnera. »

Cette fois, il s'agit bien de moi, — non de moi seul, assurément, mais la compagnie qui m'est donnée n'est pas pour me déplaire.

Et Jean-Richard Bloch nous explique avec une belle éloquence que ces merveilles modernes auxquelles, c'est l'évidence même, les gens de mon espèce ne s'abandonnent pas sans réserve, ont dès maintenant pour effet d'introduire les multitudes à la connaissance des chefs-d'œuvre. Malheureusement cette soudaine extension de l'auditoire, — c'est Jean-Richard Bloch qui parle, — au lieu de nous contenter, nous autres, nous déconcerte parce que nous redoutons pour l'art « cette atmosphère de réunion publique » et surtout, chose plus grave, parce que nous ne pouvons celer notre instinctive défiance à l'égard de ces « millions d'inconnus, petites gens et anonymes ».

Eh bien, non, mon cher Jean-Richard, tu n'es pas sur la bonne route et ta généreuse éloquence n'est pas généreuse pour tous.

Si j'entends bien le procès, les gens de mon opinion sont d'obstinés égoïstes qui veulent garder pour eux seuls la cinquième symphonie, les poèmes d'Arthur Rimbaud et divers autres trésors... L'idée que nos joies d'esthètes pourraient se trouver partagées par une foule d'âmes ferventes suffit à nous gâter l'appétit..., etc..., etc... Je connais bien ce grief. Il est mortel à certaines heures. On le pourrait appeler *grief d'aristocratie*.

Je me garderai bien de répondre pour mes co-inculpés. Je ne parle que pour moi-même.

J'écarte d'abord tout ce qui touche à la nature, à la fonction, à la nécessité des élites. L'aristocratie de l'esprit,du savoir et du cœur existe. Elle est la seule à mon égard. Elle est l'essence, elle est la vie d'une société bien construite. Inutile d'insister là-dessus.

Le rôle de l'aristocratie véritable est, sans renoncer ses vertus, — je ne dis pas ses privilèges, — d'instruire les multitudes, par voie médiate ou immédiate, de les atteindre, de les convaincre, de les séduire au meilleur sens du mot, afin de mieux les conduire. Pour ce faire, l'élite de la société possède plusieurs truchements et même, et mieux, plusieurs méthodes. Elle peut agir par l'exemple, par la parole, par l'écrit. Le siècle vient d'ajouter la téhessef et les images. Tous les procédés peuvent être bons. Cela dépend surtout du propos que l'on forme. S'il s'agit de constituer à « des millions d'inconnus » une culture fondamentale, je dis et ne cesse de répéter que l'écrit (et principalement le livre) est un procédé plus sûr que tous les autres ensemble. J'ai donné mes raisons et je n'y reviendrai pas.

Quand Jean-Richard Bloch reproche aux gens de ma sorte ou plutôt de mon état de mépriser « les millions d'inconnus, petites gens et anonymes », vraiment il me fait sourire. J'écris pour ces petites gens d'entre lesquels je suis sorti. C'est pour eux comme pour les autres que j'ai lancé par le monde maints messages imprimés. Et plus ils sont nombreux à prêter l'oreille, plus je me sens fier et content. Ils savent bien, ils sentent bien, — du moins ceux qu'on n'a pas encore aveuglés, égarés ou corrompus, — que si l'on découvre un moyen, j'entends un moyen raisonnable, humain, loyal, de rendre leur vie plus belle, plus heureuse, plus justement récompensée, je demanderai de tout cœur que ce moyen soit mis en œuvre et je ferai mon possible pour aider les bons artisans d'une société moins barbare.

J'ai cinquante-deux ans, c'est-à-dire que j'ai vécu la plus grande part de ma vie. Mes garçons se débattront comme je me suis débattu moi-même. Je suis, en face de l'avenir, dans un état de grande indépendance. Quand

je dis : « Méfiez-vous de la radio si vous voulez cultiver votre esprit », je sais que je donne un bon conseil. Je ne fais pas acte d'égoïste, au contraire; je livre ma propre méthode et je la recommande. J'arme en outre les multitudes contre leur pire ennemi, je parle du conformisme.

Le livre est l'ami de la solitude. Il nourrit l'individualisme libérateur. Dans la lecture solitaire, l'homme qui se cherche lui-même a quelque chance de se rencontrer. Il choisit, il se choisit. Il échappe aux puissances d'endoctrinement. La téhessef, au contraire, est dès maintenant l'instrument de l'esprit impérialiste. Elle ne purifie pas l'homme, elle ne le renvoie pas, comme le livre, à la « sainte solitude », elle l'abandonne à la brute, elle le prépare adroitement pour les grands mystères grégaires, pour les chaînes et pour le sang.

C'est donc, ô Jean-Richard Bloch, dans le très ferme dessein d'éclairer la multitude et même de la servir, — somme toute de jouer mon rôle, — que je dis à qui m'écoute : Servez-vous de la téhessef, mais sachez vous en défier. Et retirez-vous chaque jour dans la lecture et la méditation, si vous voulez créer et fortifier votre âme, votre âme à nulle autre pareille.

GEORGES DUHAMEL.

LE MYSTICISME JUIF

—

La pensée juive présente une multiplicité d'aspects qui semblent parfois contradictoires. En effet, un positiviste constamment soucieux de la preuve, seul fondement de tout ce qu'il énonce, exclut par définition tout esprit mystique, susceptible de se contenter de simples affirmations. Il est absolument impossible qu'un rationaliste pur puisse s'entendre avec un mystique pur. C'est à dessein que je dis pur, car je crois que si l'on n'est pas rigoureusement l'un ou l'autre, on est à la fois l'un et l'autre. Or, on trouve ces deux esprits chez Israël; mais ils se réduisent par éliminations successives à une essence particulière, qui constitue l'élément psychologique fondamental de ce peuple réellement créateur. Derrière les divers moyens d'expression auxquels un philosophe juif a recours, se cache presque toujours une tendance singulière au mysticisme. Sans doute cette affirmation pourra surprendre et même heurter ceux qui n'admettent point ce caractère dans le judaïsme. Pour certains esprits, les Hébreux n'ont jamais eu d'autre préoccupation que celle de la vie dans ce qu'elle a de plus pratique. Mysticisme ou métaphysique, disent-ils, sous quelque apparence qu'ils se présentent, ne peuvent, ni ne doivent s'associer à ce qui se prête à des fins utilitaires. Si nous sommes guidés par la volonté ferme de posséder telle ou telle chose, le succès d'ordre pragmatique qui peut en résulter n'a nul besoin d'être étayé d'une spéculation métaphysique. Mais ce succès même, pourrait-on répondre, est le fruit d'une volonté d'ordre mystique.

Expliquons-nous. L'homme est certainement orienté par la pensée; cette pensée, pour la compréhension universelle et pour toutes les relations réciproques, revêt une structure quasi infaillible, en ce qui touche la comparaison des phénomènes élémentaires. Il est inadmissible que deux hommes pris au hasard dans deux coins du monde, ne soient pas d'accord sur une expérience rudimentaire qui peut se manifester à plusieurs reprises avec la même exactitude. Dans cet empirisme sommaire nous ne voulons mettre en cause ni le doute philosophique de Descartes, pour qui toutes les perceptions extérieures n'existaient finalement qu'en fonction de son *cogito,* de son moi qui pense, ni le primitif de l'Australie qui croirait volontiers que la chute de la pluie repose sur une force occulte.

La pensée qui se manifeste d'une manière éclatante dans le λογος, le verbe ou la parole, et qui se communique avec aisance entre tous les hommes, se fonde sur des considérations qu'on peut nettement caractériser : 1° par tout ce qui touche d'abord l'intérêt vital; 2° par des spéculations purement métaphysiques : examen approfondi de l'Univers, de Dieu, de la nature des êtres et de l'homme. Cette pensée commence par un empirisme fort rudimentaire : distinction de la solidité et de son morcellement qui servent de moyens de comparaison et constituent les premiers éléments de la mesure. Elle est dans son origine le produit d'une évolution lente qui a mis des siècles à s'effectuer. Elle ne pouvait être, dans une certaine mesure, qu'un reflet de l'instinct, ce noyau de compréhension immédiate et infaillible que nous trouvons encore intact chez les animaux. Cette pensée est-elle simplement un moyen de transmission entre les hommes? Se borne-t-elle uniquement au problème de l'existence, à celui de l'ordre matériel? En tant qu'il s'agit de l'homme et de tout ce qui le touche de près ou de loin, elle est d'une incontestable efficacité. Mais, avant tout, la pensée doit se conformer à la vérité. C'est là son véritable rôle. Une pensée fausse n'est pas une pensée. Mais comment concevoir le vrai et de quelle façon la pensée peut-elle

refléter la vérité? Le vrai est insaisissable; il échappe le plus souvent à des millions d'individus qui ne se représentent pas généralement les choses de la même manière. Le vrai pour un Patagon est que l'Européen détermine la chute ou l'absence de la pluie. Pour un rationaliste intransigeant, c'est tout ce qui peut se réduire d'une manière certaine à un argument mathématique, argument de nature déductive et rigoureusement exact; pour un empiriste, c'est quand le même phénomène se présente à ses yeux plusieurs fois sans qu'il soit nécessaire de recourir à un travail de l'esprit pour étayer ce phénomène; pour un mystique c'est qu'il croit appréhender immédiatement le Créateur, qu'il a été en quelque sorte en contact avec lui, ou qu'il a éprouvé intérieurement la présence divine. Toutes les divergences que comportent ces différentes façons de concevoir le vrai, ne peuvent pas être acceptées par tous les individus. Quant à savoir si ce qu'on pense est vrai, et en quoi consiste le vrai, nous pouvons énoncer ceci : est vrai non seulement ce qui est tel au point de vue de la science pure, je veux dire des mathématiques, mais tout ce qui ne paraît pas en contradiction avec le Temps ou, au point de vue objectif, avec tout ce que le Temps épargne. Une statue grecque dont la beauté est immortelle, répond encore aujourd'hui à une vérité esthétique. Si la Bible a pu résister pendant des siècles à toute sorte de critique, c'est parce qu'elle renferme des choses vraies. Le vrai n'est pas seulement une conformité de l'objet avec le sujet, cette définition n'est pas suffisamment convaincante; il est surtout inhérent au Temps, disons provisoirement qu'il est déterminé par ceux qui ont une opinion unanime à son sujet.

Ce que nous venons d'écrire ne constitue pas une digression. Cela nous amène maintenant à nous demander si Israël est mystique et si sa volonté, en visant un but pratique, est elle-même d'ordre mystique. Remarquons tout de suite que ce qui nous préoccupe d'abord, c'est d'être dans le vrai; peu nous importe la modalité par laquelle nous parvenons à notre but. Quand je me mets à agir, quand je me dirige vers un endroit, j'obéis dans

mon for intérieur à une voix qui me dit : fais ceci, fais cela. Cette voix vient d'une décision qui n'est autre chose que la pensée; elle vient aussi d'une vision *sui generis*, subite, spontanée, qui fait abstraction des éléments comparatifs qui forment en quelque sorte les mailles solides de la pensée (1). En ce sens, il résulte qu'une volonté d'ordre pratique peut être provoquée par un mécanisme mystique, si j'ose m'exprimer ainsi. J'ai écrit ailleurs (2) que l'impératif catégorique de Kant, bien qu'il se défende raisonnablement en ce qu'il concerne, une application du devoir dans la société, se rattache, en réalité, à une conception mystique. Il rappelle sans aucun doute cet autre impératif biblique : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Nous voyons par là que même une volonté qui ne vise que le temporel, comme celle de Napoléon, peut incontestablement revêtir un caractère mystique.

Mais le lecteur pourra se demander : que signifie, en somme, le mot mysticisme? Est-ce un mode particulier de saisir la vérité, ou une activité délirante, voire démoniaque? A coup sûr il est nécessaire qu'on sache que le mysticisme implique une communication directe avec Dieu, un Dieu d'amour, et aussi dans un sens plus large une vision directe, une intuition, si l'on veut, de la réalité profonde des choses (2 *bis*). Il est selon Plotin une *supra-intellection*, un moyen de connaître Dieu sans la raison. Il est d'après le philosophe alexandrin l'extase, ἔκστασις, un état de l'âme qui exprime la séparation d'avec nous-mêmes. L'homme qui désire communiquer avec l'être absolu doit en quelque manière sortir de lui-même. Son domaine pur est l'esprit. C'est en lui que le mystique se

(1) Nous retrouvons cette façon d'interpréter la vérité dans *Etudes d'Histoire et de Psychologie du Mysticisme*, par Henri Delacroix; Paris, 1908 : « Le mysticisme est une revanche de l'intuition contre la connaissance discursive » (p. VIII). Et p. 376, « l'intuition est l'appréhension d'une réalité que le discours n'atteint pas dans le fond ».

(2) *Le Problème philosophique de la guerre et de la paix*. Paris, 1932, p. 143.

(2 *bis*) Selon la formule de Schopenhauer, toute doctrine qui tend à donner le sentiment direct de ce que l'intuition d'ordre intellectuel « et toute connaissance en général sont impuissants à atteindre ». *Le Monde comme volonté*, t. III, tr. fr., p. 423.

meut. C'est par lui que se manifeste l'action, l'élan irrésistible, amplement communicatif. Le mysticisme ne peut avoir un caractère inférieur que pour ceux qui regardent les choses superficiellement. Tel que nous le concevons ici, il ne se prête ni au surnaturel ni à l'incompréhensible. Comme nous l'avons montré ailleurs, il est la marque par excellence du génie. C'est dans l'art (3), dans la création, dans des efforts supra-sensibles qu'on touche du doigt la trace de son essence, qu'on devine la vision symbolique.

Ce mysticisme est au fond celui des grands créateurs de Religion, de tous ceux qui prêchent d'emblée dans la spiritualité pure, de tous les rares interprètes de cette vérité dans le domaine de l'amour, de la charité et de la bonté. Les Hébreux, les Chrétiens, les Musulmans et, à certains égards, les Hindous, ont donné de grands mystiques sous différents aspects, prophétie, sainteté, héroïsme, poésie, art, philosophie. C'est surtout l'Orient, dont le dynamisme est caractéristique, qui est l'antique berceau du mysticisme. Les Grecs sont plus statiques, plus rationalistes, malgré l'infiltration de Dionysos et de son continuateur Orphée dans le pythagorisme et par celui-ci dans les idées de Platon.

Mais ce mysticisme a-t-il un caractère commun chez tous les peuples que nous venons de citer? En tant qu'il implique la spiritualité pure; en tant, surtout, qu'il exclut dans une large mesure, ou même complètement, les idolâtries de toute espèce, il ne présente aucune distinction réelle; il tend à varier plus ou moins dans ses représentations ou ses manifestations extérieures. Toutefois, chez les Juifs anciens et modernes, le mysticisme apparaît avec un accent plus spécifique, plus intense en quelque sorte; il est la trame fondamentale, la cristallisation spirituelle de tout leur être. Israël se distingue essentiellement par le dynamisme, dont toute sa religion est le reflet le plus éclatant; il est foncièrement dans l'action, l'élément primordial du mysticisme. On ne peut concevoir la psycho-

(3) Cf. notre *Initiation à la peinture d'aujourd'hui*, en particulier le chapitre « Le sens métaphysique de l'art ».

logie d'Israël sans mettre en lumière l'élan éternel de son messianisme. Le repliement sur soi, qui est le caractère général de tous ceux qui souffrent et qui méditent, facilite beaucoup le penchant vers ce qui est insaisissable extérieurement, vers la spiritualité. Or, toute la vie d'Israël se cantonnait précisément dans ce repliement sur soi. La vie nomade, la vie dans le désert, les luttes interminables en Palestine et ailleurs, les souffrances de la Diaspora, les bûchers sur lesquels il s'étendait pour se consumer lentement, le mépris qu'on affichait à l'égard de « ce pelé, ce galeux d'où vient tout le mal », tout cela lui a composé une âme véritablement mystique. On est pourtant déconcerté quand un maître, pour qui nous avons le plus grand respect, écrit que « nous hésitons à classer les prophètes juifs parmi les mystiques de l'antiquité ». Parce que, selon lui, le Dieu d'Israël « n'avait pas assez d'intimité ». Ce philosophe semble oublier que le Dieu invoqué par les prophètes est un Dieu de clémence et de bonté universelle, qui a sensiblement évolué, qui n'est plus le Dieu jaloux et qui refuse des sacrifices. Et quand il expose les divers mysticismes, surtout le mysticisme chrétien qui présente pour lui un attrait particulier, on dirait qu'il ignore tous les grands mystiques juifs, les prophètes, les adeptes de *Zohar* ou les *hassidim*. Cependant, il ne peut pas ne pas écrire « qu'aucun courant de pensée ou de sentiment n'a contribué autant que le prophétisme juif à susciter le mysticisme que nous appelons complet, celui des mystiques chrétiens »; il trouve naturellement chez les prophètes l'élan qui franchit l'intervalle entre la pensée et l'action (4).

Que ce mysticisme juif ou autre puisse cependant, comme on le lui reproche assez souvent, donner naissance, consciemment ou non, à un impérialisme, c'est possible dans une certaine mesure. A la longue, la souffrance peut engendrer une obsession inconsciente qui tend à l'action, un état d'âme particulier marqué par les tumultes de l'exaspération. Si Osée persiste à proclamer

(4) Henri Bergson : *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, 1932, p. 257.

que la justice ne doit fléchir devant aucune force, même si le monde entier risque de s'abîmer; si Karl Marx même éveille au nom de la justice la lutte souterraine des classes, estimant que les humbles prolétaires sont le véhicule de la richesse, méritent tout notre respect, ont incontestablement droit à la vie plus heureuse, plus juste et plus harmonieuse; chez l'un comme chez l'autre, le mysticisme résulte d'une sensibilité extrême, excitée par un abus flagrant de l'injustice et de la méchanceté à l'égard du pauvre et de celui qui se consume par son travail. Un tel mysticisme ne doit pas être regardé comme blâmable. Il veut le bonheur pour tous; il s'efforce de donner un coup mortel à un égoïsme sans frein; il désire une humanité meilleure. Mais dira-t-on que c'est un mysticisme impérialiste, néfaste, que révèle le génie d'un artiste, comme Rembrandt? Verra-t-on un impérialisme dans *l'amor intellectualis Dei* de Spinoza, qui est arrivé au summum de la concentration spirituelle, à l'idéal le plus perfectible, le plus encourageant, le plus tonifiant de l'humanité inquiète devant les choses qui l'écrasent? Condamnera-t-on un saint Jean de la Croix, l'auteur de la quintessence du mysticisme chrétien, qui, tout jeune encore, consacra sa vie à soigner les malades?

Il importe donc dans ces considérations difficiles de discerner avec plus de précision la portée du bien et du mal que le mysticisme peut enfermer. Un mysticisme aussi inflexible que celui d'Israël pour la justice ne peut être, en réalité, un mal. S'il aboutit dans ses actes au bien, à l'humain, il n'est qu'une étape heureuse et indispensable vers le progrès ou la civilisation, même s'il porte en lui une certaine dose d'impérialisme. D'ailleurs selon nous, le mysticisme parfait implique dans ses applications une action considérable de la raison, instrument modérateur, excellent pour distinguer les choses extérieures qui s'opposent à notre moi. Le génie doit pouvoir manifester simultanément le subjectif, ce trésor caché de son moi profond, cette richesse acquise par un effort très dur, par un don exceptionnel, et l'objectif qui est le miroir précis de toutes les vibrations de son être, susceptible

d'être un enseignement salutaire et communicable à tous les hommes. Ce n'est pas sans raison que Spinoza ajoute sciemment l'adjectif *intellectualis* au mot *amor* et condamne avec véhémence la passion non maîtrisée. Nous retrouvons de nos jours cette influence spinoziste chez un créateur du mysticisme moderne, chez Bergson qui caractérise principalement son intuition par la « sympathie intellectuelle ».

Un génie mystique qui s'extériorise ne doit pas d'une façon absolue s'écarter de l'intellect, ne doit pas obéir à l'élan qui se canalise quelquefois aveuglément dans sa passion, sans faire subir à celle-ci la censure plus ou moins adéquate de la raison. Que de maux l'humanité a dû endurer faute de ce *self control* indispensable! Songeons aux désastreuses guerres de religion qui ont fait couler tant de sang! La conquête de l'Islam, les croisades et l'inquisition de Torquemada, et même, à un point de vue particulier, le « surhomme » insensible à la pitié, d'un Nietzsche, n'ont-ils pas été guidés par un mysticisme qui a revêtu un caractère affectif, passionné, obsessionnel, aveugle et qui est marqué bien certainement du caractère suprême de l'impérialisme? Les grands prophètes n'ont pas hésité à assouplir la nature primitivement fanatique et jalouse du Dieu conquérant ,bouclier d'Israël. Quelle différence entre le cynisme d'un inquisiteur mystique et la bonté d'un Cervantes dans ses mordantes railleries! Un autre géant, Shakespeare, a bien vu le danger d'une passion débridée, capable de faire le plus grand mal, quand elle est exclusive, brutale, animale : « *Give me that man,* dit Hamlet à Horatio, *that is not passion's slave, and I wil wear him in my heart's core, in my heart of heart, as I do thee.* »

Le mysticisme juif présente cependant une empreinte grandiose de bonté, d'amour et surtout de pitié. Il n'y a là rien de surprenant, si l'on songe aux prophètes, ces missionnaires sublimes. Chez eux pauvreté et justice étaient synonymes. Cet esprit de charité nous livre la clef du mysticisme humain. Ce qui est l'objet essentiel pour un mystique et ce qui nous touche profondément

sur son aspect extérieur, c'est sa souffrance, sa douleur éternelle. Tout le mysticisme chrétien se manifeste dans le symbole angoissant de la douleur de Jésus, et non uniquement dans le mystère de la résurrection. Le cœur de l'humanité ne peut être touché que par ce qui est capable de l'émouvoir. M. Bergson observe justement que « la grande majorité des hommes pourra rester à peu près étrangère aux mathématiques, par exemple, tout en saluant le génie d'un Descartes ou d'un Newton. Mais ceux qui se sont inclinés de loin devant la parole mystique, parce qu'ils en entendaient au fond d'eux-mêmes le faible écho, ne demeureront pas indifférents à ce qu'elle annonce (5) ».

Le mysticisme n'implique pas seulement l'orientation vers le mystère, vers l'être suprême, vers ce qui est inaccessible à la masse sans un effort extraordinaire; il se reflète éloquemment dans la souffrance. On n'a pas de peine à lire dans les yeux des grands mystiques une mélancolie profonde qui se change en une joie sans borne quand leur âme, dans un moment solennel, se trouve en contact avec l'ineffable, l'inexprimable, avec la spiritualité divine. Cette mélancolie nous est plus sensible encore dans les œuvres d'art. Une symphonie de Beethoven, capable de faire vibrer tout notre être, nous fait communier avec la souffrance de ce titan. Ce mysticisme de la douleur, qui est inhérent au lyrisme juif, ne saurait être mis en doute. Qu'on lise, si possible, en hébreu, les chants du psalmiste, les lamentations déchirantes de Jérémie; qu'on regarde de près la figure triste d'un kabbaliste ou d'un *hassid* moderne, on n'aura pas de difficulté à déceler le mysticisme juif. La joie chez eux ne se manifeste que dans le moment sublime de la création ou de la révélation dans la « sublimation », selon le terme de Freud, dans l'émancipation totale de leur moi refoulé. Ce qui caractérise donc la nature d'un être mystique, c'est surtout la souffrance. Rembrandt a bien deviné tout le trésor caché qui immortalisera certaines de ses toiles en exprimant

(5) *Les deux sources de la morale et de la religion*, p. 230.

avec une virtuosité admirable toute la tristesse de l'âme d'Israël. De même Michel-Ange, pour évoquer cette douleur, sculptera des cadavres dans le roc. Tous les deux, c'est le visage qui les préoccupe, parce qu'il évoque précisément les angoisses, miroir par excellence de l'esprit.

Les prophètes étaient profondément mystiques. C'est en eux que se manifestait *rouah adonaï,* l'esprit de Dieu. Leurs visions sont décrites dans la Bible généralement sous formes de symboles. Ces symboles sont largement commentés dans un ouvrage essentiellement mystique, *Sefer Hazohar* (le livre de splendeur). En gros, dans ses explication ésotériques, le Zohar comme *Sefer Yetzirah,* se borne à nous révéler avec plus d'ampleur les mystères de la création. Les disciples de Simon Ben Yohaï ne réussissaient à déchiffrer les énigmes de l'être, de l'univers et tout ce qui touche le secret profond de la *merkabah* (le trône divin) que par un effort de concentration d'esprit très pénible ou par une sorte de longue méditation, éclairée subitement par une vision divine impossible à extérioriser. C'est ainsi qu'on peut tenter d'expliquer comment Dieu parla à Moïse, de bouche à bouche. Cette splendeur divine qui a donné son nom au zohar, est énoncée dans Daniel (XIII, 3) : « Les intelligents resplendissent comme la splendeur du firmament ». *Yazhirou kezohar harakia.*

Chez les prophètes, chez Job, dans les expressions relatives à la vision mystique, revient généralement le mot *rouah* (6) (air, vent, esprit). *Vetabo bi rouah* (*ibid.*, III, 12), II, 2), l'esprit me saisit; *Vatissaéni rouah* (*ibid.*, III, 12), l'esprit me souleva. Nous reviendrons d'ailleurs dans un autre travail avec ces considérations. Chez les kabbalistes modernes, la vision n'apparaît que par une concentration très profonde. Leur prière est faite avec une dévotion particulière, *bekavana,* qui a été préconisée dès le XVI[e] siècle par Isaac Louria. Ces kabbalistes s'effacent pour ainsi dire du monde extérieur; ils font un effort suprême pour être dans la plénitude de l'esprit ou dans

(6) Spinoza, dans son *Traité Théologico-Politique* (ch. I), s'étend d'une façon particulière sur le sens précis de ce terme.

l'extase. Je les ai vus autrefois à la synagogue de *Bet El de Jérusalem,* en compagnie de mon père. Je me souviens que, tout enfant que j'étais, je fus saisi par le calme, la sérénité et la joie de ces mystiques en prière. Rien ne peut les ébranler dans leur béatitude. Leurs corps sont inertes, cependant que leurs lèvres avec lenteur articulent les quatre lettres sacrées *Yod, Hé, Vav, Hé.* Rien n'est plus caractéristique que de voir avec quelle contention ces mystiques écoutent dans un recueillement sublime, la voix enchanteresse de leur moi profond (7).

Les grands mystiques juifs sont assez nombreux, depuis les prophètes que nul ne pourra jamais égaler. Nous les verrons au cours d'un autre travail. Un Salomon ibn Gabirol, dont l'âme est visiblement tourmentée dans le *Keter Malkhut,* la couronne royale, un Yehouda Halévi, dans ses poésies riches en couleurs sur Sion, un Israël ben Eliezer Ba'al Schemtob (Besht), le grand fondateur du hassidisme, et d'autres encore ont laissé des empreintes profondes de leur mysticisme. Même à certains égards le Talmud, les écrits des grands talmudistes, y compris ceux de l'illustre Maïmonide, en dépit de leur caractère rationaliste, ne sont pas exempts de mysticisme. A part des termes significatifs comme *Ma'aseh Bereschit,* histoire de la création, et *ma'aseh Merkabah,* histoire du trône divin, Chariot (Hag.II, 1) (Tosef., *ibid.*) qui sont très caractéristiques dans l'étude de la kabale, le Talmud mentionne aussi « *Sitré Torah* » (Hag. 13a) et *Razé Torah* (Ab. VI, 1) qui touchent au secret de la création.

Dans l'antiquité, la secte des *Esséniens* (8), dont nous ignorons la littérature, était très portée, d'après certains passages de Philon, de Josèphe et de Pline, vers le mysticisme. Les initiés ne devaient dévoiler à personne les

(7) Martin Buber a remarquablement dégagé les traits pénétrants de la silhouette curieuse du *hassid* (pieux) : « Pendant que celui-ci prie son Dieu, secoué de passion, il reproduit de tout son corps les paroles que ses lèvres prononcent. »

(8) Cette secte comptait, au premier siècle de l'ère chrétienne, 4.000 adeptes vivant en commun autour de Jérusalem. Ils pratiquaient la plus grande frugalité, la plupart d'entre eux étaient cultivateurs. La médecine était en honneur chez eux. Ils adoraient un Dieu unique, sous l'aspect du soleil et croyaient à l'immortalité de l'âme qu'ils avaient empruntée aux Grecs.

mystères des dogmes. On distinguait deux classes parmi eux : celle des *theoritici*, contemplateurs absorbés dans leurs méditations intérieures, et celle des *practici*, les Esséniens actifs. Leur occupation constante était la prière et la méditation. Ils fêtaient leur sabbat dans leurs synagogues sans se rendre au Temple comme les autres. Ils se contentaient d'envoyer leurs offrandes et ne sacrifiaient point d'animaux. Leur morale consistait à fuir la volupté, à se dévouer pour leurs frères malades, à observer la piété envers Dieu, la justice envers les hommes, à aimer et à pratiquer la vérité.

Le mysticisme juif, dont nous venons de tracer les lignes essentielles, se dessine avec plus de netteté et de vigueur que les autres mystiques originaires de l'Orient, berceau incontestable des grandes religions de l'humanité. Il est plus fécond que celui que nous révèlent les *Upanishad*, que ce « Yoga », sorte de contemplation mystique qui aboutit, avec le Bouddhisme, au Nirvana, suppression du désir pendant la vie et du Karma après la mort. Le mysticisme juif, dont le caractère essentiel apparaît comme nous l'avons remarqué plus haut, dans la charité, qui sera plus tard le caractère essentiel du mysticisme chrétien, est, à certains égards, plus significatif que celui dont parlent Rama Krishna et Vivekananda, qui ont subi, selon M. Bergson, l'influence de la civilisation occidentale. Le pessimisme hindou ne tend pas au fond à *l'action*, caractère primordial du mysticisme. L'extinction totale qui caractérise le « Yogi » traduit une certaine impuissance due sans doute aux famines fréquentes, à une nature d'une dureté excessive. Tel que nous le voyons, ce mysticisme hindou ne paraît pas tout à fait complet. Il en est de même du mysticisme chrétien et du mysticisme islamique, issus tous deux dans leurs traits essentiels d'une souche commune, le judaïsme. Le mysticisme chrétien, qui a pris une extension considérable avec un saint Paul (Rabbi Saül), un Maître Eckart, un saint François ou une sainte Thérèse), nous paraît contrairement à l'opinion de M. Bergson, moins dynamique, moins richement coloré et actif, moins pur que le mysticisme juif pri-

mitif. Le messianisme, qui est en quelque sorte l'ossature de l'élan mystique des Hébreux, est autrement riche, autrement fécond, autrement éternel; il diffère profondément du mysticisme alexandrin, fusion de diverses tendances dominantes de l'époque, grecques, hindoues, juives, qui constitue un courant très particulier, dont l'influence se fera sentir non seulement sur le christianisme, mais surtout sur le romantisme allemand par l'intermédiaire du philonisme de Spinoza. Le messianisme implique le temps, l'attente. Israël, tant qu'il existe, doit inlassablement agir. Son messie, symbole de sa souffrance, n'est pas venu et ne viendra pas, ou viendra spirituellement quand l'unité sera parfaitement réalisée, quand l'humanité saura gravir avec sagesse le sommet inaccessible qui se dérobe comme l'ombre de l'homme, mais où elle trouvera la beauté, l'amour, le bonheur. Tels sont les traits propres qui font la supériorité du mysticisme d'Israël. Il se distingue des païens en proclamant l'unité d'un Dieu, d'essence purement spirituelle, d'un Dieu qui n'est jamais devenu chair. Le mysticisme de Spinoza se reflétera précisément, quoique sous un aspect particulier, dans l'essence du Dieu d'Israël, dans son unité adéquate. Qu'on le veuille ou non, Israël demeure le premier révélateur et le révélateur par excellence d'un Dieu unique. C'est peu de chose, diront les esprits superficiels, que l'apport du petit peuple de Jacob. C'est beaucoup, si on y réfléchit mûrement. L'étendue de cette vision est immense; elle renferme tout ce qui régit de loin ou de près les valeurs inestimables du trésor spirituel. Ce Dieu sera pour les prophètes la clémence, la justice, la charité, en un mot la vertu.

Si pourtant Israël, de temps en temps, se préoccupe plus attentivement du temporel, ce qui ne paraît pas sans doute sympathique, c'est en vue d'un usage quelquefois très heureux. Autrement dit, l'opulence qu'il peut parfois atteindre constitue un moyen, une sorte d'instrument actif, susceptible d'alléger le fardeau d'ici-bas à ceux à qui le sort n'a pas souri. Sondez son âme avec un peu de patience, vous ne tarderez pas à découvrir l'être tour-

menté, imbu d'un certain utopisme mystique; si vous êtes un psychologue averti, vous saurez lire ce qui est écrit sur les rides de son front et sur ses yeux enfoncés et inquiets. Que d'exemples à l'appui de ces affirmations! Un Ferdinand Lassalle, fils d'un riche négociant, se jette dans le socialisme dont il édifie une théorie, malgré les persécutions et l'emprisonnement. Un Shylock est au fond plus attaché à la justice, à sa race persécutée, qu'à ses sous, qu'au veau d'or. Le Juif moderne, qui ne ressemble point aux Esséniens, ne conçoit pas cependant l'utilité intrinsèque de l'argent qu'il accumule. Cet argent n'est pour un Juif idéaliste, comme on en rencontre encore beaucoup de nos jours, l'objet d'aucun culte, d'aucune obsession qui se traduise par une économie sordide. Son mysticisme le plus éclatant se manifeste souvent dans la philanthropie, cet écho lointain des paroles du prophète Isaïe (LVI, 1) : *assou sédaka,* faites la charité.

HENRI SÉROUYA.

CARAMEL

—

I

Josefa Solarès, connue, par tout le Roussillon, sous le surnom de Caramel, est cette fille brune, râblée, qu'on voit, dans les fêtes villageoises ,derrière l'étalage de la confiserie ambulante que tient son père, piler la glace ou tordre, d'un geste rond de lavandière, la pâte à berlingots. Son museau court, son poil crépu, ses longs yeux mouillés d'écureuil, le hâle qui la vernit, — d'où lui vient son nom, — et l'incisive qui luit, entre ses lèvres écrasées, comme un blanc noyau dans la chair d'un fruit éclaté, l'apparentent à l'ombre, à la lumière des bois. Et si les commères des villages ne la peuvent souffrir, en revanche rares sont les hommes qui, à son retour sur la place, ou sous les platanes de l'avenue ne se sentent pas émus, ainsi que des bourdons par l'éclosion d'une fleur copieusement sucrée. Les garçons libres de leur foi désertent bientôt bals, tirs et manège, pour venir se presser devant l'éventaire où elle règne, d'où elle répond à leurs audaces, à leurs soupirs, par sa tranquille impertinence, d'une voix enrouée d'enfant qui a longtemps dormi.

Bien que le jersey qui la moule révèle un corps déjà formé par les plaisirs, aux hanches remuantes, aux seins rieurs, à la taille nerveuse et flexible, elle porte encore sur elle le duveteux éclat d'un âge que la rondeur de ses pommettes, quand elle rit, évoque tout entier.

Caramel est fière sans être farouche. Elle s'appartient, mais ne craint pas de se prêter. Autour des lavoirs ou aux jeux de boules, on se venge d'elle, parfois, en l'expli-

quant d'un mot : « Elle n'a pas de cœur. » Ainsi ses rivales, ses galants déçus, croient la définir. Elle en rit, de ce rire acéré qui lui retrousse la lèvre, découvre ses canines, ses gencives charnues. Elle se cambre, s'étire, les mains à la nuque, de la joue câline son épaule, et la baise, et semble lui dire : « Ma pauvre petite! Hein! crois-tu? » Et l'on ne peut que rire avec elle.

Pourtant, ceux qui la connaissent mieux, isards ou béliers de la forte espèce, tels que Jep Fompédrousse, le rétameur, un vagabond comme elle, ou Mi Puyvalador, le tonnelier d'Oms, ou d'autres gaillards de son acabit, gens des mas, bergers, braconniers aux chevilles ailées, rois de ce haut pays sauvage où elle aime errer seule, courir, dormir, loin des fumées et des médisances villageoises, savent qu'en elle tout n'est pas aussi simple qu'on le croit.

Sans doute, ses plaisirs ne sont qu'un franc jeu. Mais sa facilité la voile, aux yeux mêmes de ses compagnons, comme le feu de midi efface la montagne.

★

Bien que personne, à Palalda, n'en connaisse le pourquoi, ni même le comment, cette aventure-là fit assez jaser pour qu'on se la rappelle.

A cette époque, d'ailleurs, le pays refusait encore de considérer la petite Caramel sous un autre aspect que celui de l'enfant noiraude et boulotte qui trottait, se jouait dans la poussière des routes, derrière la carriole de son père, troublait par ses pirateries, par ses propos énormes, le sommeil des gardes-champêtres et des curés, et qu'on acueillait, néanmoins, partout, comme un fétiche. Il n'apparaissait point qu'elle eût grandi, qu'elle pût être nubile, à seize ans, tout comme d'autres, qu'au hasard des chemins, des foires, elle dût avoir frôlé l'amour, et bien qu'elle eût manifesté, en la circonstance, d'assez franches initiatives, l'opinion incrimina l'homme avant tout, d'autant plus aisément que cet individu appartenait à une tribu déjà réprouvée.

En ces années de l'après-guerre où manquait la main-d'œuvre, sur les chantiers du Vallespir, de nombreux immigrants, pour la plupart italiens, venaient combler les vides. On ne les aimait guère, on les tenait en suspicion. Non loin de Palalda, en ce débouché où la route contourne la montagne, et d'où l'on aperçoit le village, pareil à une grappe d'oignons roux, pendu au flanc de la colline, parmi les oliviers, une équipe travaillait à refaire la chaussée; ces étrangers campaient sous l'ardoisière, au bord du chemin, et, le soir, on les entendait se chamailler là-bas, quand ils ne venaient pas remplir le café de leurs inintelligibles criailleries.

L'un d'eux surtout attirait l'attention : un grand diable noir, dégingandé, à l'ample carrure, au plat visage de boxeur, coiffé de cheveux courts et crêpelés. On le voyait, durant le jour, manœuvrer, entre deux rangées de torses nus, de pioches et de perforeuses mécaniques, le rouleau à vapeur. Il inquiétait les bonnes gens, non qu'il fût, comme certains de ses compatriotes, inconvenant à l'égard des filles, ou menaçant et enclin aux bagarres, mais par un effet de contraste : isolé, toujours silencieux, il demeurait des heures, le soir, pensif, retiré dans un coin du café, tenant entre ses mains un vieux cuir bourré de papiers noircis, qu'il compulsait et triturait inlassablement. Ou bien, il tirait de sa poche un long couteau à cran d'arrêt, l'ouvrait et se curait les ongles avec un soin méticuleux. Il jouait souvent de ce couteau, le fichait dans la table pour ponctuer sa méditation, et, toujours taillant quelque bout de bois sur son pouce, il rôdait autour des jardins, des fontaines, où il se lavait, la journée finie, presque nu, au grand effroi des villageoises qui n'osaient plus aller remplir leurs cruches et leurs brocs.

Caramel, venant au village pour la fête du premier juin, avait rencontré cet homme sur le chantier. Parmi d'autres dos tannés, huilés de sueur, d'autres faces contractées par la réverbération de la route, ou chaussées d'épaisses lunettes grillagées qui les faisaient ressembler à certaines figures d'insectes, debout dans un nuage de

vapeur, sur la plate-forme de sa machine, et tout noir de goudron, il lui avait souri, découvrant un mince trait d'émail lumineux, lui dont les villageois ne connaissaient pas le sourire.

Vers la fin de cette même journée, comme, à l'abreuvoir, à l'entrée du village, parmi d'autres filles, broc en main, elle attendait son tour, le groupe se tut, se dispersa. Elle vit l'Italien s'approcher, nu jusqu'à la ceinture, et couvert de cambouis. Elle demeura, seule, et, s'étant arrêté devant elle, il la considéra, surpris, attentif, puis il sourit encore, d'un air de connivence, et, son menton désignant la rue : « Tu as vu, dit-il, comme je les fais fuir? »

Elle l'épiait, la tête inclinée, l'œil à l'abri des cils, le pouce entre les dents. Il ajouta : « Et toi, tu n'as donc pas peur? » Elle secoua sa crinière de façon négative, l'œil toujours sérieux, aux aguets. Il se pencha sur l'abreuvoir, pour se débarbouiller, s'ébroua comme un cheval, et se mit à poursuivre dans l'eau un minuscule morceau de savon. Cette pêche amusait Caramel, qui pouffa, et l'homme rit aussi, mais d'un rire de bois, sans timbre. Comme la toison frisée retenait la mousse derrière les oreilles, l'enfant prit son broc, versa de l'eau sur cette nuque et ce cou. « Tu n'aurais rien pour essuyer? » demanda-t-il. Elle offrit simplement son tablier. Quand il se redressa, sur le fond rose du couchant, il parut à Caramel plus grand et plus fort qu'aucun homme du pays, pris dans un dur métal, qui semblait le vêtir jusqu'à la ceinture, comme d'une cuirasse, épousant la forme des muscles massifs. « Voici un homme! » se dit-elle, comme elle eût pensé : « Voici un ours du Canigou, regardons bien! » Elle éprouvait une curiosité intense. Il lui rendit le tablier : « Merci, tu es une bonne petite! » Elle détourna vivement la tête, rougit sous son hâle, se mordit la lèvre. Alors, l'œil las et doux sourit. « Pardon ma grande! » fit l'étranger, et il s'en alla.

Il reparut le soir à la fête, mêlé, sur la place, à un groupe de compatriotes effervescents et débraillés. Sous les reflets des lampions et des girandoles suspendus entre

les platanes, il allait, vêtu d'une chemise bleue, ouverte, qui moulait son torse puissant, laissait nus ses bras et son cou. Elle saisit l'occasion de le provoquer : car, déjà, les garçons du pays, petits bourgeois ou paysans, rôdaient autour d'elle comme de jeunes renards, la langue entre les lèvres.

Harcelée par eux, aux abords du tir, elle lança un rire pointu, qui atteignit l'homme dans le dos, se ficha entre ses omoplates. Il fit volte-face, aperçut Caramel au moment précis où Mi Rosalio, le fils du sacristain, preste comme un singe, lui saisissait la taille. Un pli se creusa au-dessus du nez, les muscles de la mâchoire se gonflèrent. Poursuivie par la meute, elle se réfugia près de l'Italien. « Fais-moi danser! » dit-elle. Il haussa les épaules, mais il obéit. On les vit tournoyer vertigineusement, s'arrêter court, au milieu d'un silence creusé par leur accord dans les remous du bal. Elle se collait à l'homme, hardie, la joue appuyée à la large poitrine. Elle narguait le village. En valsant, l'étranger lui parlait dans l'oreille. Elle riait, exhibait toutes ses dents, ses gencives mouillées, se trémoussait, se renversait, retenue par le bras vigoureux. On la vit partager avec son compagnon un cornet de bonbons, qu'elle suçait, croquait à grand bruit. On la vit, sur les balançoires, jupe et cheveux au vent, se cramponner à l'Italien en jetant des cris effrontés. On l'aperçut encore, dans la farandole, dégrafée, cramoisie, l'œil brillant, poursuivie par lui, cette fois. Et puis, on ne les vit plus du tout.

Ce défi, ce rapt, firent jacasser tous les lavoirs de la vallée, ricaner les hommes autour des billards. Le père Solarès était reparti. « Va-t'en seul à Toulouse, lui avait dit sa fille, et si l'on te demande où je suis, tu répondras que tu n'en sais rien. » Depuis ce temps, qu'était devenue Caramel? Certains affirmaient l'avoir aperçue, — bien qu'elle évitât les regards, — dans le campement, près du viaduc, derrière les baraques, assise et occupée à ravauder ses hardes, ou bien, agenouillée, soufflant sur un réchaud, préparant le repas de l'équipe. On ne la voyait guère à Palalda, où l'Italien, que nul n'osait interroger

directement, et qui faisait la sourde oreille à toutes les allusions, venait seul, avec son cabas et sa gourde, s'approvisionner au marché. Après s'être ouvertement moquée de tout le pays, elle s'éclipsait, honteuse peut-être, ou retranchée dans son amour.

Le couple ne se joignait pas aux groupes de terrassiers qui, la journée faite, se répandaient dans le village. Ceux-ci éludaient les questions, ne plaisantaient qu'entre eux, parlaient de leur mascotte avec pudeur, parfois même avec une étrange solennité, comme d'une prêtresse à qui nul, — sauf un seul, — n'eût eu le droit de toucher. Il fallait bien une loi, dans ce clan. D'ailleurs, Caramel leur était utile. Elle s'activait à leur service, durant le jour; elle faisait la cuisine, réparait les vêtements. Mais, dès le coup de sifflet qui marquait la fin du travail, sitôt les gamelles remplies, à la première ombre du soir, les amants s'évadaient, fuyaient, par les raccourcis de la montagne, emportant un repas frugal dans leur musette; ils allaient tout là-haut, derrière les vignes, les chênes-lièges, le Calvaire, on ne savait où; parfois ne redescendaient qu'au matin, et, du samedi au lundi, séjournaient en ces lieux sauvages, vivaient cette vie secrète que les plus jeunes des Italiens, même le fougueux Ricci, évoquaient avec une extrême prudence, de brèves lueurs dans leurs yeux noirs.

Des gamins de la nouvelle graine, et des gamines portant encore tabliers à carreaux, qui étaient montés, un dimanche, en bande, se baigner dans les gorges de Riuferrer, en dégringolèrent, l'œil allumé, l'air cachottier, et laissèrent bien entendre qu'ils savaient des choses. Mais leurs familles, en vain, les questionnèrent. Souriants, songeurs, comme s'ils avaient appris, en cette équipée, à désobéir, ils gardèrent le secret.

Vers la fin août seulement, des gens de Baïxas, d'Oms, de Belpuig, de Serralongue, descendus, pour la foire, à Palalda, s'informèrent d'un couple étranger qui apparaissait, à leurs fêtes, dans les salles basses des auberges, ou sur les aires, et autour des pressoirs. Ils décrivaient l'homme, haut sur jambes, large d'épaules, âgé d'environ

trente ans, et de mine plutôt renfrognée, soucieuse; mais sa figure s'éclairait quand il consentait à boire un coup de vin. La femme, rieuse, et pétulante, était presque une enfant; et les gens de ces vallées, connaissant moins bien Caramel que ceux du Vallespir ou du Roussillon, hésitaient à la reconnaître. Elle boudait aux silences, aux rêveries de son compagnon, qu'elle tarabustait sans répit. « Allons, secoue-toi! » disait-elle. Et cela faisait un curieux ménage.

Finalement, le peuple de Palalda, de Thuir, de Thuès-Sahorre, et des hameaux environnants haussa les épaules, détourna la tête, admit le fait, n'y pensa plus. Après tout, la petite n'appartenait pas au village, mais à la route, ainsi que son amoureux. L'enlèvement s'était produit en juin, et déjà, les platanes jaunissaient. Bientôt, les travaux ayant dépassé le viaduc, le rouleau-compresseur, les terrassiers et leurs baraques iraient éveiller les méfiances d'une autre vallée. Et l'on oublierait Caramel...

II

Si elle avait été moins neuve, moins ignorante, s'il avait moins roulé, peut-être l'aventure n'aurait-elle pas eu cette fin.

Il se nommait Pietro Borzacchini. Elle prononçait drôlement son nom, et ça le faisait rire, de ce rire silencieux qui contractait la bouche au lieu de l'ouvrir, durcissait la mâchoire, n'atteignait pas l'œil consumé. Il était né à Gondolfo, un village par delà cette mer qu'ils découvraient, — quand ils gravissaient les pentes étagées derrière Palalda — comme une large ceinture bleue, aux confins de la plaine et du ciel.

A l'âge de seize ans, il avait quitté la vannerie de ses frères, appelé sur la route par une lubie, une idée d'enfant : il rêvait de conduire de grosses locomotives; et, parti sans autre bagage que cette ambition, il était monté vers le Nord, vers Bâle, vers les grands villes industrielles, besognant, pour vivre, au hasard des lieux. Il

avait pratiqué divers métiers, en Allemagne, en Hollande, connu la faim, le froid, la maladie, tous les dégoûts, et il avait acquis, en ses tribulations, l'endurance du dromadaire. Mais cette vie durait depuis vingt années, et il traînait encore son espadrille dans la poussière des chemins.

Qu'importaient à sa jeune amie ces détours qui l'avaient amené jusqu'à elle, la rumeur des docks, des chantiers, les treuils, les dragues, les ponts-roulants, tout ce lointain chaos de ferraille? Que lui importait, chez cet homme, tout ce qui n'était pas sa chaude poitrine, son odeur, ses grandes mains? Pour elle, il n'existait que depuis l'aube où, sous le pont de Palalda, parmi les rires complices du torrent, il l'avait sacrée femme.

Aussi, quand après un mois de cette libre vie, l'homme céda au malencontreux besoin de parler, elle ne l'écouta pas d'abord; elle n'essayait même pas de comprendre les ennuyeux discours entremêlés d'italien, qu'il lui tenait, aux soirs de leurs beaux dimanches, assis près d'elle sous les eucalyptus ou les noisetiers du Calvaire, devant tout le pays étalé à leurs pieds, le haut du corps penché en avant, la tête inclinée, le regard attaché au sol, où, distrait, avec la pointe de son couteau, il traçait des chiffres. La voix s'enrouait, se faisait peu à peu lointaine. Il semblait moins se raconter que parler pour lui seul.

Aussi, bientôt lasse de cette mélopée, s'échappait-elle en ses voluptueuses rêveries, allongée près de lui, sur le ventre, et mâchant des brins d'herbe, ou bien accoudée, occupée à considérer, entre ses paupières mi-closes, le profil aux tempes creuses, aux maxillaires violents qui bougeaient, se gonflaient, sous la peau basanée, quand Pietro se taisait, après un aveu. Elle arrachait une folle avoine, en chatouillait l'oreille insensible de son compagnon, ou, le long du bras désœuvré, soulignait une veine tordue par l'effort quotidien. Il relevait sur elle un regard interrogateur qui voulait dire : « Et toi? Qu'en penses-tu? » Prise au dépourvu, elle affectait un air sagace, ou perplexe, et il s'apercevait qu'elle n'avait rien entendu de ses paroles. Alors, il soufflait, avec brusquerie, par le nez, la fumée de sa cigarette, hochait la tête comme pour se

moquer de lui-même, fronçait les sourcils. Puis il souriait à l'enfant déconcertée, d'un sourire indulgent qui la vexait plus qu'un reproche. L'œil attentif, entre les paupières éblouies, semblait chercher en elle, ou derrière elle, quelque repère, comme en un paysage voilé par un jour trop cru.

Non, il n'était pas gai, Pietro, pas gai du tout. Il en avait trop usé, de semelles, sur les routes, ou par les rues, et, parce que là-bas, dans les villes, sous les cieux rougeâtres des nuits, on lui avait, — hommes ou femmes — joué quelques mauvais tours, il conservait, au fond de la bouche, un goût âcre qui lui gâtait son pain, au bas de la joue ce pli vertical, creusé par l'expérience, qui lui donnait l'air de trop bien savoir à quoi s'en tenir. Aussi, quand, portée par le même élan fougueux qui la jetait, enfant, à l'assaut des arbres, la petite Caramel de seize ans s'était simplement pendue à son cou, il avait sans illusion accepté l'offrande, ce beau cadeau, que lui enviaient les garçons du pays, et ses meilleurs coéquipiers. « Profites-en », s'accordait-il, « mais surtout ne te laisses pas aller à croire qu'il y a là pour elle autre chose que de l'amusement ».

Et, chaque soir, quand, après le travail, après avoir dépouillé dans quelque fontaine son noir manteau de cambouis et de sueur, il rejoignait sa maîtresse, là-haut, sur le chemin des vignes au-dessus du village, et lorsqu'ils s'en allaient, tous les deux, par les raccourcis et les châtaigneraies, vers les creux odorants du Val Sahorre où la tiède nuit constellée se refermait sur eux, Borzacchini, le bras passé autour d'une hanche fringante, se répétait : « Oui, prends, mais souviens-toi que les dons de la nuit, le jour les remporte! » Et quand, à la clarté de la lune, l'enfant tendait vers lui un visage altéré, aux yeux agrandis, quand le vent brusque d'un désir contenu durant tout le jour, les bousculait, les renversait, n'importe où, au bord du chemin, avant de sombrer, corps et âme, dans l'ivresse, il se répétait encore à lui-même : « Garde-toi, Pietro! »

« C'est bon, l'amour, hein? » murmurait-il quelques

instants plus tard, quand ils reposaient dans la nuit, flanc à flanc, échoués parmi les hautes herbes; et, de sa grande main nerveuse, il pressait contre lui le corps souple et chaud.

« Ah! oui, c'est bon! » soupirait-elle, blottie contre la dure poitrine, essuyant, du revers d'un doigt, sa paupière où perlait encore une larme de plaisir. Alors, il ricanait, tout bas, ajoutait quelques mots en italien, qu'elle ne pouvait comprendre. Une fois, elle demanda : « Qu'est-ce que ça veut dire? » Il traduisit : « Surtout, quand ça n'est que ça! » Elle rit, croyant qu'il plaisantait. Et lui pensa : « A la bonne heure! »

Les dimanches leurs appartenaient tout entiers. Eveillés dès l'aurore, aux premiers appels des oiseaux, aux premiers bonds des écureuils, ils se prélassaient dans leur nid, sous le chêne du Val Sahorre ou dans le ravin de la Fou, ils écoutaient renaître, au fond des vallées, tous les bruits du jour, aboyer les chiens et tinter les messes, gronder un train sur le viaduc. Parfois, une rumeur de fête montait jusqu'à eux, et Pietro disait : « Tu entends? » Elle entendait, mais elle préférait ses fêtes à elle, elle aimait mieux rester là, loin de tous, près d'un seul, à jouer avec son homme, à le taquiner, à le provoquer, à le bourrer en l'appelant : « Bon dos! » ou « Grand voyou! » à s'émerveiller de sa force, à le cajoler souverainement, à lui ordonner : « Habille-moi! » pour s'amuser encore de sa gaucherie, et à se trémousser, entre les bonnes pattes, offrant sa peau dorée comme celle d'un raisin, aux souffles chauds qui lui enveloppaient la nuque.

Et l'homme, docile, se répétait : « Aujourd'hui, tu as cette chance, de la distraire. Mais demain... C'est une enfant, ne l'oublie pas. De plus, une petite garce : vois comme elle te mène, toi, son premier homme! » Et il lui sourait avec douceur, avec clémence; il lui prenait la joue, entre l'index et le médius, et, comme elle se fâchait de ce qu'il la traitât en petite fille, il riait enfin, d'un bon rire, qui découvrait des dents brillantes. Ces dents, que son visage laissait paraître si rarement, elle voulait les voir de tout près. Elle lui écartait de force, avec ses pouces, les ba-

bines. Mâle et femelle s'éboulaient, roulaient sur la mousse, et toujours, la femelle avait raison du mâle par sa magnifique impudeur.

Tandis qu'il allait, vers midi, remplir musette et gourde en quelque mas du Val Sahorre, ou à l'épicerie de Montbolo, et comme elle restait seule à l'attendre, elle s'étonnait parfois de ce qu'il n'eût pas l'air plus content : « Qu'est-ce qui le chiffonne? » se demandait-elle; « ne lui ai-je pas tout donné, dès le premier soir? Que leur faut-il donc, à ces diables d'hommes, pour les satisfaire? Que peut-on donner d'autre? Il croit peut-être, avec ceux d'en bas, parce que je me suis offerte à lui comme ça, tout de suite, que je fais la putain? » Elle se rongeait les pouces. « Comment le convaincre? » Elle ne savait que répéter : « Je t'aime! » assise auprès de lui, et lui caressant un genou. Elle ne savait que prodigner son corps, ce corps à peine sorti de l'enfance, et déjà façonné par l'amour, l'abandonner aux larges paumes.

Quand l'Italien reparaissait, au haut de la pente, rapportant les provisions, quand sa grande silhouette carrée aux flancs étroits se découpait en plein ciel, Caramel, brusquement envahie par les souvenirs de la nuit, s'élançait vers lui, soulevée par un vent plus fort que le Gargal. Mais toujours elle rencontrait cet accueil souriant et las, et plus mortifiant qu'une injure, à quoi elle ne comprenait rien. Toujours, il semblait l'excuser de ce quelle l'eût heurté sans le faire exprès. « Bambina! » disait-il, en caressant l'épaisse crinière. Et il semblait en même temps la remercier d'un don qu'il ne méritait pas.

Parfois il évoquait son enfance, les arcades sonores du lointain village, la masure que ses frères emplissaient de cris, de batailles, et il disait : « Je voulais une petite sœur, mais il n'y avait chez nous que des garçons, cinq garçons, tous mauvais comme moi! » Elle gouaillait : « Toi, mauvais, bonne bouille? », en caressant à rebrousse-poil le menton mal rasé. Il murmurait : « Une petite sœur... » Une fois, il faillit se livrer : « Bambina », dit-il,

« c'est toi, ma petite sœur! » Mais elle rit. Cette idée lui parut cocasse. Et il se gronda : « Pauvre idiot! »

Oui, elle commettait quelques maladresses. Elle s'en rendait compte, après coup. Mais si, au long de ces journées, allongée près de son amant, elle préférait, — plutôt que de l'écouter ressasser pour lui-même ses déboires, — le contempler en songeant : « Tu vois cet homme, avec sa grande tête et ses fortes épaules, et ses mains qui pourraient te briser en deux, il est à toi, ma petite, rien qu'à toi! » — était-ce là autre chose que de l'amour? En elle rayonnait une chaleur profonde. Peu lui importaient les misères passées de son compagnon. « Mais puisque c'est fini...! » lui répétait-elle.

Un soir, tandis que, le regard perdu à l'horizon de la basse plaine, il ressassait encore sa misérable vie, elle se renversa en arrière, le dos appuyé à la poitrine de son amant, et lui prenant les mains, elle les ouvrit, les pressa contre ses seins libres sous le corsage : « Là! Maintenant, tu peux parler, tu peux dire tout ce que tu veux! »

Et l'homme ruminait : « Bien sûr! En dehors du plaisir, elle se moque de toi. Que veux-tu qu'elle comprenne à toutes tes histoires? Jouir, voilà toute sa vie, jouir et profiter. Et, d'ailleurs, n'a-t-elle pas raison? Toi-même, en cette minute, ne vis-tu pas comme elle? Vis, Pietro, sans perdre de vue que cette route bifurque bientôt! »

Alors ils buvaient à la régalade, un vin clair; ils claquaient de la langue, et le bras de l'homme, plus allègre, enlaçait le jeune corps. « Bagascia! » glissait-il dans une petite oreille, « la mia piccola bagascia! » — « C'est joli. Qu'est-ce que ça veut dire? » — « Petite garce! ma bonne petite garce! » Elle lui donnait une gifle, et ils éclataient de rire en même temps.

Mais, dans l'étreinte, il cédait parfois aux rancunes, aux démons qui le possédaient : il injuriait la femme, en sa langue, blasphémait contre elle, contre ses victoires, la serrait jusqu'à l'étouffer, jusqu'à ce qu'elle criât : « Tu me fais mal! » Il voulait lui faire peur, car lui-même avait peur, — et de plus en plus — de l'aimer.

Elle ne comprenait rien à ces délires, pas plus qu'aux précautions qu'il prenait en faisant l'amour, pas plus qu'aux insurmontables reflux de tristesse qui, la nuit, écartaient, après le plaisir, de sa chair satisfaite, le corps tendu et réticent. « Pourquoi t'en vas-tu? », s'étonnait-elle. Il ne répondait pas, mais il revenait cependant appuyer son front lourd contre la douce épaule, et semblait demander pardon à sa femme de ne pouvoir partager avec elle l'apaisement de la satiété. Avec une pieuse application, il promenait ses paumes sur les flancs encore minces, caressait les seins drus et le ventre tiède. C'était comme un geste d'adieu. Par ce tâtonnement d'aveugle, il paraissait vouloir enfermer en lui, dans la ténébreuse mémoire du toucher, un dernier souvenir.

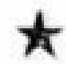
Une fois, pourtant, ils furent sur le point de se rejoindre. Caramel s'était réveillée vers l'aube, à l'heure où le ciel blêmit, frileuse sous la pèlerine, inquiète en son sommeil. Elle aperçut, penchée sur elle, la tête obscure de Pietro, qui, accoudé, l'observait, immobile, comme un pêcheur observe l'eau d'un lac. Elle devina qu'il n'avait pas dormi; l'obligeant à s'étendre auprès d'elle, elle posa une main sur les yeux ouverts. Il lui revint alors en mémoire une réponse à cette question : « Tu n'as jamais aimé personne avant moi? » Et Pietro avait murmuré : « La mia madre, si, quand j'étais tout petit. Elle comprenait que j'avais peur du noir... » Alors, elle chuchota : « Dors, tu es mon petit, dors, mi niño! » Mais, ayant senti glisser, entre ses doigts, une larme, elle se tut, mal à l'aise, troublée dans son ignorance du malheur.

De même, quand, au matin, Pietro, vaincu, dormait, recroquevillé contre elle, oubliant, dans le sommeil, toutes ses défiances de la journée, elle découvrait parfois, pour bercer l'homme désarmé, des gestes qui la transportaient, un instant, hors d'elle-même, loin de ses impérieux désirs, en des sentiments nouveaux, inconnus. Mais les cris des oiseaux, les bonds des écureuils, un rayon de soleil, éveillaient bientôt le dormeur. Borzacchini se retranchait dans ses préventions, Caramel oubliait aussitôt l'attitude qui eût pu le guérir.

Et cependant, les jours, les nuits s'écoulaient, dans ce jour, dans cette nuit uniques de l'été, dans cette vie qui semblait affranchie du temps, et le bitume étalé n'en avançait pas moins sur la route, et les noisettes, les figues, la vigne mûrissaient, la courbe du soleil s'affaissait au-dessus des montagnes, les feuillages avaient jauni.

Déjà, le Gargal soufflait du Nord; des orages plus fréquents obligeaient le couple à chercher un abri dans les mas, ou dans les cabanes bâties à l'intention des chasseurs, ou dans les anfractuosités des carrières, quand ils ne le retenaient pas au campement. Les menaces des nuages, sinon celles d'un ennui qui assaillait l'enfant, parfois, la ramenaient, traînant son taciturne compagnon, aux abords des hameaux, vers les cafés, plus près de cette chaleur humaine que, durant des mois, ils avaient évitée.

Quand la route serait achevée, le terrain déblayé, le contrat expiré, quand les troupeaux redescendraient vers les étables, et quand les premiers vents d'octobre jetteraient sur le pays des hordes d'oiseaux migrateurs, qu'adviendrait-il de l'homme et de la femme? « Bah...! Ici ou ailleurs! » concluait Caramel, intrépide en son insouciance. Mais Pietro, chaque soir, considérait la chaussée neuve d'un œil plus morne, plus absent. « Il me faudra bientôt partir... » laissa-t-il, un jour, échapper. — « Oui, avec nous », répliqua-t-elle vivement, « quand papa sera revenu de Toulouse! » Il opina : « Bien sûr! » taquina, de son doigt distrait, l'anneau d'or qui pendait à la petite oreille, et, pour remercier Caramel, il eut ce sourire attendri, désabusé, qui l'humiliait comme une leçon. Nonchalamment, il demanda : « Quand revient-il, ton père? » Elle répondit : « Je n'en sais rien », lui jeta un coup d'œil méfiant à la dérobée. Mais il fit diversion; il planta son couteau, d'un jet sûr, à la base du chêne dont la voûte abritait leurs amours.



« Fou! Gabatcho! Grande brute! Comme tu m'as fait peur! » Et Caramel riait, à nouveau, rassurée, en essuyant ses joues du revers de sa main. Il ne partirait pas sans

elle, il l'avait juré! Ne lui prouvait-elle pas, jour et nuit, qu'elle tenait à lui seul?

Un son de clarinette à travers le bois, sur le versant de la montagne, avait amené entre eux cette explication. Là-haut, sur le rond-point, devant la chapelle de Sainte-Thérèse, comme chaque année à pareille date, on dansait, et, ce matin-là, des voix, des rires, des cris de filles poursuivies, des chocs de bâtons contre les cailloux avaient retenti sur les chemins de la montagne; Caramel et son homme, qui récoltaient des champignons dans la châtaigneraie, tapis au couvert des buissons, virent passer, montant au pèlerinage, toute une jeunesse endimanchée, d'Oms, de Belpuig, de Palalda.

Caramel rêvait, après leur passage. Pietro, toujours aux aguets, suggéra : « Tu devrais aller avec eux! » Et, comme elle haussait les épaules : « Pourtant, avait-il ajouté, de sa voix calme, en posant un doigt sur le menton puéril, il faudra bientôt que tu y reviennes! » Puis, ayant respiré profondément, il prit la main de la jeune femme, pour lui expliquer, d'un ton paternel, qu'il devrait bientôt la quitter, à l'expiration du contrat, parce qu'il ne pourrait pas trouver d'emploi dans ce pays hostile aux étrangers, et qu'il ne pouvait pas non plus l'atteler à sa difficile existence, elle dont la vie était ici tout assurée...

Livide sous son hâle, elle s'était rejetée loin de lui, balbutiant : « Oui, tu mériterais que je te laisse pour les rejoindre... » Et puis, elle s'était effondrée : « Que veux-tu que je te réponde? Est-ce que je sais, moi, ce qu'il faut te dire? » Et il avait cédé aux sanglots, à cette douleur enfantine. Il jura de ne point quitter Caramel.

Depuis cet orage, depuis cette ondée, les amants connaissaient un nouveau bonheur. Caramel croyait aux serments. Et Pietro voulait croire aux larmes. Il en avait si peu vu couler, dans sa vie, pour lui, sur des joues féminines! Déjà, il osait se dire à lui-même : « Résigne-toi! C'est incroyable, mais c'est ainsi! Tu es aimé par la plus jeune, par la plus belle, et par la plus ardente! » Seulement, aussitôt, surgissait le problème : « Oui, et toi, que

vas-tu lui donner en échange? Une vie dure, au jour le jour...? »

Les grosses pluies d'automne les emprisonnaient au chantier. Ils couchaient dans l'une des baraques, un misérable appentis fait de planches et de tôles ondulées qui tressaillaient sous les rafales. Une paillasse, quelques sacs, des toiles goudronnées, une lampe à carbure, composaient tout l'ameublement. Mais, dans ce réduit, chaque soir, Pietro retrouvait une femme plus amoureuse, et, sous les poussées du vent, sous le crépitement de la pluie, blottis en leur chaleur, ils regardaient vers l'avenir. « Et moi, disait-elle, est-ce que je n'ai pas traîné sur la route? Crois-tu qu'avec toi je ne pourrai pas vivre n'importe où? La preuve! » Elle montrait l'eau suintant, dégoulinant sur la paroi. « Et puis, ce n'est pas le travail qui manque! Il y a les papeteries de Thuir, les carrières, les clouteries de Saint-Laurent, les forges d'Oletta... On ira voir... »

La fin d'octobre éclaircit le ciel, ramena le soleil. Tandis que travaillait son homme, comme elle errait, une après-midi, par les sentiers trempés et scintillants, vers le Fort, au-dessus de la route, Caramel fut rejointe par deux jeunes gens qui, la carabine à l'épaule, montaient vers les hautes garennes. C'étaient les deux frères Ségala, Sennen et Abdon, deux amis d'enfance, complices de ses farces, de ses maraudes, qui pillaient naguère, à son bénéfice, le bazar de leur oncle, à Amélie-les-Bains, puis qui avaient, pour longtemps, disparu, captifs dans un lointain collège de Carcassonne. Ils reparaissaient grandis, étirés comme deux longues vues, mais non moins roses et joufflus qu'au temps des jeux de mains, sous le pupitre, au catéchisme; et toujours, derrière les lunettes rondes, luisaient leurs petits yeux malins de pécaris. Bien nippés, guêtrés de cuir rouge, et flanqués de carniers à franges, ils avaient une allure de citadins aux champs.

« Par exemple! Toi! D'où sors-tu? On n'espérait plus te revoir! On nous en a tant raconté! » Elle se débattit, mais en vain. Ils riaient. « Tu ne vas pas nous lâcher comme ça! Il y a si longtemps qu'on ne s'est vus!

Qu'est-ce qu'*il* pourra dire? *Il* n'en saura rien. Viens avec nous! Nous t'apprendrons à tirer un lièvre... »

Elle avait cédé. Après tout, que faisaient-ils de mal? Pietro ne lui avait-il pas souvent répété : « Pendant que je travaille, pourquoi ne vas-tu pas t'amuser un peu, voir ce que deviennent tes copains? » Elle ressentait un plaisir imprévu à les retrouver, ces deux Ségala, bons vauriens honnêtes et reluisants, au rire facile, aux propos hardis, qui la ramenaient vers toute une enfance gloutonne, belliqueuse, et sans inquiétudes. Les aciers des fusils la fascinaient. Abdon lui prit la taille au saut d'un fossé; quand Sennen l'embrassa dans le cou, elle répondit par une claque. Ce n'était là que jeux de gamins. Naguère, ils lui léchaient les joues à tour de rôle, avec application, dans un coin du préau, et ils lui mordillaient les cuisses quand elle grimpait aux arbres la première. Elle riait, à ce souvenir, d'un rire qui sonnait clair dans le vallon, la surprenait elle-même, par son timbre cru, de même que cette façon de parler haut, qu'elle avait oubliée.

Ils allèrent ainsi, tous les trois, jusqu'à la Bastide, redescendirent ensuite sur Oms, et le cadet, Sennen, tua un lapin que Caramel tâta longuement, d'une main voluptueuse. A la halte, au bord du torrent, elle se gava de leurs sandwiches. Comme la vie était simple! Mais quand vint l'heure du retour, chacun d'eux réclama son dû. Elle piqua deux baisers sur leurs joues. « Non, la bouche! » précisa l'aîné. Alors, elle leur glissa entre les pattes, elle dégringola sur la pente, à une allure vertigineuse, à travers bois, talonnée par les deux renards. Sa jupe flambait entre les troncs. Son rire cinglait les museaux des chasseurs. Elle leur envoyait des retours de branches qui les giflaient. Ils haletaient, grognaient. Empêtrés dans leurs carabines, ils ne réussirent pas à l'attraper. Bientôt, elle n'entendit plus dans son dos le bruit de leurs foulées écrasant les brindilles; alors, elle cessa de courir; elle rajusta sa blouse dégrafée; par l'ardoisière, au crépuscule, elle regagna le campement.

Pourquoi, au lieu de raconter son aventure à Pietro, dit-elle : « Je reviens des Carrières »? Elle n'avait pas

besoin de mentir. Elle n'était pas en faute! Elle s'étonnait elle-même de cette cachotterie. Pietro, ce soir-là, parut sombre, à nouveau. Lui aussi, revenait des Carrières, et quand sans se démonter, Caramel demanda : « Et alors? », il déclara, écartant ses main : « Alors, pour le moment, ils n'ont besoin de personne! » Elle sentit peser, tout à coup, sur elle, un regard froid, inquisiteur; en même temps, elle vit reparaître ce visage d'arbitre qu'avaient effacé pleurs et serments. Elle n'eut pas le courage d'avouer. Désinvolte, elle dit : « Bah! on trouvera autre chose! Mais crois-tu que c'est drôle que tu ne m'aies pas rencontrée? » Il ne répondit pas un mot.

Et le bitume, d'un acheminement fatal comme celui des laves éruptives, glissait vers la limite, vers le viaduc. L'homme cherchait cependant, profitant des heures vides, un emploi, n'importe lequel. Il était allé à Thuès, à Sahorre; il n'avait rien trouvé. « Tu te débrouilles mal, disait sa compagne, heureusement que papa va revenir pour nous prendre avec lui! » Pietro baissait la tête, se mordait la lèvre, et les bosses de son front, les sillons de ses joues s'accusaient. Alors, elle s'en voulait, d'ajouter à sa peine cette humiliation. Mais elle lui en voulait aussi, parce qu'il revenait bredouille, et parce qu'à nouveau, il paraissait honteux, accablé sous le poids de sa vie. Elle regrettait, en somme, que son Pietro ne fût pas allant, confiant, sûr de lui, comme étaient les frères Ségala, par exemple. Et puis, il y avait entre eux, maintenant, ce mensonge qu'elle avait commis malgré elle, sans qu'elle pût s'expliquer pourquoi. Il la soupçonnait. Elle sentait cela, et cette équivoque dressait entre eux deux un silence qu'elle ne trouvait ni l'occasion ni la force de rompre.

La nuit les rapprochait; mais, au grand jour, auprès du compagnon muet, préoccupé du lendemain, Caramel s'évadait quelquefois en pensée vers la clarté d'une vie libre et futile, où ni le scrupule, ni le remords, ni le souci n'entraient, où l'on pouvait jouer à son aise avec de bons garçons réjouis, rire et bouger sans embarras d'amour.

Distraite, elle soupirait, au milieu du repas, et l'homme s'arrêtait de mâcher son pain, avalait avec peine. Aussitôt, elle se reprochait rêverie et soupir. Mais elle lui en voulait aussi parce qu'il remarquait la moindre absence. Et le silence, entre eux, se faisait plus épais.

« Eh bien? songeait l'homme, au long des journées, les mains sur les manettes, dans les chiffons huileux, cependant que soufflait, haletait, allant et venant sur la route, sa machine poussive, — eh bien, que te disais-je? Elle s'ennuie, c'est clair. Elle ne réussit même plus à le cacher. Comment as-tu pu croire aux larmes d'une enfant? Aujourd'hui, elle pleure; demain, elle rira. Pendant qu'il en est temps encore, trouve une occasion de la renseigner, de lui révéler, une bonne fois, qu'elle n'a plus que faire de ta peau! » Et la trépidation des perforeuses, les « han! », les raclements des pelles précipitaient le temps autour de lui.

Or, l'occasion se présenta. Ce furent les Ségala qui l'apportèrent, cette occasion, sur la route même, dans leur side-car, qui surgit, un matin, traversa le chantier en bolide, soulevant des nuages de poussière et des huées, et des poings, des outils menaçants. Ils s'arrêtèrent devant les baraques, s'écrièrent, fiers et forts : « Caramel, viens donc faire un tour! » Mais, naturellement, Caramel ne se montra pas. Dissimulée dans sa tanière, par une fente, entre deux planches, elle les vit s'éloigner, déconfits. Elle rêva, soupira. Et le soir tandis que son peigne faisait crisser sa toison, elle murmura, sans se douter que l'homme couché sur le grabat entendait ses paroles : « Sûr qu'ils peuvent être en moins d'une heure à Perpignan! » — « Demain, dit-il, je vais à Prades, voir ce qu'on peut y faire. » Il ajouta : « j'irai seul, le voyage coûte onze francs. » Elle bouda : « Encore une journée à m'embêter ici! » — « Mais non, répliqua-t-il, tu iras t'amuser avec ces gens qui t'appelaient, qui ont l'air de si bien te connaître! » Elle leva sur lui un œil vindicatif : « Oh! toi, tu mériterais...! »

Le lendemain, il obtint de l'agent-voyer la permission

de la journée. On n'avait pas besoin du rouleau. Il partit, par le premier train, en disant : « Je ne reviendrai que ce soir. » Il se donnait un ordre : « Tu ne reviendras pas du tout. » Il voulait croire qu'il pouvait s'en aller ainsi, trancher tous les liens sans prévenir : « C'est la seule manière », pensait-il.

Il préjugeait de ses forces. Par acquit de conscience, à Prades, il se dirigea vers les Mines. « A quoi bon? se répétait-il, puisque tu quittes le pays? » Mais, quand on lui eut répondu : « Peut-être... Revenez dans trois jours », il comprit qu'il avait tenté la démarche pour se donner une chance. Il fléchit. « Encore trois jours, s'accorda-t-il, trois derniers jours! » Et, tout bas, il s'avouait: « Te voilà pris! tu ne pourras plus la quitter! »

A cinq heures du soir, il reparaissait au campement. La baraque était vide. Ses compagnons lui répondirent qu'ils n'avaient pas vu Caramel depuis midi. Il se dit : « Bah! elle est allée se promener dans la montagne », puis, aussitôt : « Non, elle est avec les gamins. D'ailleurs n'était-ce pas prévu? Eh bien, voilà qui te délivre! Pars! Qu'attends-tu? » Mais il demeura, échoué dans un coin de la baraque, assis parmi l'encombrement des caisses et des outils.

Cependant, sur la route, entre Collioures et Port-Vendres, un engin vermillon, flanqué d'une nacelle d'où émergeait une tête ébouriffée, abattait, au vent de sa vitesse, à droite et à gauche, les platanes, les uns sur les autres, comme des quilles. « C'est bien sa faute! » se disait Caramel, cramponnée au rebord du bain de siège. « C'est bien lui qui l'aura voulu! »

Elle s'était laissé enlever, à midi, au tournant de la route, par les Ségala qui lui offraient un déjeuner à Perpignan. Ils avaient bien mangé, bien bu, sous les tonnelles de Tarinase, puis, après avoir flâné quelque temps sur la promenade, écouté l'orphéon, ils étaient repartis à travers la contrée. Ces deux Ségala étaient bien gentils, gais et prudents. Ils n'avaient point fait allusion à Pietro. Mais, déjà, le soleil se cachait derrière les mon-

tagnes. Au premier carrefour, la machine s'arrêta, manœuvra, prit le chemin du retour.

Quand son phare alluma, devant le viaduc, le panneau avertisseur des travaux, le moteur souffla et se tut. Caramel regagna le chantier par l'ardoisière. L'obscurité des baraquements la rassura : « Il n'est pas encore revenu. Mieux vaut, tout de même, qu'il ne sache rien de cette escapade. » Elle alluma le quinquet, se dévêtit, secoua sa jupe, tapa ses espadrilles et peigna ses cheveux.

Dehors, la pluie commençait à tomber : « Une chance que nous ne l'ayons pas rencontrée. Car la pluie, c'est la boue, et la boue, ça s'en va moins facilement que la poussière! » Elle s'assura que nul indice ne pouvait la trahir. Mais, soudain, elle jeta un cri, car, derrière elle, une voix enrouée, infiniment lasse, murmurait : « Pourquoi te donnes-tu tant de mal? »

« Mais oui, continua l'homme, en sortant de son coin, j'étais là. Tu ne m'as pas vu. Tu étais si pressée... »

Il vint s'asseoir au bord du grabat, cassé en deux, les coudes aux genoux, la tête dans les mains. Il se tut. Interdite, Caramel tâchait de comprendre la situation. « Alors, il se cache, il m'épie! » se dit-elle. Une brusque fureur lui crispa la plante des pieds, s'éleva en son corps, étourdit sa tête. Elle assena le premier coup.

Elle avait parlé sans reprendre haleine, et maintenant, elle se taisait, n'ayant plus rien à dire. Elle ne se rappelait même plus très bien ce qu'elle avait dit. Sauf une phrase, la dernière, une phrase inepte, dictée par la rage : « Et puis, eux, au moins, ils conduisent autre chose qu'un rouleau à vapeur! »

L'homme s'était redressé dès la première injure. Il se tenait debout devant elle, les mains au fond des poches, le regard au sol, où il semblait relire, entre la femme et lui, les paroles proférées. Il hocha la tête, parut approuver; il respira profondément comme un plongeur au bout de la planche, et il répéta lentement, mot pour mot : « Toujours triste! toujours mécontent! Eux savent

rire, et vivre, et profiter de ce qu'on leur donne! En somme, conclut-il, tu me répètes là tout ce que je t'ai dit! »

Elle voulut se rattraper : « Je ne sais plus ce que j'ai dit. J'étais en colère. Pardonne-moi! » Il ricana : « Tu vas encore me faire jurer que rien de tout cela n'est vrai! » Elle vint se presser contre lui : « Pardonne-moi! Prends-moi dans tes bras! » Il obéit, mais il tituba légèrement, comme un homme assommé qu'on dérange de sa position d'équilibre. Elle dit : « Je t'aime, tu sais! » Il murmura : « Je sais! Je sais! » Elle baisa sa poitrine, en répétant : « Pardon! » — « De quoi? fit-il. De quoi pardon? »

Elle implora encore : « Crois-moi! Je te le jure! Il ne s'est rien passé de plus! » Il marmonna : « Mais je te crois! » Il se détacha d'elle et s'en fut, sifflotant, à la porte qu'il ouvrit toute grande. Face à la nuit, il emplit sa poitrine d'air. Après la plongée, il remontait à la surface.

« J'ai froid! » gémit Caramel. Il referma la porte, mais il se reprit alors à siffloter. Pour qu'il se tût, elle cassa en deux une barre de chocolat. « Tu n'as pas dîné, je parie. Moi non plus! » Elle obligea l'homme à s'asseoir auprès d'elle, sur le lit, — introduisit la barre entre les dents serrées. Côte à côte, en silence, ils croquèrent le chocolat.

« Tu ne m'as pas dit si tu as trouvé quelque chose, à Prades. » — « Peut-être, oui, peut-être... » La lampe s'éteignit, épuisée. Dans l'obscurité, Caramel reprit courage : « Comment ai-je pu faire cette bêtise, risquer de le perdre? » Elle souleva les jambes de l'homme, les posa, étendues, sur le lit, colla son corps au sien, baisa fougueusement la bouche froide et durcie.

Elle déchaussa Pietro, le dévêtit, avec précaution, comme elle eût manié un blessé, remonta sur elle et sur lui la couverture, et tous ces gestes maternels, qu'elle réinventait, la troublaient comme autant de révélations sur ce qu'il fallait à cet homme, pour le guérir de son tourment, pour lui rendre force et confiance. Elle com-

prenait, enfin. Couchée auprès de lui, elle caressa le front gelé, abrita la grosse tête inerte contre sa poitrine. « Là! Es-tu bien? » dit-elle. Il murmura : « Merci », et parut s'endormir.

Vers le milieu de la nuit, Caramel, qui s'était aussi endormie, s'éveilla. Il bougeait, il se levait. « Qu'as-tu? » dit-elle. — « Soif. Je monte à la source. »

« Je vais avec toi. »

« Mais non. Passe-moi le bidon. Je te rapporterai à boire. »

Elle tâtonna, saisit le bidon, le tendit dans l'obscurité. Les mains de Pietro rencontrèrent les siennes.

« Fais vite! »

Il jeta sa veste sur ses épaules, ouvrit la porte. Elle vit se dresser sa grande ombre au milieu d'un ciel constellé. Quand la porte fut refermée, elle revit cette ombre en pensée, telle qu'elle la voyait, chaque soir, en juin, se découper, dans le même ciel, là-haut, sur le chemin des vignes. — « Oh! dit-elle à mi-voix, tu ne sais pas comme je t'aime! » Rassérénée, heureuse, elle s'assoupit...

III

Le lendemain matin, les gens du village virent surgir une femme égarée, hors d'elle, qui réclamait partout, dans la rue et dans les boutiques, son homme, son chéri, un certain Pietro. Ah! elle n'était plus fière, Caramel, elle ne se moquait plus du monde!

Sur la route, cependant, autour de la machine abandonnée, parmi les Italiens agités, des personnages à képis bleus, galonnés d'argent, parlementaient avec l'agent-voyer, un gros homme suant et plaintif. Ils auraient bien voulu savoir, eux aussi, les gendarmes, où ledit Pietro pouvait se cacher. Non qu'il eût commis quelque mauvais coup, mais sa fugue retardait l'achèvement de la voie.

Questionnée, Caramel ne sut que répéter, à la façon d'une somnambule : « Je ne sais pas! Pietro! mon

Pietro! » Puis, elle portait son poing à sa poitrine, d'un geste rituel, machinal, que tout un rosaire de générations espagnoles lui avait, par sa mère, légué — en marmonnant : « Hé! ahi! hé! ahi! » Et l'on ne put jamais en savoir plus long.

Sous le profond azur de Catalogne, sous ces figuiers, autour de ces fontaines, les bouches médisent à l'envi, mais les têtes ne sont pas vindicatives; les cœurs sont prompts à s'émouvoir. On ne vit plus dans la douleur de Caramel qu'un désarroi digne de toutes les assistances. Les sœurs Belvéhy recueillirent la jeune femme dans leur blanchisserie, au bout de la rue, pour qu'elle y attendît le retour du vieux Solarès.

Un coup de couteau, quand il est bien porté, ne fait pas plus de mal, au premier instant, qu'un coup de poing. Caramel n'éprouva d'abord aucune souffrance particulière, nul déchirement, rien qu'une complète stupeur. Elle voyait, autour d'elle, sous le plafond bas de la buanderie, les sœurs Belvéhy s'affairer, elle entendait le tintamare des lessiveuses, les chocs sourds des fers à repasser sur les planches, le grésillement du linge mouillé; et toutes ces impressions, toutes celles qui lui venaient de la rue, de ce village où, après quatre mois de songe, elle retombait, la traversaient comme le vent traverse une maison incendiée. Cependant, elle aidait les jeunes filles à transporter bassines et corbeilles, à plier les nappes, les draps, à faire le ménage; mais elle ne sentait rien, ni froid, ni chaud, ni l'envie de manger, de boire, pas même celle de dormir.

Tel un blessé voit son sang fuir et ne comprend pas tout de suite que ce sang est le sien, telle, avant de souffrir, elle se vit faire des gestes de douleur, se ronger les poings, frapper sa poitrine. Vers le quatrième soir, enfin, à la tombée de la nuit, peut-être parce qu'un retour de Pietro devenait improbable, alors qu'assise sur la pierre du seuil, elle s'occupait à écosser des pois, en l'absence des deux Belvéhy parties livrer leur linge, elle sentit la première terreur l'envahir.

Cette angoisse n'était liée à aucune image, à aucun sentiment précis. Pour avoir, durant tout l'été, vécu dans l'ombre de cet homme, à la fin, elle ne voyait plus son visage. Et maintenant, encore tout imprégnée de cette présence, elle n'en projetait hors d'elle-même qu'un aspect confus. Mais, dans cette nuit souterraine où se joignaient leurs deux existences, une à une cédaient les attaches rompues, les artères par lesquelles, d'un corps dans l'autre, la vie se transfusait. Caramel commençait à souffrir comme une plante qu'un coup de bêche, sans l'atteindre elle-même, a détachée du sol où elle plongeait intimement.

Elle se tapit, elle se roula en boule, se fit toute petite, pour laisser moins de prise au malheur. C'était cet instinct de défense qui faisait taire en elle tout besoin, lui commandait de se réduire, d'adopter une vie d'animal hibernant. Cet instinct ne se trompait pas. Quand elle dut se soumettre, consentir à vivre, quand elle mit fin au jeûne, et céda au sommeil, la nourriture l'étouffa, les réveils, surtout, furent épouvantables : chaque fois, à la seconde où, rafraîchie, renouvelée par le repos, elle reprenait conscience, il lui fallait rapprendre, à nouveau, le fait qu'en dormant elle avait oublié.

Alors, elle découvrit toute la violence inconnue de son sang. Elle se retourna face à l'adversaire, et, telle qu'un animal, qui, extirpé de son terrier, se défend avec une brusque fureur, elle fonça. Un matin, Anna et Maria ne la retrouvèrent pas dans la buanderie où elles l'avaient logée. Elle avait fui, à l'aube, et, toute la journée, elle erra sur les pentes de la montagne, par les ravins, les bois, aux lieux de ses amours. Elle courait, égarée, comme si ses vêtements flambaient, s'arrêtait et criait : « Pietro! », d'une voix péremptoire, car il se cachait quelque part autour d'elle, et cette mauvaise farce devait finir; — « Pietro! » appelaient en vain les échos, qui se répercutaient, au loin, jusque vers la Tour de Batère.

On craignait, au village, qu'elle ne se tuât. Mais elle ne pouvait pas se tuer. Pietro vivait. Il fallait vivre. A la nuit, quand elle reparut dans la blanchisserie, elle

rapportait une certitude : « Il reviendra. Je sais qu'il reviendra. » Elle se souriait à elle-même, d'un air entendu, en se répétant cette affirmation. Et, le lendemain, dès l'aurore, elle était repartie, pour aller attendre, là-haut. « Il suffit d'attendre », se disait-elle. Par instants, elle avait l'impression d'être guettée, suivie. Elle entendait une espadrille écraser, derrière elle, les brindilles sèches, les feuilles mortes. Elle se retournait brusquement : « Pietro! », murmurait-elle, avec une extrême douceur, comme pour enjôler un enfant farouche.

Par le train, grâce à quelque argent, qui lui restait de l'homme, et à celui que lui donnèrent ses parentes, elle s'en fut à Prades, à Mont-Louis. En vain. De Saint-Laurent de Cerdans à Saint-Laurent de la Salanque, elle traversa en diagonale tout le département, aux côtés d'Antoine Romeu, le camionneur. Elle ne put recueillir aucune indication. Alors, elle revint au pays, et, durant une semaine, de Palalda aux gorges du Mondoni, de Céret à Prats, elle battit la contrée, fouilla vals, fourrés et châtaigneraies, tantôt se posant, en vigie, au sommet de la grande ardoisière, sur un rocher, où, de la route, on l'apercevait, assise, le menton dans les mains, immobile pendant plusieurs heures, observant la vallée, — tantôt courant çà et là, dans le vent, à la poursuite d'une ombre. On la vit aux mas, aux Carrières, et les Italiens, chaque soir, devaient répondre à cette femme butée, dont la face amaigrie, la bouche défaite, l'œil agrandi et desséché ne rappelaient guère l'ancienne Caramel, que Pietro n'avait toujours point reparu au camp. Miguel Rosalio, contremaître à l'usine électrique, un soir où il redescendait vers son logis, fut rejoint, sur le raidillon, par une folle, qui, dans le crépuscule, avait pris sa silhouette pour celle d'un autre homme. Quand elle découvrit son erreur, elle en demeura stupide, au milieu du chemin, balbutiante, comme si Pietro se fût transformé, sous ses yeux, en cet homme qui n'était pas lui. — « Elle m'a touché le bras! » racontait Rosalio, « elle avait l'air de ne pas y croire! »

On ne la voyait guère, à la blanchisserie, où, chaque

jour, Martin Castets, les frères Ségala, et d'autres jeunesses du village, d'autres garçons, émus ou goguenards, venaient s'enquérir d'elle. Anna et Maria répondaient d'un haussement d'épaules, d'une parole évasive. A peine revenait-elle, au soir, hâve, éreintée, pour mâcher avec peine sa pitance et souvent en rejeter les premières bouchées. Elle s'accroupissait devant l'âtre, au milieu des chats et des chiens, et les larmes coulaient sans qu'elle s'en aperçût. Elle ne se plaignait point.

Cependant, une nuit, les deux sœurs s'éveillèrent en sursaut. Un cri perçant avait jailli de la buanderie, où Caramel se retirait, ayant refusé de partager leur chambre. Elles descendirent, affolées, découvrirent la jeune femme assise au bord du matelas, frappée de stupeur. « J'ai crié! Pourquoi ai-je crié? » Anna et Maria lui offrirent à nouveau le refuge de leurs lits, mais elle secouait la tête négativement, en répétant : « Pourquoi ai-je crié? » Et seulement quand ses bienfaitrices l'eurent, à regret, quittée, son rêve rebondit, affleura sa mémoire. Alors, elle étouffa un nouveau cri, elle se remplit la bouche de sa couverture, et, hoquetante, elle se recroquevilla, saisie par un immense froid intérieur : dans le rêve, elle avait senti trembler, entre ses jambes, les flancs étroits...

Dès lors, quand, chaque matin, Anna et Maria entr'ouvraient la porte de la buanderie, elles voyaient un lit non défait. Caramel redoutait à nouveau la nourriture et le sommeil, qui lui rendaient la force de souffrir, d'attendre encore. Quand ses désirs, la nuit, s'exaspéraient, quand les images se bousculaient, fulgurantes, sur le mur noir, elle ne pouvait que repartir, marcher, marcher, étouffer le besoin dans la fatigue. En ces replis touffus de la montagne, par-delà le Calvaire et le Fort dont luisaient les glacis sous la dernière lune d'automne, au fond de ce ravin, ou sous le chêne, qui avaient entendu ses premiers soupirs, sur ces lits longuement foulés qui portaient encore une empreinte, elle s'abattait, mordant la mousse.

Elle se surprenait quelquefois, dans ces accès, à répé-

ter une attitude, un mouvement de Pietro. Elle secouait la tête, empêtrée dans un rets invisible. Elle s'agrippait à l'herbe, aux racines, comme lui s'agrippait, naguère, à son corps; elle frappait, injuriait la terre. Il avait disparu, mais en lui laissant ses démons, qui, maintenant, la possédaient. Elle se redressait, haletante, appliquait ses mains à ses joues, puis se rejetait sur le sol, à plat ventre, la tête en ses bras repliés.

Parfois rejaillissait, dans les ténèbres, une sensation perdue, souvenir d'un menton mal rasé, moiteur du poil et de la peau, ou encore cette odeur de tabac refroidi qui souvent avait irrité ses narines. Elle se retournait sur le dos, attendait la pression des mains sur ses côtes, — raidie, les bras ouverts.

Elle ne se procurait quelque apaisement qu'en demeurant longtemps couchée sur la terre, et laissant la fraîcheur de cette chair anonyme, pénétrer son ventre, sa joue, entrer en elle, et, peu à peu, l'engourdir. C'était cette même terre sur laquelle, plus d'une fois l'homme, las d'attendre la réponse que l'enfant ignorante ne pouvait lui donner, s'était rejeté, comme vers la seule demeure où pût aboutir sa route inclémente.

A force de plier, enfin, l'âme de l'enfance, la tige d'acier, qui, invisible, maintient les corps droits, se rompit. Les besoins cédèrent à la fatigue, et, soudain, Caramel comprit tout. Cette saignée lui faisait l'esprit clair. Pour la seconde fois, elle rencontra Pietro, mais sur une autre route, car, à présent, tout ce langage était familier, toutes ces misères étaient connues, toute cette vie s'étalait comme un grand livre ouvert entre ses mains.

Alors crut, en elle, un nouveau besoin, qui, bientôt, prit toute la place, pareil à la toute petite plante que la tourmente a épargnée, et qui se développe ensuite, peuple de rejetons les champs dévastés. Caramel errait encore à travers le pays, mais elle ne se débattait plus, elle ne faisait plus les mêmes gestes, n'injuriait plus l'absent. Elle murmurait, tout en marchant, de fraternelles paroles, celles-là même que l'homme lui adressait,

naguère, qu'elle ne comprenait pas, qui la vexaient plutôt, car, n'étant qu'une enfant, elle refusait encore d'être aimée comme telle. Or, le malheur les lui soufflait, maintenant, ces paroles, parfois dans la langue même de Pietro : « La mia bambina! », chuchotait Caramel, abritant dans ses mains trop étroites ses épaules amaigries.

Et deux hommes des Carrières, Bouix et Galupe, qui montaient, un matin, réparer le téléférique, surprirent, en traversant la châtaigneraie, cette femme, allongée sur les mousses flétries, contre une souche qu'elle caressait, en parlant toute seule. Elle ne les avait pas entendus venir, et comme ils demeuraient cachés par les buissons, elle continua son jeu bizarre. « C'est elle! » souffla Bouix à Galupe, et il rit. Car il ne pouvait se douter qu'un homme avait peut-être attendu en vain les paroles de réconfort, les tendres gestes dont cette insensée, aujourd'hui, prodiguait aux lieux, à la terre, à la souche où le voyageur avait appuyé son front las, l'inutile bienfait.

Un soir, enfin, le père de Caramel apparut sur la place, revenant des foires cévenoles. Andréa Solarès était un vieux gamin, innocent et canaille, qui, n'ayant jamais rien compris à sa défunte épouse, la patronne du *Tir National,* ne put rien comprendre au malheur de cette femme en laquelle il ne retrouvait point sa Josefa. Il lui rapportait le fonds de confiserie, le camion d'occasion — une affaire! — et, en remorque, cette petite maison balladeuse, cette roulotte peinte en vert dont Caramel rêvait depuis son plus jeune âge — avec des caisses de fleurs aux fenêtres et un couple de canaris dans une cage à boules de clinquant. Il n'admettait pas que tout cela ne pût suffire à tirer la folle de son hébétude. Il lui bourrait l'épaule pour la réveiller.

Caramel repartit alors sur les chemins avec le compagnon de son enfance. Quand ils redescendirent vers les villages de la Plaine, elle put apprécier la distance qui la séparait désormais de cet âge sans repentirs.

Elle s'est remise à vivre, car la même force fraîche qu'elle dépensait, dans le malheur, à souffrir jusqu'à

l'agonie, lui imposait de continuer sa route. Peut-être voulait-elle encore espérer. Mais Pietro n'a point reparu. Elle ne le rattrape même pas en rêve, ou, quelquefois, toujours dans les mêmes ténèbres, dans cette nef d'église montagnarde, elle entend son pas, non celui des légères espadrilles qu'il chaussait pour leurs beaux dimanches, mais le pas pesant, métallique, des souliers cloutés qui le préservaient contre la brûlure du bitume. Ce pas sonne sur les dalles, se rapproche, se rapproche, et Pietro s'arrête face à Caramel, dans cette obscurité où ils ne peuvent se voir. Elle veut tendre les bras, elle veut appeler, mais elle est complètement paralysée. L'homme attend, il hésite, il murmure : « On m'avait dit qu'elle se trouvait ici! » Puis le pas s'éloigne, découragé, résonne sur les dalles... Et quand elle peut enfin courir, elle s'empêtre dans toutes les chaises...

Aujourd'hui, Caramel a repris des couleurs. Elle est même devenue, selon toute apparence, la belle garce que, petite fille, elle promettait de devenir. Au feu du soleil catalan qui corrode et nettoie toutes plaies, dans la poussière et dans la tramontane, elle a brûlé, semble-t-il, son chagrin. On la crut tout à fait guérie, quand on entendit, à nouveau, son rire agressif claquer sur les places, et qu'on la vit danser, le front contre la joue d'un Sennen Clarimond, d'un Jep ou d'un Mi. Son Italien parut bien mort.

A d'autres hommes, sédentaires ou vagabonds, elle a prêté la joie de ce corps souple et chaud, que les étés de Catalogne et les grandes mains de Pietro ont mûri. Pourtant, ses amoureux d'hier et d'aujourd'hui savent que, souvent, dans le plaisir, elle abandonne toute insolence, pour, un instant, redevenir la femme qu'on vit, cet automne-là, courir sans trêve, à travers le pays, en quête de son homme perdu. Dans le plaisir, cette poursuite se prolonge; c'est toujours un autre qu'elle cherche, sa voix, son geste, son odeur. Parfois, elle croit le rattraper; elle ferme les yeux, s'offre absolument, se rue sur la trace. Mais nul n'est Pietro. Et ces garçons robustes, fiers, ne veulent pas être dupes. Ils se méfient;

ils n'aiment guère quand elle ordonne, dans un souffle : « Prends-moi comme ceci ! »

Caramel n'étonne pas moins ses galants hors de l'étreinte. Alors, ils ont la revanche aisée. Sous les platanes du jeu de boules, entre hommes, le soir, on cause quelquefois de ses métamorphoses : « Moi, déclare Fompédrousse, je le lui ai dit, que si elle croyait me faire plaisir avec ses dorloteries, elle se trompe, que je n'ai pas besoin d'attendrissements, et que je l'aime bien mieux quand elle ne le fait pas à la mère... » Et l'on rit, on plaisante, et l'on s'étonne encore de cette manie à quoi ni Fompédrousse, ni Puyvalador ne comprennent rien.

Mais, à part quelques singularités, Caramel enchante son monde. « Caramel ! Caramel ! » s'écrient les garçons, dès que le camion du vieux Solarès reparaît aux abords d'un village. Et l'on dit : « Quelle fille ! hein ! quel numéro ! Regardez donc ce qu'elle en fait, des Puyvalador, des Caïs et de toute la clique ! » Et il n'est pas de véritable fête sans Caramel.

Pourtant, quand l'odeur du goudron monte des chaussées neuves, ou quand revient l'époque de la foire, — lorsqu'au début de juin, la route qui mène d'Arles-sur-Tech à Palalda vire, après Amélie-les-Bains, sous les roues du camion, tourne, dépasse la montagne, et que, du siège, assise à côté de son père, Caramel voit, dans le pare-brise, parmi les oliviers, les vignes, sur le versant, face au midi, s'encadrer le village aux toits jaunes, au campanile dressé contre le plein ciel, aux fenêtres où pend du linge, — tel qu'elle pouvait le voir, de sa baraque, par-delà le talus, — à l'instant où le moteur gronde sous le viaduc, elle ferme les yeux, comme si elle recevait un vent brusque en pleine figure, son visage se défait un peu, le contour de sa bouche frémit : et son poing serré se porte à nouveau, trois fois de suite, à sa poitrine, reproduit le geste rituel, atavique, de la pénitence, le signe du « Mea culpa ».

WLADIMIR PORCHÉ.

POÈMES

—

AME DU MONDE

Homme debout dans la miséricorde, fonce,
Arrache au vieux silence une ombre de réponse :
Tu ne crois pas aux prophètes. Tu ne crois pas
Aux esprits migrateurs de l'autre paysage.
Pourtant le jour est plein d'invisibles visages
Et je sais que je frôle une aile à chaque pas,
Je sais que j'effarouche et que j'alarme un hôte
Dont l'accueil exigeant m'attendait à mi-côte.
Je vais — ne sachant plus si c'est mourir ou vivre —
Dans cette étuve où tourbillonne la vie ivre,
Je vais, comme l'on marche au milieu du sommeil,
Interroger la vaine ivresse du Soleil :
Myriades d'abeilles dans la ferveur : Sistre.

Viviers d'astres, frétillement d'étoiles tristes,
Je vais vers vous, captant vos présages écrits :
Je confesse, parmi d'inimitables cris,
Ce désir que j'avais de changer de visage.
Je suis ces inconnus dont j'assume l'image.

Au devant de ces nébuleuses inquiètes,
Happant la pétillante étoile, la comète,
Je hante toute l'ombre et toute la rumeur.
Je hume l'altitude où la lumière meurt.
O gravitations, mirages et marées,
Mémoire de la nuit, d'étoiles chamarrée,
Et l'autre espace que nul hâle ne corrompt!

Je porte ces buissons d'étoiles sur le front.

Je veux boire, je veux engloutir ton silence.
Ton flanc coule, grand Cep, que délivre la lance,
Et ton suc libéré, goutte à goutte ensemence
La nuit stérile où tu me parles, mon ami!
Cette sève, je veux la boire, ce vrai vin!
Rapt ou réveil? Mon rêve immense se dilate.
J'amoncelle en mon sein, plus grand que l'infini,
La nuit, le jour, toutes ces choses écarlates,
Ces ruches, ces baisers d'abîmes clandestins,
Ces archipels hallucinés et cette lune...

Hostile survivant d'une race égarée,
Je heurte mon front dur contre un squelette, comme
Contre son grand fils mort cette Mère à genoux,
Vrai visage de l'immortalité leurrée!
J'impose à Celui-ci qui me regarde, à l'Homme,
L'interrogation que nous portons en nous,
Ce mot qui tannera ma bouche, la réponse
Que profère l'Ami, l'Homme coiffé de ronces,
L'homme exigeant qui m'est plus moi-même que moi.
La Congrégation livide des étoiles
Me regarde. Je tiens au monde par la moelle.
Je suis ivre, mon doux Ami, d'un vin puissant :
J'ai recueilli toutes les gouttes de ton sang,
Et la Vie en sursaut me hissant sur la crête,
Je puise dans ton cœur l'Eternité concrète.

—

SHEHINA

A Stanislas Fumet.

I

Dans l'attente du Retour,
Viens, prodigue exténué,
Sagesse en croix sur l'Amour,
Toi le grand serpent mué!
Toi l'avare, toi les dons,
La révolte et l'abandon,
Claquement du grand pavois,
Tout l'universel cadastre,
Tous les siècles, tous les astres
Se résorbent à ta voix.

II

Dans la nuit aveugle, viens,
Ame de la prophétie!
Nous irons traire le sein
De la grande galaxie.
Voyant véritable, tu
Livres le mystère tû :
Règne invisible et secret,
Roucoulement de l'Abyme,
Tu palpites sur deux cimes,
Cœur ému du Paraclet.

III

Cœur ami de mon silence
Tu me visites la nuit;
Toi l'éponge, toi la lance,
Je n'attends que ton appui.
Bois du supplice jaloux,
Toi la couronne et les clous,
Morsure qui guéris, mêle
A mon sang cette rancœur;
Colombe, ouvre-moi ce cœur
Qui palpite entre deux ailes.

IV

Epine qui fends mon cœur
Et cautérises ma plaie,
Douce blessure, douleur
Que j'ai longtemps appelée,
Baume brûlant et couteau,
Crève l'abcès sous la peau
Par la tumeur attaquée,
Et, dans le suspens prescrit,
Délivre l'âme. — Oh! ce cri,
Cri de la bête traquée!

V

Cor dans la forêt des larmes,
Cri de la bête aux abois!
Toi, le Chevalier-aux-charmes,
Prends la fausse-morte au bois.
Prends cette âme, prends cette âme
Que l'éternité réclame
Dans la jeunesse du jour,
Héraut de la Parousie,
Toi le Prince de l'Asie
Et l'image de l'Amour.

VI

Etranger insidieux
Qui saisis la place vide,
Toi la justice sans yeux,
Toi le mendiant avide,
Toi le trésor et l'aumône,
Toi le pauvre sur le Trône,
Troisième Ange qui désarmes
Abraham levant le bras,
Tu me désaltéreras,
Dieu des larmes, Dieu des larmes.

VII

Arbre déraciné, pris
Dans la puissante assemblée,
Racine buvant l'esprit
De l'Eternité comblée,
Moelle qui retiens les Anges,
Je te mange, je te mange,
Mystérieuse ramée
Que le vent disperse vers
Les entrailles du désert,
Manne aux lèvres affamées.

VIII

Toi, la Présence jalouse,
Bien-aimée au jardin clos,
Toi qui pleures, toi l'Epouse,
La tendresse et le sanglot,
Toi l'errante, l'exilée,
Toi la splendeur en allée,
Ouvre ton cœur ébloui
Pour que je m'y précipite,
Ma palombe qui palpite,
Toi le non *et toi le* oui.

IX

Sur la tempe destinée
Tu fulgures, sage oiseau,
Et l'Eternité drainée
Se divise dans nos eaux.
Toi qui, sur ton seul pilastre,
Suspends la chute des astres,
Laisse, laisse le Temps! Laisse
Tout ce grand cycle accompli,
Et qu'il n'y ait plus de pli
Sur le front de la Promesse.

GEORGES CATTAUI.

LE PARI DE PASCAL

COMMENTAIRE ANALYTIQUE ET CRITIQUE

—

Je voudrais essayer, après d'autres (1), de mettre un peu de clarté dans l'imbroglio du « pari » de Pascal.

Il faut pour cela considérer dans son ensemble le passage (*Pensées*, éd. Havet, X, 1; éd. Brunschvicg, 233) qui va depuis les mots : « Parlons maintenant selon les lumières naturelles » jusqu'aux mots : « Oh! ce discours me transporte, me ravit, etc. » C'est en effet entre ce *terminus a quo* et ce *terminus ad quem* que Pascal amène le libertin qu'il a entrepris de convertir et avec lequel il dialogue, non pas encore à croire, mais à désirer croire, en lui montrant qu'une argumentation aussi profane et aussi terre-à-terre que possible le conduit nécessairement à y voir son avantage. Cette argumentation, de caractère strictement utilitaire, est le fameux raisonnement du « pari ».

La clé s'en trouve vers la fin du passage, dans la phrase suivante :

Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, *quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner.*

Ceci résume tout, lumineusement. Mais une grande confusion règne dans le détail de la démonstration, parce que Pascal s'est borné visiblement à jeter ses idées sur le papier, se réservant de rédiger plus tard. Aucun morceau des *Pensées* n'est plus négligé, plus éloigné d'être « au point » que celui-ci. Tout y trahit la hâte et le provisoire.

(1) Consulter surtout : Lachelier, *Notes sur le Pari de Pascal* (à la suite de : *Du Fondement de l'Induction*); Auguste Valensin, *Le Pari de Pascal* (à la suite de : *Balthazar*, Fernand Aubier, éditeur); Jacques Chevalier, *Pascal* (Plon, éditeur), p. 275 et suivantes.

L'auteur n'écrit manifestement pas pour le lecteur, mais pour lui-même (2).

§

Le point de départ est simple : « Dieu est ou il n'est pas. » De ces deux hypothèses, données à égalité, l'une est nécessairement vraie et l'autre fausse. Laquelle est vraie? laquelle est fausse? Les « lumières naturelles » ne nous permettent aucunement de prononcer : « La raison n'y peut rien déterminer (3). »

Dès lors, une seule ressource : parier. Gager, à ses risques et périls, ou que Dieu est, ou qu'il n'est pas. C'est, vu du dehors, ce que font les croyants, ils gagent que Dieu est. Ils « parient » pour Dieu.

Tout de suite, ici, une objection. Pourquoi parier? Pourquoi jouer? Ce n'est pas sensé; c'est une « faute », un illogisme. Puisqu'il est avéré que nous sommes « incapables de connaître... s'il est », pourquoi ne pas nous en tenir, à l'égard de l'existence de Dieu, à la pure et simple ignorance, à la pure et simple neutralité? Ni pour, ni contre : « le *juste* est de ne point parier ».

Pascal ne le conteste pas. Mais il n'en écarte pas moins l'objection. Soit, parier n'est pas rationnel. Mais ce n'est pas sur ce plan qu'il faut nous placer : que vous le vouliez ou non, en fait, vous pariez. Vous n'êtes pas libres de faire ou de ne pas faire « un choix » : s'abstenir intellectuellement, c'est choisir pratiquement; c'est choisir que Dieu n'est pas. C'est « parier » contre Dieu.

Ceci établi, qu'allez-vous faire? Où est *votre intérêt*? Pascal rappelle ici que la raison, à qui ce problème échappe, n'a pas à être consultée : aussi bien n'est-ce pas

(2) Cf. A. Valensin, *La Dialectique des Pensées* (à la suite de *Balthazar*), p. 120: « Les idées qu'il ne pouvait, à raison de ses maux de tête, retenir devant sa mémoire pour les ordonner à loisir, et qui risquaient de disparaître comme elles étaient venues, Pascal malade, d'une main fiévreuse, les emprisonnait à mesure dans la plus émouvante et la plus immatérielle des graphies. Ce qu'on appelle les « Pensées » de Pascal, ce sont, à mon sens, *les possibles auxquels l'esprit de Pascal donnait une existence provisoire*, dans le même temps qu'*à travers eux il cherchait sa route et son système.* »

(3) Il est possible qu'il ne faille voir dans cette assertion qu'une concession purement formelle faite par Pascal à l'incrédule (v. J. Chevalier, *op. cit.*, p. 277). Mais cela ne modifie rien à la contexture même de son exposé, que nous analysons ici objectivement.

la vérité de la croyance qui est en jeu; c'est uniquement son utilité. Voilà donc le problème serré d'aussi près que possible : du point de vue de notre intérêt, c'est-à-dire de notre bonheur, que Pascal appelle « béatitude », comment devons-nous parier? Pour Dieu, ou contre Dieu?

La seule manière de résoudre la question ainsi posée, c'est évidemment de « peser », comme dit Pascal, « le gain et la perte ». C'est un calcul à faire, mais un calcul, remarquons-le bien, tout empirique, et qui n'a rien à voir à proprement parler, — bien qu'on puisse à coup sûr l'y ramener, — avec les spéculations abstraites du « calcul des probabilités ». Pascal s'adresse au bon sens de son interlocuteur supposé, et non à sa science mathématique. Il ne s'agit pas du jeu de la roulette, mais d'une chose beaucoup plus simple, abordable sans aucune préparation technique.

§

Entrons dans le vif du débat.

Les données du problème sont de deux ordres. Il y a d'une part les *enjeux*, ce que l'on hasarde, en pariant, ou de gagner ou de perdre; il y a d'autre part les *chances*, ou plus exactement le *nombre des chances* de gain ou de perte. Les risques, qu'il s'agit d'apprécier, dépendent de la valeur des enjeux et du nombre relatif des chances de gain et de perte; mais ces deux éléments sont naturellement indissociables : chacun d'eux, pris en soi, peut varier, mais, les variations de l'un se combinant avec les variations de l'autre, ce sont ces combinaisons de variations et leurs différentes conséquences possibles qu'il convient d'examiner avec soin : car elles conditionnent la solution du problème. Selon que, d'une part, l'écart entre la valeur du gain éventuel et la valeur de la perte éventuelle sera plus ou moins grand; selon que, d'autre part, l'écart entre le nombre des chances de gain et le nombre des chances de perte sera, lui aussi, plus ou moins grand; selon enfin que ces deux écarts variables se combineront entre eux différemment, — des conclusions différentes s'imposeront à l'esprit. Toute la difficulté est de « peser » rigoureusement ces diverses possi-

bilités théoriques et d'en apprécier finalement, après les avoir comparées entre elles, l'efficacité relative, au point de vue de notre « béatitude ». L'esprit de finesse y a autant de part, sinon plus, que l'esprit de géométrie.

Dans le texte des *Pensées* tel qu'il nous est parvenu, Pascal ne dissocie pas suffisamment ces divers éléments de la question et n'expose pas d'une manière suffisamment régulière le progrès de sa propre pensée. Il louvoie, revient sur ses pas, passe d'une notion à l'autre. De là l'embarras du lecteur. Il y a en outre un point, — sans parler des à peu près et des raccourcis d'expression qui viennent de ce qu'il n'écrit que pour lui, — où un lapsus, nous allons le voir, a échappé à sa plume.

Pariez « que Dieu est », nous dit-il. Que risquez-vous? « Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. » Pétition de principe, évidemment (4). Mais ne nous demandons pas si Pascal ne simplifie pas beaucoup le problème pour les besoins de sa cause, s'il n'a pas inclus sophistiquement la solution dans la question telle qu'il l'a posée. Accordons-lui ce qu'il affirme. Bornons-nous à suivre sa démonstration. Il rencontre ici une nouvelle objection, celle dont il aura le plus de mal à triompher et contre laquelle il va dorénavant concentrer tous ses efforts. « Il faut gager », concède l'incrédule (c'est-à-dire gager que Dieu est), « mais je gage peut-être trop. » En d'autres termes : Comme après tout je n'ai aucune raison décisive de croire que Dieu existe, je risque peut-être la proie pour l'ombre; car de ma vie actuelle je ne puis douter, et le mieux n'est-il pas, somme toute, d'en jouir, l'esprit et le cœur en repos?

« Voyons, » reprend Pascal qui veut à tout prix réfuter et convaincre. Jusqu'à présent il n'a fait intervenir que la notion des *enjeux*. Le calcul rudimentaire qu'il vient de fonder sur la comparaison du « gain » et de la «perte» n'a pas persuadé l'incrédule. Il faut maintenant faire entrer en compte la notion des *chances* ou, comme il dira,

(4) Encore qu'on puisse admettre que Pascal ait préalablement amené son interlocuteur à considérer les deux termes de cette alternative comme acquis, comme des certitudes établies, désormais indiscutables. Cf. sur ce point A. Valensin et J. Chevalier, *op. cit.*, passim.

des « hasards » de gain et de perte. Or, non moins affirmatif sur ce point que sur l'autre, il prend élan cette fois sur une autre pétition de principe : à savoir qu'« il y a pareil hasard de gain et de perte », autrement dit que, comme lorsqu'on joue à « croix ou pile », on a juste autant de chances de gagner que de perdre. Faisons-lui cette nouvelle concession : aussi bien, si nous avons accepté la comparaison spécieuse avec le jeu de « croix ou pile », sommes-nous *embarqués,* comme il dirait. Il n'y a plus à reculer.

Il y a donc autant de chances de gagner que de perdre. Dans ces conditions, supposons que l'enjeu soit *une* vie si nous perdons, *deux* vies si nous gagnons. L'écart entre la perte éventuelle et le gain éventuel n'est pas très grand : néanmoins, dit Pascal, « vous POURRIEZ encore gager ». Pesons bien les mots : cela veut dire que, dans le cas où nous risquerions une vie pour en avoir seulement deux si nous gagnions, l'hésitation est permise (concession habile faite à l'adversaire) (5), mais que nous ne serons cependant pas absurdes si, même dans ce cas, nous parions que Dieu est. Passons à une seconde hypothèse : l'enjeu est encore une vie si nous perdons (et pour cause, nous n'en avons qu'une à risquer), mais il est de *trois* vies si nous gagnons. Cette fois l'écart est tel que nous ne pouvons plus hésiter: « il FAUDRAIT jouer », dit Pascal. Ce serait être trop « imprudent », et compromettre trop sottement notre bonheur, que de parier que Dieu n'est pas. Inutile de faire remarquer ce que tout ceci a d'arbitraire. Nous sommes depuis le début de la prétendue démonstration, et nous y serons jusqu'à la fin, en plein arbitraire. Mais peu importe. Franchissant les innombrables étapes qui séparent trois de l'infini, Pascal en vient directement à son but : Mais l'enjeu, déclare-t-il, c'est, si vous gagnez, « *une éternité de vie et de bonheur* ». Raisonnement a fortiori implicite : du moment que pour trois vies à gagner contre une à perdre vous devez parier que Dieu est, à plus forte raison le devez-vous pour

(5) L'adversaire peut être d'avis qu'un *Tiens* vaut mieux que deux *Tu l'auras.*

une éternité de vie et de bonheur à gagner contre une vie à perdre. Irréfutable, si on a accordé tout ce qui précédait.

Poursuivons. Les phrases suivantes demandent à être regardées de très près.

1) Transcrivons intégralement la première :

Et cela étant, quand il y aurait une infinité de hasards dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux, et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner.

Si l'on en détache la proposition finale : « s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner », cette phrase est claire. Pascal a établi précédemment que, « *puisqu'*il y a pareil hasard de gain et de perte », c'est-à-dire autant de chances de gagner que de perdre, nous devons, si nous sommes de bon sens, parier que Dieu est : car, si nous perdons, nous ne perdons qu'une vie, et si nous gagnons, nous gagnons « une éternité de vie et de bonheur », autrement dit « une infinité de vie infiniment heureuse ». Les deux locutions, en effet, sont synonymes (6). A présent, renforçant son raisonnement par un pur raffinement de logicien, — raffinement qui risque d'affaiblir la thèse, alors qu'il prétend la forfifier, — Pascal déclare que, même s'il n'y avait qu'une chance de gain contre une infinité de chances de perte, on aurait encore raison de risquer *une* vie pour en gagner *deux*. Puis, reprenant la gradation précédente, il ajoute qu'on serait insensé, toujours dans la même hypothèse, de ne pas risquer *une* vie pour en avoir *trois*. Et, dans la phrase suivante, il achèvera ce nouveau raisonnement a fortiori, exactement parallèle au premier, en rappelant qu'en fait on risque une vie pour gagner « une infinité de vie infiniment heureuse ». Et il pourra aisément conclure : « Cela

(6) Il m'est absolument impossible de suivre Lachelier (*op. cit.*, p. 182) dans la subtile distinction qu'il fait entre les deux formules, et dont il avoue d'ailleurs qu'elle le conduit à une interprétation du passage qui lui semble à lui-même « forcée ».

est tout parti, » autrement dit : le choix est tout fait, il n'y a ni discussion ni hésitation possible.

Mais n'anticipons pas. Havet remarque judicieusement que la phrase ci-dessus transcrite : « Et cela étant, etc... » est inintelligible telle quelle (7). Cela tient uniquement à la proposition finale : « s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner », que nous avons provisoirement négligée. Cette proposition ne se raccorde logiquement ni avec ce qui précède depuis : «Et cela étant...» ni avec ce qui suit immédiatement : « *Mais* il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner ». Ce « mais » indique une opposition, qui n'existe pas avec les termes de notre texte. Or ce texte est conforme au manuscrit des *Pensées*.

Il faut donc de toute nécessité admettre que Pascal a commis un lapsus. Tout devient clair, en lisant : « s'il *n*'y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner ». Toute la phrase, — comme un assez grand nombre d'autres phrases du passage, — est redondante. On peut croire que Pascal aurait allégé la rédaction définitive. Quoi qu'il en soit, avec la très simple correction que je propose, les idées s'enchaînent nettement. Le sens s'établit ainsi : Vous seriez insensé de ne pas risquer une vie pour en gagner trois, s'il n'y avait en fait que trois vies, et non une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. *Mais* il y a en réalité une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Donc, etc...

La conjecture que je propose rétablit donc la cohérence logique de la phrase, qui offre sans cela le caractère d'un *locus desperatus*. Elle n'a rien de particulièrement hardi. L'omission sous la plume de Pascal de cette brève négation élidée n'a rien d'extraordinaire. Pascal a omis ailleurs la négation « ne » (8). Il a omis de même de petits mots tels que « ce », « qui », « leur », « lui », « en », « de », « pas », dans maint autre endroit des *Pensées* (9).

(7) Cf. Lachelier, *op. cit.*, p. 181 : « Ce passage, que Port-Royal a supprimé, n'est pas facile à entendre. Pris à la lettre, il est à la fois *incohérent* et *absurde*. »

(8) Havet, art. XXIV, 69=Brunschvicg, 550 : « Je [ne] rends pas le mal à ceux qui m'en font. »

(9) Havet, art. IV, 2=Brunschvicg, 139 : « Et c'est enfin le plus grand

2) Mais on ne peut aller que pas à pas. Une autre difficulté surgit en effet dès la ligne suivante. Pascal avait primitivement écrit :

Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner *et autant de hasard* (sic) *de gain que de perte*, et ce que vous jouez est fini.

Il récapitulait ainsi tout le contenu de l'argumentation antérieure : 1° chances égales de gain et de perte; 2° enjeux inégaux : infinité de bonheur si on gagne, vie unique et « finie » si on perd. Sous l'influence de la phrase suivante, ainsi que nous allons le voir, et pour la vaine satisfaction d'appliquer les mêmes termes (infini, fini) aux chances et aux enjeux, il a modifié sa première rédaction. Biffant les mots : « et autant de hasard de gain que de perte », qui étaient clairs, il leur a substitué les mots : « un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte », qui sont parfaitement obscurs. Car enfin nous comprenons bien qu'il y ait « un hasard de gain », c'est-à-dire une chance unique de gagner si on parie que Dieu est, mais, puisqu'on joue « à croix ou pile », il n'y a également qu'un hasard de perte, et non pas « un nombre fini (?) de hasards de perte ». Il faudrait pour cela que la pièce de monnaie lancée en l'air eût, comme un dé, des faces multiples, et non deux faces seulement! Il y a dans cette nouvelle formule à la fois absurdité intrinsèque et contradiction avec ce qui précède.

Mais Pascal va écrire ensuite, généralisant l'expression de sa pensée :

sujet de félicité de la condition des rois, de [ce] qu'on essaie sans cesse à les divertir. » — H., VIII, 1=B., 434 : « Que nous n'avons aucune certitude de la vérité de ces principes, ...sinon en [ce] que nous les sentons naturellement en nous. » — H., VI, 40 *bis* = B, 326 : « ...et [ce] que [c'est] proprement que la définition de la justice. » — H., VI, 63 = B, 181 : « [Qui] aurait trouvé le secret... » — H., VIII, 6=B., 282 : « ...nous ne pouvons la [leur] donner que par raisonnement ». — H., XVI, 12=B., 687: « parce que vous avez eu pour [lui] la même intention... » — H., XIII, 2=B., 268 : « Il y [en] a qui faillent contre ces trois principes... » — H., XIV. 3=B... 619 : « l'une n'ayant pas plus [de] marques de vérité que l'autre ». — H., XXIII, 9=B., 843 : «les faiseurs [de] miracles ». — H., XXIV, 9=B., 556: « Il ne faut [pas] qu'il ne voie rien du tout ». — Voir aussi H., V, 7 *bis* = B., 330 : « il n'y a rien de plus [sûr] que cela ».

Partout où est l'infini et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner.

Nouvelle phrase passablement obscure, mais dont le sens se dégage ainsi : Partout où l'enjeu, en cas de gain, est infini et où, en regard d'une chance de gain unique, le nombre des chances de perte, quel qu'il soit, n'égale pas l'infini, est par conséquent « fini », il faut sans hésiter parier pour l'enjeu infini et ne pas tenir compte des chances de perte. Pascal est en effet hanté à présent par une préoccupation toute logicienne, toute mathématicienne : il envisage une autre position, théoriquement possible, du problème, celle où le nombre des chances de perte serait *infini*. Il laisse entendre à demi-mot (10) que, si les conditions du problème se trouvaient ainsi modifiées, on serait fondé à ne pas parier pour l'enjeu infini, en d'autres termes, dans le cas qui nous occupe, à ne pas parier que Dieu est; on pourrait du moins « balancer ». Mais, comme en fait le nombre des chances de perte *n'est pas* infini, ce point de vue purement théorique peut être pratiquement négligé.

C'est là ce qui l'a conduit à corriger, ainsi que nous le voyions tout à l'heure, la rédaction de la phrase précédente et à y introduire cette fâcheuse et absurde notion du « nombre fini » des hasards de perte. Mais l'accord entre les deux phrases est purement verbal et bouleverse toute l'économie du passage. Rien ne montre mieux que nous sommes en présence de notes hâtives, destinées à être soumises à une revision profonde.

3) Sommes-nous au bout de nos peines? Point du tout. Rien de plus confus que ce qui suit, et qui pourtant n'introduit aucune idée nouvelle :

Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie plutôt que de la hasarder pour le gain infini, aussi prêt à arriver que la perte du néant.

(10) Pascal aurait pu (et dû pour la clarté) formuler tout ce qu'il avait dans l'esprit, en écrivant quelque chose de ce genre : « Partout où le gain est infini, s'il y avait infinité de hasards de perte contre celui de gain, on pourrait balancer; mais, s'il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui de gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. »

Entendez : Du moment qu'on est forcé de parier, il faut être fou pour mieux aimer préserver sa vie mortelle que de la sacrifier en vue d'un gain infini, étant donné qu'il y a juste autant de chances (savoir, une sur deux) pour gagner cet infini de vie et de bonheur que pour perdre ce « néant » qu'est la vie mortelle. Il me paraît clair que Pascal avait écrit cette dernière phrase *avant* de corriger plus haut : « autant de hasard de gain que de perte », en : « un hasard de gain contre une nombre fini de hasards de perte », et qu'il n'a pas pris la peine de mettre d'accord, une fois la correction faite, tout l'ensemble du passage. Mais ce qu'il importe de noter, c'est qu'il s'en tient finalement ici à l'idée de *l'égalité des chances,* laquelle domine, comme une donnée fondamentale, l'argumentation essentielle.

§

On se croirait au terme de l'argumentation. Mais nous entrons en pleine subtilité. Une objection imprévue se présente en effet à l'esprit de Pascal. Quels que soient les enjeux et les chances, les *risques,* pourra-t-on dire, ne sont pas équivalents : « il est *incertain* si l'on gagnera » et « il est *certain* qu'on hasarde ». Or entre cette incertitude et cette certitude la distance est infinie, par quoi se trouve en quelque sorte compensée et comme détruite la différence qui sépare « le bien fini » qu'on expose de « l'infini » qu'on a chance de gagner. Conception étrange! Mais Pascal tient à pousser l'incrédule jusque dans ses derniers retranchements. Aussi s'inscrit-il en faux, avec vigueur, contre une pareille interprétation des choses : « Cela n'est pas. » Sa réplique est double. En premier lieu, une simple observation d'expérience : hasarder avec certitude pour gagner avec incertitude, c'est proprement le principe de tout jeu en général, et l'on ne juge pas déraisonnable un joueur qui « hasarde certainement le fini pour gagner incertainement *le fini* ». Sous-entendu : a fortiori sera-t-il raisonnable de hasarder certainement le fini pour gagner incertainement *l'infini.* C'est en somme toujours le même mode de raisonnement; mais ici la dernière partie reste implicite. —

En second lieu, et en allant plus loin au fond des choses, il est faux, dit Pascal, raffinant la subtilité, que la distance entre la certitude du risque et l'incertitude du gain soit infinie. Il y aurait infinité de distance, et en quelque sorte, irréductibilité, entre la *certitude* de gagner et la certitude *de perdre*. Mais ce n'est pas notre cas. Dans notre cas, il y a certitude *de risque* (non de perte) et incertitude de gain. Or ces deux termes-ci, « certitude de risque » et « incertitude de gain », ne sont nullement irréductibles. Tout dépend, encore une fois, du nombre relatif des *chances* de gain et de perte. Ce qui fait dire à Pascal, dans un langage presque hermétique, « que l'incertitude de gagner *est proportionnée* à la certitude de ce qu'on hasarde (c'est-à-dire, plus clairement, à la certitude qu'on hasarde) (11) *selon la proportion des hasards de gain et et de perte* (12) ». Ici, nous rejoignons l'argumentation antérieure; nous avons vu en effet que les chances de gain et de perte comme à (croix ou pile) sont égales. Dès lors, nous parions à un contre un, et « la certitude de ce qu'on s'expose est égale », malgré le paradoxe apparent, « à l'incertitude du gain ».

Pascal peut ainsi aboutir, en toute sécurité d'esprit, à la conclusion, décisive pour lui, que nous citions en débutant :

> Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner.

(11) Construction familière à Pascal. Cf. H., XIV, 6=B., 628 : « Je ne m'étonne pas *de ce que* les Grecs ont fait l'Iliade. » — H., IV, 2=B., 139 : « C'est ...le plus grand sujet de félicité de la condition des rois, *de ce qu'on* essaie sans cesse à les divertir. »

(12) Avant « selon » les éditeurs mettent à tort une virgule, qui n'existe pas dans le manuscrit et qui rend la phrase incompréhensible. Aucune édition d'ailleurs ne reproduit fidèlement la ponctuation de Pascal. De là bien des obscurités gratuites, des contresens même, et bien des passages où l'allure du texte et le mouvement de la pensée sont altérés. En veut-on un curieux exemple? Pascal a écrit un peu plus bas (Manuscrit, p. 7) : « Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami, sincère, véritable. » Les éditeurs (à l'exception toutefois de Molinier) suppriment — sciemment — la virgule entre « ami » et « sincère », n'ayant pas compris qu'*ami* est ici adjectif, à la manière du latin *amicus*. — Il manque encore à Pascal d'avoir été édité par un philologue. Cf. les articles révélateurs de Z. Tourneur dans le *Mercure de France* (15 janvier 1934 : *Le Massacre des Pensées de Pascal;* 15 mai 1934 : *A propos des Pensées de Pascal : l'Art d'interpréter les textes*).

Il n'a que le tort de jouer ici sur le mot *infini:* « force infinie » est mal dit. Mais il peut ajouter, comme pour sceller sa victoire sur les objections et les scrupules de l'adversaire :

Cela est démonstratif; et, si les hommes sont capables de quelques vérités, celle-là l'est.

(Il dirait plus correctement : celle-là est du nombre.)

§

Il restera encore à l'incrédule, sur qui se resserre l'étau, cette échappatoire de déclarer qu'il est persuadé d'esprit, mais non convaincu de cœur : « J'ai les mains liées et la bouche muette. »

Sur quoi, en bon tacticien, Pascal abandonne provisoirement un peu de terrain :

Apprenez au moins que votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte et que néanmoins vous ne le pouvez, vient de vos passions (13).

Faute de mieux, Pascal se satisfera d'avoir ouvert les yeux de l'incrédule sur lui-même, de lui avoir inspiré *le regret* de ne pas croire.

Toutefois ce n'est là qu'une feinte, et il revient aussitôt à la charge. Mais nous quittons la dialectique et ses subtiles escarmouches. C'est au cœur cette fois qu'il s'attaque, afin d'enlever la place :

Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions.

En d'autres termes, votre raison étant conquise, inclinez votre cœur. Et, comme cela est difficile, voici un conseil pratique, dû à l'expérience de ceux qui ont passé par où vous passez : inclinez le corps.

Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc...

Ailleurs (éd. Havet, X, 8; éd.Brunschvicg, 252), Pascal appuiera davantage :

(13) Texte rétabli, d'après le manuscrit, par M. Z. Tourneur (*Mercure de France*, 15 mai 1934, p. 59).

Nous sommes, dira-t-il, automate autant qu'esprit; et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration... Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume... incline l'automate, qui entraîne l'esprit sans qu'il y pense... Il faut donc faire croire nos deux pièces : l'esprit, par les raisons, *qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie;* et l'automate, par la coutume...

Et ailleurs encore (Havet, XI, 3 bis; Brunschvicg, 250):

Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur... Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux; ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe.

Mais ici, sentant la résistance profonde de l'incrédule, il va droit au-devant, il fonce, n'ayant peur ni des choses ni des mots :

Cela vous fera croire et vous abêtira. — Mais c'est ce que je crains. — Et pourquoi? *Qu'avez-vous à perdre?*

Ce dernier mot, féroce, impitoyable, tranche tout. Ce qui suit est dit dans la chaleur du cœur. La conversion de l'incrédule est acquise; il ne reste plus qu'à le lui faire avouer :

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami (14), sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez pas dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices; mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez *tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous hasardez,* que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné.

Ceci est la dernière touche : « Oh! s'écrie soudain l'incrédule, ce discours me transporte, me ravit, etc... » La lutte est finie. L'incrédule ne s'est même pas aperçu qu'à l'incertitude du gain, posée d'abord en principe comme une concession qu'on lui faisait, s'est insensiblement substituée, comme une vérité d'expérience incon-

(14) Voir plus haut, note 12.

testable, à laquelle on ne doute plus de le voir bientôt adhérer, la certitude de ce même gain (15).

§

Ainsi Pascal, selon les méthodes les plus anciennes de la plus ancienne rhétorique, a d'abord démontré, ensuite ému.

Laissons de côté la partie pathétique de l'argumentation, encore que ce soit par elle que Pascal assure son triomphe. Ne considérons que la discussion, toute logique, du « pari » proprement dit.

La pensée de Pascal, très cohérente dans son fond, très liée, peut se résumer ainsi. Ce n'est que par la foi que nous connaissons l'existence de Dieu. La raison ne nous fournit aucune lumière sur ce point capital (16) : elle se satisfait aussi bien de l'existence que de la non-existence de Dieu. Livrée à elle-même, comment se décidera-t-elle? Elle ne le peut que par un *pari*, qu'elle n'a d'ailleurs pas, en fait, la faculté d'éluder. Dès lors, si nous parions que Dieu est, que risquons-nous? En cas de gain, nous gagnons « tout », c'est-à-dire la vie et le bonheur éternels; en cas de perte, nous ne perdons « rien », car la vie mortelle n'est qu'un néant. N'est-ce pas pourtant un calcul imprudent? Non. Car, en somme, — comme quand on joue à croix ou pile, — les chances de gain et les chances de perte sont égales. Ceci posé, si contre une vie à perdre il y en avait deux à gagner, nous pourrions sans absurdité en courir le risque; s'il y en avait trois, il deviendrait absurde de ne pas courir ce risque; à plus forte raison, s'il y a, comme c'est le cas, une éternité de vie et de

(15) Qu'on m'entende bien. Je ne veux pas dire que Pascal y ait mis de la déloyauté. Il paraît avoir cru sincèrement, à ce point de son argumentation, que le pont était établi entre la « raison » et le « cœur », ou plutôt que le raisonnement pouvait conduire *de plano* à l'émotion finale, qui emporte tout. Mais la fissure existe, quoi qu'il en ait, et elle est inévitable. (Il serait toutefois nécessaire d'observer que le fragment qui commence par : « *Fin de ce discours.* — Quel mal vous arrivera-t-il... » ne fait pas suite dans le manuscrit au morceau qui le précède dans les éditions, et *qu'il y est mal lié.* Entre ces deux moments de la démonstration la soudure est préparée, mais elle n'a pas été faite. Comment Pascal l'aurait-il faite? C'est ce qu'on ne peut savoir au juste. Il serait donc imprudent d'être trop affirmatif sur la manière dont les idées s'enchaînaient ici dans son esprit.)

(16) Toujours sous bénéfice de l'observation faite ci-dessus, note 2.

bonheur à gagner. Allons plus loin : même s'il y avait (hypothèse toute théorique) une infinité de chances de perte contre une unique chance de gain, il faudrait encore jouer. De toutes façons, il faut donc parier que Dieu est. Il est vrai que l'on peut alléguer la certitude du risque et l'incertitude du gain. Mais il en est ainsi chaque fois qu'on joue, et ce n'est pas une raison pour ne pas jouer. Nous n'avons donc, finalement, que des raisons de parier et aucune raison de ne pas parier que Dieu est.

Tout cela se tient rigoureusement. Il est impossible de saisir dans le raisonnement de Pascal une inconséquence, une fois les données initiales admises. Il n'y a incohérence que dans la forme. Et cela se conçoit. Car nous assistons ici à la genèse même de la pensée de Pascal sur ce point, à ses tâtonnements, à ses reprises, le travail de coordination extérieure auquel l'écrivain a coutume de se livrer en faveur du lecteur n'étant même pas encore esquissé. De là tant d'obscurités et de maladresses de détail, qui seraient des fautes dans un texte achevé et rédigé, qui ne sont ici que les marques d'une pensée qui se cherche et ne cherche même pas encore son expression. Ebauche tout intellectuelle, à laquelle l'art de l'écrivain n'a pas encore mis la main.

Quant à l'efficacité du procédé mis en œuvre pour persuader l'incrédule, il y aurait beaucoup à dire. Il faut avouer que ce dialogue fictif, ce simulacre de discussion, où Pascal s'est donné tout l'avantage, aboutit à la capitulation du libertin, touché d'une sorte de grâce préalable. Il n'aura plus ensuite que le pas suprême à franchir. Mais qui ne sent combien tout ceci contient d'arbitraire et d'artifice? On peut poser en fait — sauf erreur — que le *raisonnement* du pari n'a jamais produit ni préparé aucune conversion, que « ce discours », pour parler comme Pascal, n'a jamais gagné une âme à la foi (17). L'incrédule à qui il s'adresse est, au total, un incrédule

(17) On m'assure, de bonne source, que si. J'en donne acte, bien volontiers, tout en me demandant si c'est bien le « raisonnement », et non l'élan sentimental qui le suit, qui a principalement agi. De tels cas doivent être, au demeurant, fort rares et supposent soit une prédisposition de la personne convertie, soit une aide extérieure, soit enfin une interprétation subjective du texte de Pascal, excédant les termes même de ce texte.

de convention et de bonne composition, qui le suit pour lui faire plaisir et se garde de relever les faiblesses d'une argumentation sophistique. Sinon, il n'aurait pas de peine à montrer que la solution a été mise complaisamment dans les données même du problème et que l'adversaire que l'on combat a été artificieusement affaibli d'avance. Pascal ne convainc que Pascal (18). On ne saurait lui en faire grief. Mais aussi pourquoi vouloir argumenter? pourquoi vouloir démontrer l'indémontrable? pourquoi vouloir mêler le calcul à la foi? Pourquoi s'écarter du principe, si fermement établi par Pascal lui-même dans son *Art de Persuader*, selon lequel Dieu et la grâce peuvent seuls donner l'accès des vérités d'ordre « surnaturel », — l'« entendement », c'est-à-dire l'intelligence discursive, ne trouvant d'application légitime que dans l'ordre des choses « naturelles » et humaines? Il y a là, si l'on ose le dire, de la tactique (l'auteur des *Provinciales* a prouvé qu'il en était capable) — et, à tout prendre, une erreur de tactique (19). Admirons le courage de Pascal, saisissant à pleins poings la difficulté et luttant, pied à pied, sur le terrain de l'adversaire. Mais n'est-ce pas en somme un de ces courages qui confinent à l'imprudence et, pour tout dire, à la témérité?

RENÉ WALTZ.

(18) Et aussi — faut-il le dire? — ceux qui, déjà touchés de la grâce, le lisent dans un esprit de pieuse et confiante soumission. Mais est-ce pour eux qu'il écrit?

(19) Il ne faudrait pas toutefois attribuer à cette argumentation du « pari » plus d'importance que Pascal ne lui en accordait sans doute lui-même. Dans l'ensemble de son « Apologie de la Religion chrétienne », elle n'a qu'une valeur accessoire, elle n'est qu'une préparation, qu'un acheminement transitoire aux lumières qui ne peuvent venir que de Dieu. Pascal a voulu voir, semble-t-il, *jusqu'où* la démonstration pouvait être poussée en ces matières et dans quelle mesure elle était précisément susceptible de préparer les voies à l'action décisive et nécessaire de la grâce. Mais il était trop bon logicien pour n'avoir pas senti que sa démonstration, pour spécieuse et ingénieuse qu'elle fût, n'était pas, ne pouvait pas être logiquement irréfutable. On ne peut savoir ce qu'il en eût gardé dans la rédaction définitive de son ouvrage. — Sur la portée exacte d'un tel raisonnement dans l'esprit de Pascal, cf. sa lettre du 26 janvier 1648 à Mme Périer : « Je lui dis ensuite (à M. de Rebours) que je pensais que l'on pouvait, suivant les principes mêmes du sens commun, démontrer beaucoup de choses que les adversaires disent lui être contraires, et que le raisonnement bien conduit *portait à les croire*, quoiqu'il les faille croire sans l'aide du raisonnement. » Et la note de M. Brunschvicg à propos de ce texte (éd. *minor*, p. 86) : « C'est là une position que Pascal maintiendra dans les *Pensées*, et en dehors de laquelle l'idée de son Apologie ne se comprendrait même pas : le raisonnement achemine à un état qui ne comporte plus le raisonnement, et même qui l'exclut, état de sentiment et de foi. »

LA "LOGE" DE STENDHAL

—

Dans un court article du *Figaro* (1), M. Henri Martineau a publié le premier l'intéressante découverte de M. Georges Andrieux, à savoir que Stendhal était affilié à la loge Sainte-Caroline.

On le savait franc-maçon de son propre aveu (2), mais jusqu'alors personne n'avait su dire où il avait reçu l'initiation. M. Martineau avait en vain fait effectuer des recherches au Grand-Orient et à la Grande-Loge (3). M. André Lelarge avait sollicité sans succès les érudits lecteurs de *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* (4). Or, ayant à vendre la bibliothèque maçonnique de Cambacérès, M. Andrieux eut la bonne fortune de rencontrer le nom d'un certain « De Bayle, 55, rue de Lille », dans la liste des apprentis de la loge Sainte-Caroline, « à l'époque du premier mois de l'an de la V.·. L.·. 5807, ère vulgaire mars 1807 (5) ». Ni l'orthographe fautive, — Bayle pour Beyle, — ni la particule inattendue ne doivent nous abuser, et même sans l'indication de l'adresse, qui est une preuve d'identification irrécusable, on pourrait har-

(1) Supplément littéraire, numéro du 5 octobre 1935. M. Bernard Fay est revenu depuis sur la question (*Candide*, 24 octobre 1935) sans guère y ajouter.

(2) « Je lis avec beaucoup de plaisir *l'Esprit des Lois;* j'ai été reçu franc-maçon vers le 3 août (123 livres). » (*Journal*, à la date du 20 août 1806).

(3) Voir le compte rendu de ces infructueuses recherches dans le *Bulletin Mensuel des Ateliers supérieurs*, sous la plume de Me Antoine Coen.

(4) *L'Intermédiaire*, tome LXXXXVIII (1930), col. 1622.

(5) *Planche tracée des travaux de la séance d'installation des officiers dignitaires de la R.·. L.·. Ecossaise de Sainte-Caroline, par Son Altesse Sérénissime Monseigneur l'Archi-Chancelier de l'Empire, S.·. G.·. Maître.* Paris, Cordier, 1807. — On trouvera la description de cet ouvrage dans le catalogue édité par Me Edouard Giard et M. Georges Andrieux, vente du 21 octobre 1935, no 22.

diment reconnaître Stendhal dans ce jeune franc-maçon; car la confusion de l'*e* et de l'*a* s'explique fort bien dans un nom propre et l'on sait de reste qu'à l'occasion le futur auteur d'*Armance* ne se faisait pas faute de s'anoblir.

Voilà donc ce que M. Martineau a établi dans sa note du *Figaro*. Sur ce point de départ, que de questions se greffent! Dans quelles circonstances Henri Beyle s'est-il fait maçon? La foi inspirait-elle son geste, ou seulement l'opportunisme? En a-t-il retiré des avantages matériels ou spirituels? Et quelle a été la vie maçonnique de Stendhal? On ne se flatte pas de fournir à toutes ces questions la réponse définitive : trop de petites obscurités demeurent et l'histoire maçonnique, faute de répertoires et d'ordre dans les archives, est par trop difficile à percer, — mais enfin on jugera si les éléments réunis ici ne sont pas suffisamment probants pour éclairer d'un jour certain la « franc-maçonnerie » de Stendhal.

§

C'est « vers le 3 août » 1806 que Stendhal devient franc-maçon. Quelle est sa situation à cette date? Celle d'un jeune homme de vingt-trois ans qui a déjà beaucoup tenté et à qui rien n'a réussi. C'est même exactement celle d'un personnage « à la côte ». La dernière aventure qu'il ait courue s'est achevée par un double fiasco. Dans un livre alourdi de quelques redites, mais le plus souvent délicieux (6), un érudit qui sait écrire, M. Paul Arbelet, nous a conté par le détail la fugue du jeune Beyle à Marseille avec l'actrice Mélanie Guilbert, et son malheureux essai dans la profession d'épicier. Salutaire échec, M. Arbelet le montre très bien, qui donne au jeune rêveur le sens des réalités immédiates. L'ambition naît soudain chez cet amoureux fatigué, chez cet idéaliste déçu. Et une ambition à la mesure de cet être enthousiaste, telle que, pour l'assouvir, c'est lui qui le déclare, il se sent « capable des plus grands crimes et des plus grandes infamies. »

(6) *Stendhal épicier ou les infortunes de Mélanie*. Plon, édit., 1926.

Les circonstances ne lui en demanderont pas tant lorsqu'il aura rejoint la capitale, à seule fin de se tirer d'affaire en implorant la protection de ses cousins les Daru, auxquels il doit déjà de si fières chandelles.

Arrivé de Grenoble le 10 juillet 1806, — car il a fait une sorte de retraite dans sa famille après avoir quitté Marseille, — Stendhal va loger 55, rue de Lille, dans l'immeuble des Daru, où il avait été recueilli en 1800 et où il a fait depuis différents séjours. Là, il fréquente une part importante de la société parisienne, flirte, court les théâtres en compagnie de Martial Daru, et cependant ne perd pas de vue une seconde qu'il a besoin d'une situation. Le 20 août, il écrit dans son *Journal :*

Depuis le 18 juillet, jour de mon arrivée, j'ai tant fait de choses remarquables pour mon objet (dans les deux maisons de la rue de Lille et dans la maison de la rue du Sentier), que ma paresse m'a empêché non seulement de les décrire avec leurs motifs, mais encore de les noter.

Malheureuse paresse qui nous prive de renseignements sans prix, et aussi d'une page qui n'eût pas manqué d'être savoureuse : une initiation maçonnique décrite par la plume implacable de Stendhal!

Car il ne fait plus de doute à présent que l'adhésion du jeune Beyle à la loge Sainte-Caroline ne soit à compter dans ces « choses remarquables » dont il parle. Et lisons bien :... « remarquables *pour mon objet* », c'est-à-dire *pour ma place*. Que Stendhal se soit fait maçon par opportunisme, parce qu'il avait besoin de gagner sa vie et aussi besoin d'employer son activité, parce qu'en bref « le manque d'un état [le rendait] malheureux (7) », cela ne semble pas contestable, et d'ailleurs il faut se hâter d'ajouter que cette attitude, qui annonce Julien Sorel avant la lettre, était celle de la plupart des gens de l'époque. Nul temps qui ait été plus favorable à la franc-maçonnerie que le règne de Napoléon, et tout ensemble nul temps où la foi maçonnique ait été plus pauvre et plus rare.

(7) *Journal*, 10 septembre 1806.

§

La Révolution française, avec ses soubresauts violents et répétés, avait porté un rude coup à la puissance maçonnique. Les loges s'étaient trouvées considérablement amputées du fait de l'émigration. Les réunions rituelles s'étaient espacées ou même interrompues dans la plupart des provinces, et davantage encore à Paris. Tout ce qui subsistait de la F.·. M.·. de l'Ancien régime souhaitait le retour à l'ordre et était prêt à payer ce retour le prix qu'il faudrait. Napoléon, trop avisé pour manquer pareille alliance, et sans daigner s'inscrire lui-même dans la confrérie, eut soin d'y faire entrer son frère Joseph, bientôt Grand-Maître de l'Orient de France, et ses créatures comme Cambacérès, Grand-Maître adjoint de l'Orient et chef du rite écossais. La F.·.M.·. fut l'un des premiers et des plus considérables soutiens de l'Empire, dans sa reconnaissance à l'homme qui lui avait permis de reprendre le cours régulier de ses travaux.

De cette reconnaissance, les publications maçonniques de 1804 à 1814 portent un nombre infini de traces. La première se rencontre en tête de *l'Etat du G.·. O.·. de France* (8), « tome premier de la reprise », où, réveillés de leur prudent sommeil, les chefs maçonniques commencent de se montrer amers à l'égard de la Révolution:

C'est une jouissance parfaite pour les dépositaires de la confiance des L.·. régulières de l'Empire, de reprendre un travail instructif pour elles et satisfaisant pour eux.

Les L.·. jugeront si leurs représentants ont, de tous points, rempli leurs intentions, s'ils sont dignes de leur confiance. Elles verront, du moins, qu'à travers les erreurs dans lesquelles les hommes se sont laissé entraîner sous l'étendard d'une égalité chimérique, le G.·. O.·. s'est toujours maintenu dans l'égalité morale résultante de nos principes; dans cette égalité, le plus précieux avantage de la civilisation, lorsqu'elle est accompagnée de la douce urbanité et de l'humanité secourable.

Dès le début de 1804, trois cents loges dispersées se

(8) Catalogue Andrieux précité, n° 9.

reconstituaient et recommençaient leurs travaux, et, dans les trois premiers mois de l'année, quatorze nouvelles loges naissaient en France.

C'est à la faveur de ce mouvement de résurrection maçonnique que s'est formée la loge Sainte-Caroline. Les *Calendriers maçonniques* de l'Empire nous donnent sa date de fondation, qui est « le 18 du troisième mois 5805 », c'est-à-dire le 18 mai 1805, puisque l'année maçonnique commence le 1er mars. Après quelques mois de travaux et, peut-être, de mise en observation, la nouvelle loge, du rite écossais, fut « installée » à l'Orient de Paris. On trouve dans la bibliothèque Cambacérès un compte-rendu de cette séance d'installation, qui eut lieu le 29 janvier 1806.

Signalons sans tarder une demi-homonymie qui peut induire en confusion. Elle a, quelques jours durant, égaré les modestes recherches à quoi je me suis livré pour écrire cet article. C'est qu'il existait déjà, quand la loge Sainte-Caroline s'est créée, une loge appelée plus brièvement *Caroline*. Fondée le 2 du 8e mois 5801, — 2 octobre 1801, — elle s'était d'abord placée sous l'invocation de *La Colombe,* et c'est plus tard seulement qu'elle modifia son titre en hommage à Joachim Murat, son Vénérable d'honneur, et à la femme de celui-ci, la princesse *Caroline* Bonaparte. L'avocat Caignart de Mailly a consacré un grand poème à ce changement d'appellation (9).

Moins heureux avec la loge de Stendhal, je n'ai pu savoir l'origine de son nom de baptême. Quoi qu'il en soit, qui rencontrons-nous dans l'état-major de Sainte-Caroline? Le Vénérable d'honneur en est Cambacérès, archichancelier de l'Empire. Le Vénérable en exercice est, au moins à la fondation, Alexandre d'Estournel. Les deux surveillants se nomment, le premier Jules de Castellane et le second Just de la Tourette : tous grands bourgeois ou nobles ralliés à l'Empire et en tirant prébende. Quant au premier Diacre, Martial Daru, sous-inspecteur aux

(9) *Annales maçonniques* de Caillot, tome V, pp. 67-68-69.

Revues, membre de la Légion d'honneur » (en un temps où ce dernier titre était moins galvaudé qu'aujourd'hui), sa présence ici nous explique à la fois pourquoi Stendhal eut l'idée de s'inscrire à cette loge, et pourquoi les personnages huppés qui la composaient firent accueil à ce jeune homme sans fortune et sans situation.

Le discours de remerciements du Vén.·. aux officiers du Grand Orient qui venaient « d'installer » Sainte-Caroline donnera une idée de l'état d'esprit des francs-maçons du temps. D'abord s'exprime la satisfaction d'échapper aux troubles, de revenir au culte maçonnique pur, dépouillé des idées révolutionnaires et même, pourquoi ne pas le dire, des idées démocratiques :

Tout est sacré dans la Maç.·., mes FF.·., tout y est en quelque sorte divinisé, du moment où, constituée légalement et laissant de côté toute impulsion étrangère, elle redevient elle-même la M.·. primitive, telle qu'elle vous a été transmise depuis tant de siècles, telle que nous sommes fiers de la transmettre à nos arrière-neveux (10).

C'est ensuite, et surtout, un hymne éperdu d'adoration à l'adresse de l'Empereur qui a permis le rétablissement du culte.

Grâces te soient rendues, ô Héros immortel, que nous sommes tous fiers d'appeler notre frère! Tu as renversé un régime monstrueux, dont le premier effet du pouvoir était de proscrire un ordre respectable, un ordre dont les premières lois sont fondées sur les principes de la morale la plus épurée. C'est toi, qui fort de tes vertus civiles et maçonniques (11), as reconstruit l'édifice Saint de nos Temp.·. que la discorde ennemie avait cherché à démolir, à détruire à jamais. En vain a-t-elle voulu abattre les colonnes mystérieuses; le plus grand des humains a enchaîné l'hydre, et sous ta protection paternelle nous pouvons travailler en toute

(10) *Planche tracée des travaux d'installation de la R.·. L.·. Ecossaise de Sainte-Caroline, à l'Or.·. de Paris.* (Paris, de l'impr. de J. Gratiot, 1806, in-8°), p. 15. Cet ouvrage est décrit dans le n° 21 du catal. Andrieux.

(11) Cette expression, ainsi que le terme de *frère* employé plus haut, laisserait supposer que, contrairement à ce qu'écrivent les historiens qualifiés, Napoléon aurait été lui-même affilié à la F.·. M.·.

sécurité; nous pouvons chercher en paix le but que nous nous proposons tous; grâces te soient donc à jamais rendues, ô protecteur immortel de la Maçonnerie! (12).

La bibliothèque Cambacérès contient nombre de « planches » relatives aux travaux et aux réunions de la loge Sainte-Caroline. Celle où l'on a dû mentionner les épreuves subies par Stendhal, et son accession au grade d'apprenti maçon, n'y figure malheureusement pas. Par contre, on y trouve un bien pittoresque compte-rendu d'une séance de la « loge d'adoption » Sainte-Caroline, c'est-à-dire des SS.·. de la loge, car le rite écossais, comme on sait, admet les femmes à l'initiation. Il n'est pas défendu de croire que Stendhal, en se faisant maçon, et maçon écossais, songeait à lier avec quelques grandes dames de profitables relations.

Comme le groupe des FF.·., le groupe des SS.·. ne comportait que des membres de la meilleure société. Une liste par quoi se termine le compte-rendu en question (13) nous apprend les noms des affiliées. La Grande Maît.·. était Mme de Vaudemont, la Grande Insp.·. Mme de Mailly, la Grande Dépos.·. Mme de Girardin, l'Oratrice Mme de Narbonne. Parmi les simples SS.·., on relève des titres aussi brillants : Mme de Saint-Aignan, Mme de Marguerie, Mme de Carignan, Mme Alexandre de la Borde, Mme Auguste de Joinville, la princesse de Caramaniga, la comtesse de Mostowska, Mme de Witt et ses filles Mina et Betti... Les érudits stendhaliens devraient bien nous dire si aucun de ces noms ne leur est familier, du moins si aucun d'entre eux ne permet quelque rapprochement inédit; quoi qu'il en soit, on voit fort bien ce qu'un Stendhal a pu observer dans un milieu si relevé et si étrange.

Car les travaux des SS.·. ne manquaient pas de piquant et les FF.·. y participaient. Le F.·. Dupaty, notamment, — infortuné F.·. Dupaty! — était mis souvent à contribution d'un poème, ainsi que le F.·. Caignart de

(12) Ouv. cité, p. 17.
(13) Catal. Andrieux n° 19. Voyez également le n° 28.

Mailly, dont les odes enrichissent les six premiers tomes des *Annales maçonniques* de l'habile F.·. et imprimeur Caillot (14). A la séance dont nous avons eu la relation sous les yeux, celle du « quatrième du premier mois de l'an de la V.·. L.·. 5807 », — 4 mars 1807, — le discours du Vén.·. fut suivi d'un poème de Dupaty, mis en musique par le F.·. Bouffet, qui ne manquait ni d'une galanterie assez précise ni d'une certaine irrévérence à l'égard des institutions maçonniques :

Sexe charmant, sexe enchanteur,
Des maçons vous doublez le zèle;
Chaque frère, auprès d'une sœur,
Chérit l'union fraternelle.

...Suivre nos lois nous semble doux
Quand nous les suivons près des belles,
Et les Maçons auprès de vous
Ne verront jamais d'infidèles;

En vous adressant un serment
On le tient mieux, je vous le jure.
Vos charmes en sont le garant
Et l'on ne craint plus le parjure.

Mieux que les plus doctes Maçons
Dont la science nous éclaire,
Vous savez donner des leçons
Dans l'art d'aimer, dans l'art de plaire.

On chérit ce qu'on sait par vous
Et nos apprentifs à tout âge
Voudraient sans cesse à vos genoux
Refaire leur apprentissage.

Et le bon Dupaty d'assurer pour finir, sans égard pour son Vénérable, que

...les élus les plus heureux
Sont les élus que font les belles.

Stendhal, apprenti maçon, mais non apprenti en marivaudage, pouvait certainement prétendre à être de ceux-là.

(14) Catal. Andrieux n° 1.

§

Dans sa chambre du 55 de la rue de Lille, touchant à l'appartement où il rencontrait fréquemment le Premier Diacre de la loge Sainte-Caroline, le jeune Beyle ne pouvait que difficilement échapper à l'influence maçonnique. La rue de Lille était à l'époque l'une des plus « maçonnisées », si l'on peut dire, de la capitale. Au 94 habitait Masséna, Grand Hospitalier du G.·. O.·.. L'un des Grands Experts, le sénateur Saur, occupait un hôtel au n° 101. Au 21 demeurait Le Peletier d'Aunay, qui avait remplacé Jules de Castellane comme Premier Surveillant de Sainte-Caroline, et qui ne devait pas tarder à devenir le Vénérable de sa loge. Quand Stendhal, à l'endroit du *Journal* que nous citions en commençant, écrit qu'il a fait des « choses remarquables pour son objet *dans les deux maisons de la rue de Lille* » il est hors de doute que l'une de ces deux maisons soit le 55, où il habite et voisine avec ses cousins Daru; pour la seconde, on a le choix entre celles de Masséna, de Saur et de Le Peletier d'Aunay. Un beyliste saura peut-être désigner la bonne.

Quoi qu'il en soit, son entrée à Sainte-Caroline a favorisé sûrement la carrière de Stendhal.

Reprenons-le à son arrivée à Paris. Débarqué le 10 juillet, il est reçu maçon, environ 3 août. Il ne perd pas de temps, comme on voit. L'été et les incertitudes de la politique impériale retardent ses projets, mais, dès que Napoléon a décidé de partir pour l'Allemagne, où l'accompagneront naturellement les Daru, il fait des pieds et des mains pour suivre également l'armée. Le 9 octobre, «à midi moins un quart », Martial lui promet de l'emmener. Il part donc, « sans titre, écrit-il, voilà le revers de la médaille »; mais ce n'est pas pour bien longtemps. Dès novembre, il reçoit la place de sous-intendant des Domaines en résidence à Brunschwig. En 1809, le voilà intendant en Autriche. Le 10 août 1810, il est fait auditeur au Conseil d'Etat, puis inspecteur de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne. Et ce

serait bientôt la dignité rêvée, celle de préfet, sans la chute de Napoléon.

Une ascension si continue et si rapide tient évidemment à l'époque, où l'on n'attendait pas que les gens fussent hors de course pour les pourvoir de situations et de responsabilités, et l'une des moins gérontocratiques que notre histoire ait connues. La franc-maçonnerie n'est-elle pour rien toutefois dans une chance si fidèle? Voyons quels sont les compagnons de « M. de Bayle » sur la *Planche tracée*...

Martial Daru? Nommé intendant du duché de Brunschwig après Iéna, Napoléon lui confie en mai 1809 l'intendance de Vienne et de la Basse-Autriche, et en 1811, honneur plus grand encore, l'intendance de la couronne à Rome.

Roederer? Comte de l'Empire en 1809, chargé de l'administration du grand-duché de Berg le 24 septembre 1810, pair de France aux Cent Jours.

Crescentini? Premier chanteur de la cour et de la chapelle particulière de l'Empereur, aux appointements de 30.000 francs par an, décoré de la couronne de Fer en 1809, comblé de cadeaux et d'une faveur qui ne se dément pas.

Rambuteau? Chambellan de l'Empereur en 1809, chargé de mission en Westphalie dans le courant de 1811, préfet du Simplon en 1812, préfet de la Loire en 1814.

Montesquiou-Fezensac? Président en 1808 de la commission des finances du Corps législatif (où nous savons que Napoléon avait le moyen d'imposer ses volontés), et président de l'assemblée tout entière de 1810 à 1813, date où l'Empereur le fait passer au Sénat.

Flahaut de la Billarderie? Baron en 1808, colonel à Wagram, général de brigade en 1813, comte à Leipzig.

Dupuytren? Chirurgien-adjoint à l'Hôtel-Dieu en 1808, malgré l'importance du poste et les personnalités en compétition; nommé à la chaire de médecine opératoire en 1811, en dépit de l'opposition d'une partie du corps médical.

On pourrait, s'il était nécessaire, multiplier les exemples, mais en voilà assez pour montrer que les membres de la loge Sainte-Caroline bénéficiaient d'une générale et singulière faveur, comme d'ailleurs tous les francs-maçons des loges parisiennes et des loges militaires. Tous les affiliés tenaient leur fortune de Napoléon et ne prospéraient qu'en le servant; et quand le Vén.·. de Sainte-Caroline, devant Cambacérès, définissait la Maçonnerie « une des plus fermes col.·. de l'ordre social et du trône de Napoléon », ce n'était pas une vaine formule.

§

Il resterait à savoir maintenant la part de Beyle dans les travaux de sa loge. On a tout lieu de croire que son rôle a été modeste, et plus que modeste, d'abord parce que Stendhal a toujours eu, par bonheur, l'âme médiocrement grégaire, ensuite parce que ses rares séjours à Paris ne lui ont pas permis beaucoup d'assiduité. Maçon du mois d'août 1806, Stendhal, comme on a vu, avait déjà quitté Paris le 16 octobre de la même année. Il est naturellement porté absent sur la *Planche tracée* du 26 janvier 1807. Il ne devait revenir à Paris qu'au commencement de 1808, pour conférer avec le ministre Dejean au sujet des finances du duché de Brunschwig, et son séjour fut de brève durée. Aussitôt après, il rejoignait son chef Martial Daru en Autriche, pour ne regagner la capitale qu'en janvier 1810. A ce moment-là, il y passa vingt mois consécutifs. Il serait curieux de voir si les *Planches tracées*, en 1810 et 1811, portent encore le nom de Stendhal, et s'il a pris du galon maçonnique; mais je n'ai pu réussir à trouver aucun compte-rendu des séances de la loge Sainte-Caroline postérieures à 1807. A partir de septembre 1811, Stendhal est à Milan, Rome et Naples, puis à Moscou avec la Grande Armée. Il ne retourne en France qu'après la bataille de Bautzen, chargé d'organiser la résistance en Dauphiné avec le sénateur de Saint-Vallier, et fort moqué par ses compatriotes parce qu'il n'hésite pas à signer ses proclamations « de

Beyle », — comme au temps où il postulait la dignité d'apprenti maçon. Faute de loisir comme faute de conviction, la science maçonnique de Stendhal a donc dû rester assez courte.

Cependant, la loge Sainte-Caroline, avec ou sans les lumières beyliennes, continuait de prospérer. Alexandre d'Estournel avait rapidement cédé son siège de Vénérable à Just de la Tourette, auquel avait succédé, dans des délais aussi brefs, Le Peletier d'Aunay. Celui-ci devait garder sa dignité de 1808 à la fin de l'Empire, — comme en font foi les successifs *Calendriers maçonniques* de 1808 à 1814, — tout de même que le comte de Choiseul-Stainville, député pour la L.·. et Peyre de Châteauneuf, député pour le chapitre. Ainsi Sainte-Caroline persévérait-elle à briller parmi ses sœurs du même état insigne, tout juste surpassée par une seule loge, la loge Saint-Jean de la Grande-Maîtrise, dont Cambacérès était Vénérable effectif.

La débâcle vint avec la Restauration. La plupart des loges, après avoir chanté Napoléon pendant dix ans, se mettaient tout à coup à maudire l'usurpateur. Sainte-Caroline ne suivit pas l'exemple général. Elle était trop marquée du sceau impérial pour pouvoir, comme les autres, réapparaître sous un nouveau nom et encenser les Bourbons. Beaucoup de ses membres, Cambacérès en tête, avaient dû prendre le chemin de l'exil. A dater de 1815, aucun calendrier ne mentionne plus Sainte-Caroline. Avec elle s'est évanouie la chance de Stendhal; le père de Julien Sorel va retomber dans des ennuis d'argent qui ne le quitteront plus guère de toute sa vie, après cette période d'aisance et même de richesse.

FRANCIS AMBRIÈRE.

LA COMTESSE DE FARBUS[1]

—

IX

Le matin suivant, vers neuf heures, Lola vaquait à sa toilette au sortir du bain lorsqu'on lui remit une dépêche. Elle déchira la bande et lut ces mots :

« *Rentre à Paris directement. Prière m'excuser.* »

Ses jambes fléchirent. Elle fit trois pas, sentit qu'elle butait, se laissa tomber sur un siège. Le télégramme était parti d'une des gares de Lyon. Claude l'avait lancé dans la nuit. Que signifiait, quarante-huit heures après une longue lettre où débordait son impatience de revoir Chanleu, ce retour à Paris nullement expliqué? D'abord, que signifiait cette brusque fuite? Aurait-il eu... Comme elle tâtait plusieurs hypothèses, les regards de Lola se fixèrent soudain. La seule plausible, à l'instant même, venait d'éclater. Elle croyait comprendre. Elle sonna.

S'adressant d'un ton bref à la femme de chambre :

— Au galop, un tailleur, une valise, dit-elle, mon manteau marron, des gants simples! Et dites à Pierre de tenir prête la voiture fermée! Nous allons à Paris. Qu'il emporte un sac!

Quelques minutes avant dix heures, elle était en route: alors, tandis que défilaient de confuses bourgades dans des paysages trop connus, toute sa tête appartint à son jeune amant.

Elle s'était conduite comme une folle. N'aurait-elle pu, ou, se parant au regard de Claude d'un souci de convenance qu'il eût admiré, lui faire tenir ses lettres hors de

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 915 et 916.

chez lui, ou du moins s'appliquer dès le premier jour à déguiser sur les enveloppes cette lourde écriture qui ne ressemblait à nulle autre? Car le mal était dû à son imprudence. Sur ce point, pour elle, aucun doute. C'était admis, déjà réglé, déjà déploré. Mais ici, de toutes parts, le mystère s'ouvrait. Qu'avait dit à son fils Denise Elpémor? Devant quel Claude, instruit de quoi, manœuvré comment, détourné d'elle par quels discours et par quelles raisons, allait-elle se trouver lorsqu'elle arriverait? A ses yeux, cette femme était lâche. Qu'elle se fût accusée, même par désespoir, excédait les limites de la vraisemblance. Mais alors, pourquoi Claude était-il parti? Pourquoi surtout, en pleine révolte et fuyant Marseille, fuyait-il, à cette heure, également Chanleu? Soudain, sursautant : « Ah! la brute! » Et sans même hésiter, tant c'était limpide : « Elle lui aura laissé entendre ou lâché crûment qu'à la fin du séjour que j'ai fait chez eux j'étais la maîtresse de son père! » De colère, sa bouche se pinça. L'instant d'après, tassée au fond de la grande berline, elle souffrait les tourments d'une mère passionnée que la malice d'une étrangère, ou sa maladresse, fait trembler de crainte pour son fils. « Comment s'est-elle permis?... a-t-elle osé? » L'automobile, exactement, volait sur la route et Lola, hors d'elle-même, se mordant les mains, stimulant le chauffeur, dans les rues des villes, par des coups frappés sur la glace, comptait les bornes et préparait son intervention. Elle était certaine du succès. Ces baisers-ci, ces regards-ci, ces raisonnements-ci, l'enfant blessé les recevrait et les accueillerait comme le baume infaillible à quoi cède le mal. Que la marche du temps lui paraissait lente! Combien l'exaspéraient ces lourds camions! Eux, les croisements, les empierrements, les chantiers épars, les marchés des bourgs, ah! quelles plaies! Dans Fontainebleau, sentant la faim, elle prit des brioches. Il n'était pas encore trois heures qu'elle sonnait chez Claude.

Une vieille femme vint ouvrir, tout de noir vêtue, en tablier noir, simple et propre.

— Monsieur Claude Elpémor?

— Il n'est pas là.

— Comment, il n'est pas là? Vous êtes bien sûre?

— Certaine, madame. Il est sorti voici vingt minutes. Il rentrait de voyage. Il avait à faire.

Lola eut peine à contenir son désappointement. Dans le feu d'impatience qui la dévorait, elle avait tout prévu, sauf cette absence.

— Eh! bien, dit-elle, pourrais-je l'attendre?

On l'introduisit.

L'atelier sentait l'abandon, mais un grain de poussière ne s'y voyait pas. Peu de tentures, peu de bibelots, quatre ou cinq beaux meubles, une porte, à gauche, par où sans doute on gagnait la chambre, à droite, une grande baie, un mur rose.

Lola s'était assise sur le divan. Elle avait en face d'elle la paroi vitrée. Ici et là, des toiles brillaient, la plupart sans cadre et quelques-unes même sans châssis, composées à la diable et hâtivement peintes. Pas un seul morceau vraiment bon. Les négligences d'une main novice que la fougue emporte et d'un œil qui s'arrête au superficiel. Comparant à ces toiles les dernières études que Claude avait faites à Chanleu, Lola, vibrante, se persuadait qu'à fleurir près d'elle, son talent s'était transformé. Tout à coup, ses regards avisèrent une table et elle tressaillit nerveusement. Très haute, massive, à ses pieds tors, à ses ornements, elle la reconnaissait sans doute possible. C'était la table de travail de Georges Elpémor. Que de fois, à cet angle, elle avait pris place et, dans le charme où la tenait telle ou telle promesse formulée par Georges à mi-voix, caressé les premières de ses espérances! Claude n'était alors qu'un gamin. D'un mot, d'un geste, elle manœuvrait sa craintive personne. Comptait-il à ses yeux plus qu'un instrument? Sourd à propos devant sa mère en pleine confusion, quand, de surcroît, par son humeur ou sa nonchalance, il avait ajouté à ce qu'elle souffrait, n'avait-il pas joué tout son rôle? S'approchant de la table, y passant les mains, la flairant même, comme si du bois, longtemps imprégné, des parfums de naguère émanaient encore, Lola sourit à la pensée qu'en ce soir d'automne

elle attendait Claude non loin d'elle. Un soupçon d'amertume l'assombrit pourtant. Ses sourcils, sa bouche se foncèrent. Décidément, à part ce Claude, chéri comme pas un, le seul amour qui dans son cœur eût marqué sa place avait le visage d'Elpémor. Elle pensait : Elpémor, sans prénom, tout sec, et prolongeait avec tendresse Claude comme une musique dont la note prestigieuse ne saurait lasser. Mais celle-ci, pour autant, ne couvrait pas l'autre; et, au contraire, l'autre éclatait si résolument, poussait des images d'une telle force, que Lola se prenait à serrer les poings.

Une ombre grandissait sur le mur rose. A travers le vitrage on suivait sa marche, et le profil qu'elle dessinait s'effaçait parfois sous le coup d'éponge d'une grosse nue. Lola s'était mise à rêver. Les yeux fixes, insensible à la fuite du temps, elle n'entendit aucun des bruits qui annoncèrent Claude. Et soudain, devant elle, elle le distingua.

Pour mieux dire, elle pensa : « Forcément, c'est lui! » et joignit les mains, consternée; car son visage offrait les signes d'un tel égarement que d'abord elle douta de le reconnaître.

— Alors? fit-elle en se dressant d'un effort pénible.

— Alors, dit-il, voilà!...

Il savait tout!

Elle n'eut pas, sur ce point, une hésitation. C'était écrit, c'était lisible à cette mine fiévreuse dont l'étrange regard la fuyait. Ses bras mêmes l'attestèrent lorsqu'elle vint à lui et que, d'un geste plein d'horreur, il la repoussa.

— Asseyez-vous! dit-elle. Causons un peu.

— Qu'avons-nous à nous dire? interrogea-t-il. Vous êtes une coquine : c'est un fait. Autour de ça, nous pouvons bien assembler des mots, nul n'aura la vertu d'effacer vos actes.

— Admettons, dit Lola, mais asseyez-vous! J'ai quand même le droit d'être instruite. Quand votre mère vous a-t-elle fait ces révélations?

— Hier... En m'apportant une de vos lettres.

— Qu'elle avait décachetée?

— Naturellement!

— Naturellement... Oui, c'est assez dans ses habitudes. Elle a celle, également, d'écouter aux portes. Et quand vous avez su, qu'avez-vous fait?

— Quand j'ai su, les mots m'ont manqué. J'ai traîné dans Marseille tout l'après-midi. Le soir venu, j'ai griffonné pour ma mère une lettre, et ensuite j'ai sauté dans le premier train.

— Sans être repassé rue Sylvabelle?

— Sans bagages. Comme je suis. Ecœuré! Foutu!

Les regards de Claude s'abaissèrent. Il se pencha, fouilla sa poche, prit une cigarette, l'écrasa nerveusement, à peine allumée.

— Et vos intentions? dit Lola.

— Je suis ici, dit-il, et m'y trouve bien. J'espérais même que ma dépêche vous aurait suffi et qu'à défaut de discrétion, une certaine pudeur...

— Zut! fit-elle. Parlons peu, mais pas trop sottement! J'ai beaucoup de chagrin de vous voir souffrir et je vous jure que si, flairant ce qui se passait, je suis accourue comme une folle, ce n'est pas, mon petit, pour me justifier. Mes torts sont grands. Je les connais et je les déteste. J'ai péché tout d'abord par irréflexion, — ensuite, mais oui! par imprudence et, pour clore le tout, par la plus indigne des lâchetés. Votre attaque de Chanleu ne m'excuse en rien. Vous méritiez une paire de gifles, et pas autre chose. On ne traite pas, quelque intérêt qu'on se sente pour lui, comme une grande personne un enfant. En revanche, quand il souffre, on lui doit des soins. Je suis venue, dans cette épreuve, articula-t-elle, vous en apporter, vous aider...

— Eh! bien, dit Claude, c'est fait! Je me sens mieux. Votre tâche d'infirmière me paraît finie.

Lola, piquée, haussa l'épaule, sourit légèrement. Aussitôt, se jetant à travers la pièce et la parcourant à grands pas :

— Riez donc! reprit-il. Riez donc! Plus fort! Sans vous soucier du reste! Amusez-vous! Quand on a tant

soit peu le sens du comique, une pareille occasion ne se laisse pas perdre!

Et, se plantant devant Lola, les jambes écartées :

— Vous parliez tout à l'heure de mes intentions... Mais vous, demanda-t-il, quelles sont les vôtres?

— Moi, mon petit, j'essuie l'orage, dit-elle tranquillement, et je vous emmène à Chanleu. Vous y passerez douze ou quinze jours, vous vous reprendrez; après quoi, s'il vous plaît de rentrer chez vous...

Claude l'interrompit d'un rire sec.

— Bravo! fit-il. J'attendais ça, mais vous allez fort. Désormais, où vous êtes, je n'ai plus ma place.

— Ah! C'est sans doute de votre mère...

Il rougit un peu.

— Oui, ma mère me l'a dit et elle a bien fait! Mais pensez-vous que de moi-même, interrogea-t-il, instruit du passé, sachant tout, j'aurais consenti à vous suivre? Pourquoi pas à renouer nos anciens rapports, où je faisais à l'occasion, pour vos chers voisins, figure de jobard sympathique? Idiot, soit, mais canaille, non, merci beaucoup! Cherchez ailleurs. Depuis hier, et pour toute ma vie, vous me dégoûtez! lança-t-il.

— Puisque je vous dégoûte, biffons Chanleu! Mais, dit Lola, dans ce désordre et avec cette mine, je ne puis en conscience vous laisser ici. Mon petit Claude, écoutez-moi! Je m'efface, vous dis-je... Vous allez partir pour Marseille!

— Ni Marseille, ni Chanleu! fit-il brutalement. Pas plus ma mère que vous! Personne! C'est clair!

Il frappa du talon et reprit sa marche. Lola, en silence, l'observait. Plusieurs minutes, rien ne sonna dans l'appartement que ce bruit des souliers sur le parquet nu. Soudain, le pas se ralentit; Claude respira mieux; recouvrant sa colère, sans d'ailleurs l'éteindre, un certain air de réflexion parut sur ses traits.

— Après tout, fit-il, pourquoi pas? Je dois bien à ma mère cette réparation. Elle, du moins, sent sa faute, c'est une malheureuse, le repentir, la pénitence, l'occupent nuit et jour, et toutes les excuses, elle les a. Sans doute, elle

a tiré, mais comme une folle. Elle a tué, mais victime et poussée à bout. N'importe qui, bafoué comme elle, outragé comme elle, dans un cas semblable, aurait tué. Vous... Tenez (s'approchant, il tendit un bras, toucha sa maîtresse à la tempe), c'est ici qu'une des balles aurait eu sa place! Vous êtes la coquetterie. Vous êtes la ruse. Vous étiez, à l'époque, la fille sans argent et, par ambition, prête à tout. Ma pauvre mère n'avait pour elle, avec sa douceur, qu'une simplicité sans limites. Avant même de combattre, elle était vaincue. Quant à mon père...

— Non! dit Lola. N'allez pas plus loin. Nous ne pourrions plus nous entendre. Je veux bien endurer toutes vos grossièretés, mais la conduite de votre père, qu'elle vous blesse ou non, vous n'en direz rien devant moi. Ça vous passe, mon petit, par-dessus la tête!

— Pourtant... murmura-t-il.

— Très haut! fit-elle.

Et profitant de cette minute où, déconcerté, il semblait enfin plus maniable :

— Votre mère est en peine fort injustement. Il faut la rejoindre au plus vite. Votre retour la consolera du traitement brutal que vous lui avez infligé, et vous-même, ce voyage vous fera du bien.

Elle se leva, saisit ses gants, s'approcha d'une glace, mit dans sa toilette un peu d'ordre.

— La voiture est en bas. Je vous conduis!

— Comme ça? fit-il. Jusqu'à Marseille?

— Nous coucherons en route.

Il voulut regimber, mais elle insista. Sa voix, patiente, imperturbable, aux défenses de Claude n'opposait qu'un ton résolu. Lui, tantôt retombait dans les pires injures, tantôt fuyait dans des raisons qu'elle brisait d'un mot. De guerre lasse, il se tut, finit par céder.

Le jour baissait; de lourds nuages s'assemblaient au ciel, qui précipitaient son déclin. La limousine, à toute allure, filait sur Dijon, emportant côte à côte ce garçon blessé et cette grande femme dont, semblait-il, aucun événement n'aurait pu échauffer l'immobile froideur. Pendant des lieues, les dents serrées, les regards au loin,

ils ne soufflèrent pas une syllabe. A mesure que la nuit se faisait plus sombre, on voyait mieux se dessiner, au bord des tournants, les troncs nus touchés par les phares, briller les toits, quand d'aventure on croisait une ferme et jaillir les villages que la route coupait.

Lola s'était mise à songer. Victorieuse en partie, aux trois quarts défaite, elle ressassait la scène violente que, folle d'inquiétude, elle avait recherchée si témérairement. Et soudain, résonnant à la faire souffrir, de son orgueil monta dans l'ombre éclaircie d'elle-même le grognement d'une bête qui s'éveille. Comment avait-elle pu supporter ça? Etait-elle inconsciente ou désemparée? Les mots, les cris, certains mouvements, certaines attitudes, sa mémoire était là qui, de point en point, les lui restituait dans leur force et, sans pitié, leur opposait les paroles soumises dont elle les avait accueillis. Sauf à la fin, rien d'un peu fier n'était sorti d'elle. Les mains jointes, elle tremblait d'humiliation. Et ce qui, plus que tout, mortifiait son cœur, c'était de voir dans ce gamin, naguère sous sa coupe, l'amant qui l'avait outragée. Quoi! le sort la comblait, elle charmait encore, jamais, dans toute sa vie, la bouche d'un homme n'avait eu l'insolence de s'ouvrir pour elle sur autre chose que des prières ou des compliments, — et ce blanc-bec...

Du coin de l'œil, elle observa Claude. Qu'il était menu, lisse, délié! « J'aurais dû, pensa-t-elle, lui flanquer des gifles! Une jolie paire, placée à point, l'eût fait réfléchir et, de même que jadis dans ses incartades, rappelé sans doute aux convenances. » Positivement, à cette minute, elle le détestait. « Pour un peu, se dit-elle, je ferais stopper et je le laisserais sur la route! » La voiture quittait Fontainebleau. L'image de Claude, en pleine forêt, à pied dans cette nuit, l'excitait à troubler sa respiration. Comme elle s'en délectait, il fit un geste. C'était celui d'un être las d'immobilité et qui se permet une détente. Un peu plus tard, l'auto passant dans une petite ville, il se pencha, tourna la tête, parut s'animer. Devant eux, s'éclairait une espèce de porte à laquelle, tout de suite, succédèrent des eaux.

— C'est Moret? dit-il.

— Oui, dit-elle.

Il laissa s'écouler quatre ou cinq minutes, puis, de nouveau, bougea dans l'ombre, et se redressant :

— A quelle heure pensez-vous qu'on soit à Dijon?

Elle leva les épaules.

— Je n'en sais rien.

Sa voix, très sèche, lui fit plaisir. Claude se rencogna. « Nous avons épuisé toutes les gentillesses : à présent, pensa-t-elle, qu'il me fiche la paix, car il me dégoûte vraiment trop! » Des lieues tombèrent. L'ennuyeuse route, que fouettait la pluie, se distinguait mal à trente pas, le moteur bourdonnait comme à l'étouffée. Lola, se renversant, ferma les yeux. Tout à coup, sur sa hanche, elle sentit un poids. Croyant d'abord s'être assoupie et avoir glissé, elle se retira légèrement. Mais la pression l'accompagna, le poids s'accentuait, contre son corps une main furtive et à peine remuante paraissait tâtonner dans une vaine recherche. Quelque chose croula sur son sein. Elle ouvrit les paupières et aperçut Claude dont les regards, tendus vers elle dans l'obscurité, la considéraient avidement.

Sans hâte, avec réserve, elle lui sourit. Un bonheur suffocant lui gonflait la gorge. Se saisissant de la fine tête, comme saisit un vase le coureur d'étendues que dévore la soif, elle la tira par les oreilles, presque avec violence, jusqu'à la hauteur de ses lèvres. « Triple idiot, grondait-elle une minute plus tard, quand, tout à l'heure, tu regrettais que je fusse vivante, prenais-tu au sérieux tes divagations? Croyais-tu vraiment m'exécrer? Va pour cette fois, je te pardonne, mais n'y reviens plus, ou tu paieras cher ta sottise! » Le voiture aprochait de Sens. C'était un point d'où l'on pouvait regagner la Nièvre au prix d'un détour peu sensible. Patiemment, elle guetta le croisement des routes; puis, sonnant le chauffeur et poussant la glace :

— A Chanleu! dit-elle. Nous rentrons.

X

« Des conventions, des préjugés, rien qui tienne debout! se répétait Claude, le lendemain, pour chasser le malaise qui l'assombrissait. Entendu : j'aime une femme qu'a aimée mon père, et qui fut cause, par la passion qu'elle lui inspira, de la mort violente de mon père. Mais cette mort, qui pourrait la lui reprocher? Après tout, mon père était libre. Un tel esprit, quoi qu'en puissent dire et qu'en pensent les sots, a d'abord le devoir d'édifier son œuvre, donc le droit, mal marié, de rompre une union qui, chaque jour, l'étouffe davantage. Le reste... eh! bien, ne me choque pas, et c'est l'essentiel. Je n'y vois, je n'y sens nulle ignominie. Je cherche même, sans la trouver, la raison sérieuse qui défendrait qu'auprès d'une femme toujours désirable un fils succédât à son père. Sans doute les gens d'église en ont-ils une et promettent-ils à qui passe outre un enfer pommé : mais je suis affranchi de toutes leurs sornettes! »

Il vida sa pipe, s'étira. L'engourdissement dû au plaisir accablait ses membres. Etendu sous un hêtre, en pleine futaie, à deux pas d'une petite et brillante clairière où jouaient encore, malgré l'automne, des rayons ardents, il laissait chantonner cette fatigue en lui. Jamais Lola, par ses caresses et ses embrassements, ne l'avait brisé à tel point.

Cependant, son malaise ne s'atténuait pas. Les arguments qu'il se donnait pour s'en délivrer, rigoureusement bons, sonnaient faux. Pour mieux dire, dans son cœur demeurait une place que leur tumulte assourdissait sans qu'elle se rendît. C'était un peu comme lorsque enfant, pris la main au sac, il s'appliquait à justifier quelque faute commise par des circonstances extérieures et sentait l'oppresser il ne savait quoi d'autrement solide et sincère.

Des voix fraîches le tirèrent de ses réflexions. Tournant la tête, il vit sortir d'un étroit sentier la Bretonne, flanquée des jumeaux. Ces derniers conversaient d'un air

agité, Etienne surtout, qui, par instants, le regard furieux, martelait sa cuisse de son poing. Claude allait se montrer, mais il hésita. Tant de flamme échauffait sa curiosité.

— Arrêtons-nous! dit Basilienne. Ici, nous sommes bien. Et jouez! fit-elle en recherchant, dans la tiède clairière, pour s'y installer, une zone d'ombre. Vous, monsieur Louis, il faut laisser votre frère tranquille!

— Mais je ne lui dis rien! protesta Louis.

Ils coururent derrière leurs cerceaux. Soudain, Etienne lança d'un coup le sien sous les arbres et jeta rageusement sa baguette par terre.

— Tu ne veux pas comprendre, espèce de brute! Tu me tiens, sale geignard, pour une moule comme toi! Eh! bien, écoute, la prochaine fois, si je pousse un cri, que ma langue tombe morte à mes pieds! Ça lui fait trop plaisir qu'on crie quand elle frappe!

Louis haussa les épaules et secoua la tête.

— N'empêche... fit-il.

— Des haricots!... Rien du tout!... Pas ça!... Je la défie, hurla Etienne, de m'avoir un cri, quand elle me battrait jusqu'au sang. Elle ne me fait pas mal, entends-tu bien! Pas mal! Pas mal! répéta-t-il, les bras étendus, en tournoyant sur son pied gauche à une telle vitesse qu'il semblait vouloir s'étourdir. Tiens, comme si elle tapait sur le tronc d'un arbre!

— Monsieur Etienne, dit la servante, voyons, calmez-vous! Vous allez tomber...

— Zut! fit-il.

Puis, s'arrêtant :

— Fort comme je suis, je ne tomberais pas, même si je tournais un quart d'heure!... Vous, Basilienne, je vous aime bien. Elle, je la déteste!

— Mais, dit Louis, justement, tu nous affirmais...

— Est-ce que je la connais, moi, cette femme-là? Est-ce qu'à Toulouse, dis, chez grand-mère, on nous parlait d'elle, et qu'un jour il faudrait qu'on l'appelle maman? De quel droit prétend-elle qu'on lui obéisse? Tu veux mon avis? C'est une lâche! Mais moi, j'aurai mon tour : une fois marin...

— Que feras-tu? demanda Louis, d'un accent posé.

— Ce que je ferai? dit Etienne.

Il fronça les sourcils et serra les dents; puis, sourdement, tenant son frère par les deux épaules, le secouant, on eût dit pour le dégourdir et qu'il reçût la dure parole avec l'émotion que son importance commandait :

— Je l'emmènerai sur mon bateau et je la noierai!

Claude sentit comme un clou le piquer au sein. Basilienne courait vers l'enfant. Il l'entendit d'abord gronder presque avec violence, puis la vit qui tombait à genoux dans l'herbe. Et, sans doute, encore elle grondait. Serrant le révolté de ses mains brunes, l'approchant d'elle sans prendre garde aux coups incessants qu'il lui décochait dans les cuisses, elle l'exhortait, au nom des saints, à se repentir. Mais déjà la tendresse étouffait sa voix. Mais, dans ses yeux, une ardeur molle et compatissante remplaçait la flamme déjà morte. Elle cajolait en ayant l'air de réprimander. Claude la regarda curieusement. Ce n'était pas la première fois qu'au hasard des jours il surprenait, envers Etienne, chez cette femme si grave, quelque chose qui touchait à l'adoration. Etienne, aurait-on dit, l'émerveillait. Ses pires écarts trouvaient en elle toutes les indulgences. Par sa présence d'esprit, par son sang-froid, elle l'avait arraché à une mort probable et Claude pensait devoir situer dans cet incident la raison profonde de son culte. Peu à peu, ses caresses détendirent l'enfant. Il l'avait prise par les oreilles, en manière de jeu, et lui secouait la tête selon ses guises. Ainsi malmenée, elle riait. Au bout d'un temps, elle le saisit et elle l'embrassa. Lui parut tout d'abord se serrer contre elle, puis, redressant son buste étroit, d'une voix claironnante :

— Basilienne, je me tais pour vous faire plaisir; mais vous savez, déclara-t-il, je n'ai qu'une parole et je la noierai malgré vous!

— Vilain!... dit Basilienne. Allons-nous-en!

Claude ferma les yeux, tout songeur. La violence du bambin l'avait bouleversé. Elle lui ouvrait sur le tragique de certaines enfances des vues aveuglantes et pénibles. A

La Cagne, l'avant-veille, les soupçonnait-il, quand, sous les pins, rongé d'amour pour sa belle maîtresse, il l'évoquait droite sur son char et n'accordait, à deux pas d'elle, qu'un regard d'envie au dur visage d'Etienne en pleine révolte? Là, cependant, non moins altière et non moins brutale, cette même femme l'avait opprimé. « Ai-je pensé comme Etienne? se demanda-t-il. La détestais-je alors avec cette force? Tous les enfants tenus de court et menés rudement doivent avoir en secret de pareils quarts d'heure, et peut-être, avant lui, ai-je souhaité sa mort. » Mais il n'en gardait nulle mémoire, Lola, despote glacé, lui faisait peur sans susciter dans son orgueil un mouvement quelconque. Contrairement à Etienne, qu'elle rendait furieux, sa sévérité l'écrasait.

Tout à coup l'assaillit une nouvelle question. C'était hier. L'auto ronflait dans la nuit pluvieuse et rien en lui ne prévalait sur le noir dégoût que lui inspirait sa compagne. Loin de sentir pour elle aucune pitié, de regretter aucun des mots qu'à son plus haut point lui avait soufflés l'égarement, il jouissait de la voir pareillement vaincue. Comment, après une heure et demie ou deux heures de route entièrement consacrées à maudire cette femme et à souhaiter de toute sa fièvre et de tout son cœur le moment du lendemain où ils se quitteraient, était-il tombé dans ses bras? Par quel prodige le même silence les rapprochait-il, qui les séparait à l'instant? Deux sèches répliques se succédaient. Elles étaient toutes simples. Elles ne faisaient, par leur accent et leur brièveté, qu'accuser la violence du désordre intime dont se délectait sa rancune. En bonne logique, elles auraient dû le transporter d'aise. Et voilà qu'insidieux, tâtonnant, câlin, dans toutes ses fibres impressionné par une attitude qu'il croyait plus maniable et à sa merci, il cherchait à fléchir cette figure tendue. En une seconde, juste le temps d'un mouvement du sang, son humeur s'était transformée. La vision d'un désastre éclatait en lui. Il frémissait à la pensée que cette bouche sévère, que ce beau corps, fait pour asseoir sa domination par la force encore mieux que par la tendresse, pourraient désormais lui manquer. Lola

perdue, à quelles amours se raccrocherait-il? De quelle femme prendrait-il un plaisir quelconque? Laquelle, surtout, saurait l'emplir de ce bourdonnement, conséquence d'un passé curieusement actif qui n'appartenait qu'à eux seuls? Tout cela que, la veille, comme un tourbillon, il avait senti l'emporter, son esprit, ce matin, le décomposait, s'en effarait, s'y attardait presque avec angoisse. Des bouffées de chaleur lui montaient aux joues.

Car il commençait à voir clair. Dans l'étrange aventure de ce revirement, il découvrait à sa passion tel ressort, tel nœud qu'il n'avait jusqu'ici qu'à peine soupçonnés. « Qu'aurais-je fait hier soir, se demanda-t-il, si Lola, comme beaucoup n'y eussent pas manqué, s'était soudain mise à gémir? » La réponse éclatait, nette et péremptoire. Toute prière l'aurait excédé. Une crise de larmes, avec reproches et disculpations, accompagnée d'une tentative plus ou moins ardente de ressaisissement par surprise, aurait eu pour effet d'endurcir son cœur. D'autres maîtresses, tout aussi belles, mais sans caractère, en avaient pu faire l'expérience. Il tenait en mépris les sentimentales. « Ce n'est donc, songea-t-il, que par sa dureté, en affectant à mon égard le même détachement qu'à l'époque où, gamin, j'étais sous sa coupe, et, pour tout dire, en amoureuse moins qu'en gouvernante, qu'elle m'a finalement reconquis. Dans sa raideur, la femme glacée m'a tiré des mots que la femme implorante n'eût pas obtenus. J'ai frémi de sentir qu'on me pardonnait. Ce bizarre penchant porte un nom! » Plus se traçait, plus s'éclairait à ses yeux son cas, plus la confusion l'accablait, plus surtout l'étonnement grandissait en lui d'avoir mis si longtemps à le discerner. Que de limpides avertissements n'avait-il pas eus! Ici même, à La Cagne, à Marseille, partout, en plein délire des sens comme dans leur soif, sa perversion, mainte et mainte fois, s'était démasquée. Tantôt discrètement, tantôt non. Et la crainte le tenait à le faire souffrir que, pour Lola, elle n'eût même plus l'attrait du vieux neuf, tant un regard simplement ferme et observateur l'avait pu surprendre à son aise.

Il rentrait déjeuner quand la cloche tinta. Du nord

soufflait un peu de brise qui le rafraîchit. Sa maîtresse vint à lui jusque sous l'ombrage et, se plaignant de ne l'avoir encore qu'à peine vu, lui pinça l'oreille légèrement. Elle sentait bon. Sa chair brillait d'un éclat tranquille aux lisières d'une robe verte et bleue. Son beau visage gardait les traces d'une nuit tourmentée. Les jumeaux attendaient dans le vestibule. Elle inspecta leurs mains, les fit asseoir, prit elle-même sa place habituelle; et s'adressant à la Bretonne, là pour les servir :

— Monsieur Etienne, dit-elle, est au pain sec. Soignez-le! Qu'il en mange un solide morceau!

Claude comprit la scène du matin. Mais déjà sa maîtresse oubliait Etienne et se lançait dans le récit d'un sot accident qu'avait eu à la chasse le vieux Lestrigny. On le considérait comme fort touché. Sa jambe gauche ne laissait que peu d'espérance. L'amputation, qu'on redoutait à cause de son âge, serait peut-être, et prochainement, une nécessité. Se rappelant les bonnes minutes qu'il lui avait dues à la fête donnée par Lola, Claude s'appliquait à compatir, posait des questions, déplorait l'imprudence ou la maladresse et vitupérait son auteur. Mais Etienne occupait toute son attention. En de rapides coups d'œil, il l'observait. Ce dur visage, mordant au pain d'une bouche révoltée, lui causait une gêne obsédante. Sans rien savoir, il donnait tort à l'éducatrice. Tout à coup, ses regards attaquèrent celle-ci qui, justement, tenait les siens, depuis une seconde, obliquement dardés vers l'enfant. Il émanait d'elle un grand froid. On la sentait tendue, braquée dans son énergie, fermement installée dans sa toute-puissance. On devinait qu'aucune raison ne l'eût ébranlée, ni aucune prière attendrie. Elle était l'image même d'une altière déesse. Bouleversé, ressaisi comme par enchantement, Claude reporta subrepticement ses yeux sur Etienne. Mais ce n'étaient plus les mêmes yeux. En lui ne vibrait plus aucune pitié. Il retrouvait, tout au contraire, l'envie déchirante qui, l'avant-veille, dans l'herbe sèche où brûlait son corps, l'avait assailli à La Cagne. Les prunelles de Lola se chargèrent de feu. Un soufflet brutal retentit. L'enfant baissa la tête, retint ses

pleurs, parut flotter entre la rage et la soumission et reprit son pain, maîtrisé. Claude observa que, derrière lui, comme le coup tombait, Basilienne avait eu un léger sursaut. Il la vit, peu après, qui mordait sa lèvre.

Son propre mouvement lui fit honte. Aussi net, aussi chaud qu'un applaudissement, c'était celui dont on salue un sort mérité. Cependant, sa conscience estimait injuste, au moins inutile, cette taloche. Quelques instants, il mangea vite, sans lever les yeux. Mais Lola lui parlait à travers la table. Animée, eût-on dit, par l'exécution, elle agitait à petits coups, longue et grande ouverte, sa main droite qui venait de frapper Etienne. Claude aurait voulu la baiser. La gorge contractée, le sang aux joues, il remontait de cette main fine au corps imposant dont elle avait si lestement traduit l'impatience. Les délices de la nuit obscurcirent sa vue. Quel charme unique, et quel parfum respiré nulle part, cette femme impérieuse dégageait! Que sa violence, jointe à la grâce de ses attitudes, jointe au sourire humide et fier de sa bouche fardée, formait un mélange irritant! « Etait-elle autrefois si splendidement belle, si capiteuse, d'un tel pouvoir? » se demanda-t-il, ayant peine à songer dans le bruit des mots. Par autrefois, il entendait l'époque éloignée où Lola matait son enfance. Toujours le même souci, le même retour! Et, toujours vive, cette émotion qui serrait son cœur lorsqu'il évoquait ces heures-là! S'y reporter était vraiment sa délectation. Alors, l'âge même, les quelques rides toutes superficielles qu'avait aujourd'hui sa maîtresse, son léger empâtement l'excitaient plutôt. Il y goûtait, dans le plaisir, un rappel constant de sa primitive dépendance.

— Claude, vous dormez?

— Du tout, Lola...

— On vous sert des figues. Prenez-en quelques-unes : elles sont délicieuses!

Dans le petit salon, une heure plus tard, à l'abri d'un journal, il rêvait encore. Lola dépêchait du courrier. De loin en loin, s'interrompant, elle tournait la tête, surprise du silence qu'il gardait. Un domestique se présenta, qui

portait une lettre. Elle l'ouvrit et poussa une exclamation.

— Que se passe-t-il? demanda Claude.

— Rien de grave! dit-elle. Mon beau-frère s'annonce pour lundi. Ou plutôt non, — car c'est un homme plein de savoir-vivre et d'une rigoureuse discrétion, — il me prie de lui dire s'il me dérangerait en arrivant lundi chez moi pour cinq ou six jours.

— Mais qu'allez-vous répondre?

— Eh! qu'on l'attend!

Claude fronça les sourcils d'un air contrarié.

— C'est gai! fit-il. Ça nous promet des heures amusantes! Juste au moment où je rapplique, un visage nouveau. Moi qui déteste ça, je suis servi!

— Comme vous êtes méchant! dit Lola. Croyez-vous, reprit-elle en haussant l'épaule, mais d'une voix très douce et patiente, que l'on puisse toujours faire toutes ses volontés?

Il pensait qu'elle l'aurait rembarré sèchement. Alors, sans doute, freinant en lui sa mauvaise humeur, eût-il accepté cette visite. Elle s'excusait. Ce fut assez pour qu'il s'emportât. Martelant le parquet d'un talon nerveux, il déclara qu'il se fichait, mais éperdument! des raisons tirées des jumeaux.

— Eh! bien, moi, dit-elle, pas du tout! Je les ai grâce à lui, et je m'en souviens.

— Jolie obligation! protesta-t-il.

— Pour moi, très grande! répliqua-t-elle, cette fois plus durement. Je n'aime pas reculer. Je n'aime pas compter. En admettant que mon beau-frère me fatigue un peu, mes plaisirs valent bien une grimace!

Les regards de Claude s'abaissèrent. Quelques secondes interloqué, il secoua la tête, pesant en lui si l'emportait son admiration ou le plus amer des mépris. Puis, d'une voix où perçaient également les deux :

— Oh! souffla-t-il, si c'est comme ça, je ne dis plus rien...

XI

Lorsque, le jour suivant, à la même heure, lui fut remise une lourde enveloppe timbrée de Marseille que lui renvoyait sa servante, il la mit dans sa poche sans la décacheter. Lola, en silence, l'observait. Un peu plus tard, elle le pressa d'ouvrir cette enveloppe. Il hésitait, gagnait du temps, parlait d'autre chose, finalement prit sa boîte et s'en alla peindre. Le soir descendait quand il lut.

Ce n'était, en douze pages, qu'une adjuration. Peu d'arguments, mais, çà et là, d'anodines violences dans un gémissement passionné. Denise ne plaidait pas, n'expliquait plus, ne reprochait même pas à Claude son départ sans nom. Elle criait : « Je souffre et j'ai peur! » Voulant croire que son fils était à Paris, — trop bon, trop fier, spécifiait-elle dès les premières lignes, pour avoir rejoint cette vieille femme dont, à présent, il connaissait toute l'indignité! — elle le priait ou d'arriver par le premier train, ou alors d'accepter qu'elle courût à lui. Sur quoi sa douleur s'épanchait. Sur quoi, flairant mille pièges, redoutant tout, elle suppliait le cher enfant de durcir ses nerfs, d'opposer aux manœuvres une prudence glacée. « La coquine est tenace et te relancera! Je l'ai vue faire, écrivait-elle, et son effronterie a certainement crû avec l'âge. Qu'elle te sente hésiter, qu'elle te sente faiblir, elle ira jusqu'au bout, et jusqu'au scandale. Qui donc la retiendrait, ou quelle raison? Ces misérables vieilles maîtresses n'ont plus rien à perdre. » Claude lisait la lettre en plein parc. Certains passages l'attendrissaient, d'aucuns l'oppressaient, mais devant d'autres, impatienté, il serrait les dents : c'étaient ceux où Lola était mise en cause. Lorsqu'il eut renfermé dans sa poche l'enveloppe, il ne pensait plus aux premiers.

Quelle réponse faire? Deux jours durant, il s'interrogea. Non seulement sa maîtresse ne lui soufflait rien, mais il semblait, à la voir vivre en toute insouciance, qu'elle eût oublié l'incident. Tout à coup, le lundi, dans

la matinée, sans aucune apparence d'un motif quelconque :

— A propos, dit-elle, et cette lettre?

Claude toucha son veston.

— Toujours là! fit-il.

Elle voulut en connaître au moins l'essentiel. Il lui en lut quatre ou cinq traits choisis avec soin. Elle était assise derrière lui. Aussi put-elle, du coin de l'œil, sans qu'il se méfiât, déchiffrer certaines phrases qu'il avait sautées.

— Et vous n'avez pas répondu?

— Ma foi, non! Je me tâte. Ce n'est pas facile!

— Il faut, dit-elle, répondre aujourd'hui même. La pauvre femme, qui se débat dans ses illusions, a le droit de savoir où en sont les choses. C'est une question de loyauté. Ne sentez-vous pas?

Certes, il sentait, et vivement! « Mais comment, gémit-il, amortir le coup? »

— Oh! fit Lola, le coup direct et porté à fond est souvent le plus charitable. Il surprend, et déjà sa besogne est faite. La plaie peut guérir. Elle est propre. A votre place, mon petit Claude, moi, dit-elle, voilà...

En vingt mots énergiques, elle marqua son plan. C'était brutal. Claude, hésitant à parler si net, suggérait timidement des formules moins dures. Mais elle n'entendait rien, tenait aux siennes. Leur pouvoir était dans leur ton. L'abaisser reviendrait à les affaiblir.

— Allons, fit-elle, mettez-vous là! Je vais vous aider. Et elle lui dicta toute la lettre.

A peine l'eut-il signée qu'il en eut honte. Mais déjà sa maîtresse s'en était saisie. « Je la mettrai, déclarait-elle, à Nevers tantôt, en allant chercher mon beau-frère, et ainsi l'aura-t-on à Marseille demain. » Le moyen de lui dire qu'il la regrettait et qu'il désirait la ravoir? Mécontent de lui-même, sourdement inquiet, de tout le jour il ne fit rien que maudire Lola et songer au chagrin qu'éprouverait sa mère. La voiture rentra vers six heures. Dès le dîner, ses réflexions ne l'absorbaient plus.

Il avait un sens vif de la haute sottise. Avec ses oreilles

rondes, sa politesse, le deuil sévère que, jusqu'aux champs et chez sa belle-sœur, il croyait devoir observer, le vicomte de Farbus, composé, guindé, farci de principes, l'amusa. Il arrivait d'une longue croisière poussée jusqu'aux Indes et donnait l'impression de n'avoir rien vu. La chaleur des tropiques l'avait seule frappé. On lui parlait de Colombo ou de Calcutta et il répondait centigrades. Cependant, quelque part, il ne savait où (« mais, disait-il, dans mon journal j'ai noté l'endroit : je le retrouverais facilement »), une partie de polo jouée par des Anglais l'avait mis aux limites de l'admiration. Que ces hommes devaient avoir chaud! De quel cœur, nonobstant, ils suivaient la balle! Et le vicomte, sans témoigner trop de certitude, croyait bien que leur règle, en plusieurs détails, différait de celle de chez nous. Lola paraissait attentive. Elle posait des questions qui surprenaient Claude, et d'un accent dont l'intérêt ne semblait pas feint. Sur un regard trop expressif qu'il coula vers elle, elle tourna la tête, offusquée. Mais lorsqu'il l'eut rejointe, passé minuit, à la fois impatient de toucher sa porte et tremblant que ses pas ne fussent entendus :

— Ah! s'écria-t-elle, serre-moi bien! Et caresse-moi, mon bel amour!... Caresse-moi longtemps!... Il est trop bête! Il me révolte! Il m'arrache les nerfs!

Elle mordait son poing, toute tendue. Puis, déjà renversée, se forçant à rire :

— Tu verras qu'un beau jour, au milieu d'une phrase, ses ridicules morceaux d'oreilles se mettront à battre avec le bruit mou d'une paire d'ailes et qu'il prendra son vol vers le plafond!

Les oreilles du vicomte semblaient l'obséder. Elle dit à Claude comme, à chaque fois qu'elle les contemplait, elle brûlait du désir presque plus fort qu'elle d'y planter la pointe d'une aiguille. Et sur les tares, sur l'égoïsme et les prétentions, sur l'ignorance de son beau-frère, elle fut sans pitié. Mais, le matin suivant, elle le flattait! Mais, le même jour, Claude l'entendit, sinon rendre hommage, tout au moins décerner des éloges sensibles à la feue comtesse de Farbus! Il est vrai que Momo les avait

mendiés, rabattant à plaisir de son dithyrambe pour obtenir de sa belle-sœur qu'elle s'y associât. Elle avait cette excuse, et Claude en tint compte. « Malgré tout, songea-t-il, quelle hypocrisie! »

Ce n'en était pas le seul trait. Vis-à-vis des jumeaux, et d'Etienne surtout, les manières de Lola s'étaient transformées. Une mère aimante et scrupuleuse, une mère maternelle, n'eût pas donné à leur endroit plus de signes frappants de son attachement sans limites. Et nul effort: le naturel dans la perfection; de ces mouvements dont on dirait qu'ils trahissent le cœur, tant ils sont ingénus et de circonstance. Le vicomte de Farbus ne tarissait pas. Sa gratitude, à l'occasion, montait comme un chant. « Heureux bambins! Charmante mégère! » articulait-il, insistant à dessein sur ce dernier mot qui, certainement, dans son esprit comme dans beaucoup d'autres, était synonyme de marâtre. Et de rire pour marquer la fine intention. Lola, haussant l'épaule, modeste à point, protestait qu'elle faisait son devoir tout juste et qu'elle n'y avait nul mérite. Mieux, disait-elle, valait sans doute, par ce doux automne, laisser jouir les enfants des derniers beaux jours que les tenir penchés sur leurs études; mais, au mois de novembre, ils devraient s'y mettre.

Claude les observait curieusement. Si rien encore d'inhabituel ne perçait chez Louis, Etienne, déjà, prompt à saisir le moindre avantage, s'appuyait en plein sur son oncle. On l'eût dit informé par une secrète voix qu'en sa présence tous les écarts lui étaient permis. De nouveau tapageur, de nouveau brutal, aux yeux chargés de fureur sourde et d'exécration que posait sur lui sa belle-mère, dans les siens répondait une sèche insolence. Il la défiait. Et d'ordinaire il en restait là. C'était éloquent pour elle seule. Elle pouvait simuler l'incompréhension. Mais un après-midi, sur la terrasse, comme venait de l'atteindre un quelconque reproche qu'il avait dix fois mérité, il leva les épaules et tira la langue.

— Oh! fit le vicomte, l'air navré.

Claude s'attendait à voir enfin sa maîtresse bondir. Elle croisa ses longues jambes et dit tranquillement :

— Mon petit Etienne, tu t'oublies! Tu vas monter chez toi, fermer ta porte et passer une heure sur une chaise. Quelques instants de réflexion te feront grand bien!

Les regards de l'enfant hésitèrent un peu, mais serrant les mâchoires, il resta sur place.

— Allons, vite! reprit-elle sans plus d'impatience. Si je me lève, tu n'ignores pas qu'il faudra céder, et tu en auras pour deux heures. Est-ce cela que tu cherches? Oui? Ça t'amuserait? Un bon mouvement : donne-moi cette balle et file dans ta chambre!

Elle lui fit encore signe des yeux; puis, comme il résistait, elle l'entraîna.

Le vicomte de Farbus semblait bouleversé. Quittant son siège, il vint à Claude, respira longuement, tourna sur lui-même d'un coup sec, lui offrit de marcher à travers le parc. Ses mains, croisées derrière son dos, s'agaçaient l'une l'autre. Ils firent en silence quelques pas.

— Vraiment, dit-il enfin, Etienne est dur! Il a bon cœur, mais il est dur. C'est un caractère!

— Assez difficile, oui, dit Claude.

— Et menteur, je crois bien, fit le gentilhomme, ou du moins, reprit-il, imaginatif. Comme il est bon de se méfier presque par principe de ce que racontent les enfants! Ils grossissent tout. Cette petite scène m'a beaucoup instruit. J'ai toujours eu pour ma belle-sœur, si parfaitement digne, une admiration sans mélange...

« Où veut-il en venir? » se demandait Claude.

— Et voilà ce gamin... Vous me pardonnerez! C'est tellement idiot que j'ai honte. J'aurais dû le tancer de la bonne manière. Ne me disait-il pas qu'elle le battait? Oui, cher monsieur, qu'elle le battait à longueur de jour, la plupart du temps pour des riens! Voyez-vous ça? Votre cousine! La plus douce des femmes!

Claude fit un mouvement.

— Permettez!... Je n'attends pas, dit le vicomte en prenant sa main, que vous défendiez ma belle-sœur, je m'excuse honnêtement d'avoir douté d'elle. Oh! pas longtemps, bien sûr! pas sérieusement! Mais... comment dire?... ce petit drôle, avec son histoire, avait alerté ma

conscience. Oui, je l'ai délicate, et même un peu sotte! Alors, n'est-ce pas, quand tout à l'heure, sur cette grossièreté...

Les oreilles de Momo prirent une teinte violâtre, et soudain s'agitèrent insensiblement. Claude ne trouvait aucune réplique. Cet homme le gênait. Il lui semblait qu'il l'entretînt, dans ce tiède sous-bois, contrairement à toute bienséance, d'un sujet équivoque et de mauvais goût.

— Oh! vous savez, de loin en loin, finit-il par dire, Lola, elle aussi, perd son calme. Je l'ai vue quelquefois bousculer Etienne...

— Oui, dit le vicomte, des pichenettes! Que voulez-vous, c'est bien souvent, avec les garçons, la seule manière à peu près sûre de se faire comprendre... Elle vous a élevé en partie, n'est-ce pas?

— En partie... Oui, dit Claude qui devint très rouge.

Le vicomte s'arrêta, l'œil triomphant.

— Et vous receviez des pichenettes! Et cependant vous lui portez beaucoup d'affection! Et peut-être, à l'époque, articula-t-il, pour taquiner un brave homme d'oncle en séjour chez vous, lui eussiez-vous conté qu'elle vous battait! Les enfants, monsieur, ne valent rien... C'est égal! Je verrai ce farceur d'Etienne...

— Pourquoi? dit Claude. Il est violent. Vous aurez des cris. A votre place, je le laisserais tranquillement tomber.

— Tiens! fit le vicomte, tiens, pas bête!... Pas bête, pas bête! répéta-t-il. Excellent conseil!

Il parut réfléchir, et pesant ces mots :

— C'est, en effet, monsieur, la bonne tactique. Silence complet! Mon petit homme, tu te crois malin, mais fais attention : nous sommes deux! Il serait trop content de m'avoir troublé. Les galopins de cet âge-là, si l'on n'y met ordre...

« Pompeux imbécile! songea Claude. Et qu'il est lâche! Que de bassesse dans son égoïsme! »

Les paroles du vicomte ne l'atteignaient plus. Poussant, d'un pied maussade, un mince caillou, il les laissait,

sans y prêter la moindre attention, bourdonner dans l'air comme des mouches. Mais le malaise qu'il ressentait gardait toute sa force. Ce fâcheux lui gâtait la jolie promenade. Ces rondes oreilles, d'un ridicule plein de suffisance, lui masquaient le parc et l'automne. Telle boutade de Lola lui revint en tête. « Qu'il s'envole, pensa-t-il, les voyant remuer, et que là-haut, dans ces feuillages touchés d'une teinte pourpre, noir et blanc, il se perde au milieu des pies! » Soudain, feignant une vive secousse et la confusion : « Mon Dieu! fit-il, vous m'excuserez! J'ai cette toile qui sèche... Si je laisse plus longtemps se former des croûtes... » Il eût dit aussi bien qu'elle tournait en pâte et que les couleurs s'y fondaient. « Courez! Courez! fit le vicomte avec empressement. Moi, je vais continuer à marcher un peu, car j'éprouve le besoin de me dégourdir. » Claude prit un sentier transversal. L'odeur des champignons, du sol mouillé, ces fragrances lourdes, et cependant saines et stimulantes, que dégagent les forêts à l'époque des brumes, lui rafraîchissaient les poumons. Là-bas, Chanleu sous un ciel jaune, montrait ses murs gris. Le jeune peintre en goûtait l'harmonieuse vision et il se sentait allégé.

Il croisa sa maîtresse dans le vestibule. Elle lui sourit, et revenant sur ses pas vivement lorsqu'elle eut constaté qu'il rentrait seul :

— Je vous jure qu'Etienne a son compte! Voilà des jours qu'il cabochait et qu'il me bravait, se croyant à l'abri de toutes représailles. Mais nous sommes quittes. Je lui ai mis le derrière en sang!

— Oh! fit Claude.

— Quoi? dit-elle, le sourcil froncé. Pensiez-vous qu'un gamin me tirerait la langue et recevrait, pour ce beau coup, ma bénédiction? Vous avez oublié votre enfance, chéri!

Il sentit ses jambes s'alourdir. Ce rappel dur, ce trait mordant le désemparait, et si Lola, dans cette minute, avait fait un geste, il aurait croulé sur son sein. Elle gardait sa raideur et son air superbe. Alors, par le menu, phrase après phrase, pris d'un besoin plus fort que lui

de ne rien cacher à cette créature impérieuse, il lui dit l'entretien qu'il venait d'avoir.

— Ah! s'écria-t-elle, il s'est plaint! J'aurais dû me méfier. Oui, je suis une sotte! Avec des précautions, de bonnes menaces... Ne craignez rien, jusqu'au départ de sa vieille bête d'oncle, et c'est, mon chéri, dans deux jours, je saurai m'arranger pour qu'il se tienne coi!

Claude trouva ces deux jours singulièrement longs. Entraînant Louis, mais s'appliquant à couvrir leur jeu, Etienne, visiblement terrorisé, fuyait le vicomte de Farbus. Sa belle-mère le perçait de regards sauvages, et, par instants, le saisissait, l'attirait contre elle, l'appelait sa brute et son fou, le comblait de caresses qui le révoltaient. De tout cela se dégageait une hypocrisie qui donnait à Claude de l'aigreur. Excité par Lola au dernier des points, ne pouvant même, sans un vertige, se remémorer certains mots dits par elle dans le vestibule, il la blâmait d'ainsi tromper sur son personnage quand elle aurait dû l'imposer. Ce faisant, à ses yeux, elle se diminuait. Ses artifices — et pour quel sot! pour ménager quoi? — la tiraient sur le plan d'une servante retorse qui, maîtrisant à larges claques, derrière leurs parents, les enfants confiés à ses soins, devant eux les cajole et se multiplie. Il n'acceptait pas qu'elle fût basse. Il souffrait mal qu'elle se pliât à certains calculs. Les élans qui, sans cesse, le portaient vers elle, telle complaisance d'elle les brisait. Le second jour, il prit sa boîte, s'excusa sèchement et s'en fut, par humeur et protestation, s'allonger au soleil dans un coin du parc. Le cœur lui défaillait de sourd mépris. Lorsqu'il rentra, deux heures plus tard, il n'avait rien peint.

Le départ du vicomte remit tout dans l'ordre. Lola, dès le soir même, se retrouva, et les griefs que nourrissait son amant contre elle tombèrent et périrent d'un seul coup. Les quatre mots qu'il lui en dit suscitèrent son rire, mais à peine le début d'une explication. Elle entoura Claude de ses bras. Elle lui souffla de haut sur les paupières et lui plongea jusque dans l'âme un regard sérieux. L'instant d'après, Claude, surprenant dans le fond d'une

glace son image ainsi dominée, poussait un long soupir, cherchait la peau, se laissait aller comme une loque.

Tendrement gourmandé, il se ressaisit. Ce fut alors que, sur un ton de grande négligence, Lola lui dit en lui tendant une dépêche ouverte :

— Ceci est arrivé hier matin. Vous m'excuserez! J'ai cru bien faire en la décachetant. Je craignais, mon chéri, une mauvaise nouvelle. Lorsque j'ai vu que ce n'était rien de vraiment grave, j'ai pensé que, somme toute, ça pouvait attendre.

Claude jeta un coup d'œil sur le télégramme.

— Qu'est-ce que ça veut dire? souffla-t-il.

— C'est clair! fit-elle. Que vous avez une lettre à Luzy.

— Au bureau de poste?

— Il me semble.

— Il vous semble... En effet, c'est parfaitement clair! Mais pourquoi m'adresse-t-elle, à la poste, une lettre, au lieu d'écrire ici directement?

— Par dignité, sans doute. Je n'en sais rien... Pauvre mignon, reprit Lola en le câlinant, vous voici déjà tout nerveux! Pas d'impatience. Comptez sur moi. Laissez faire le temps. Nous en sortirons, j'en suis sûre!

— Oui, dit-il, bien ou mal.

— Non, dit-elle, très bien!

Elle leva les épaules et elle ajouta :

— Que vous êtes naïf, mon chéri! Pensiez-vous donc que nous aurions aussi vite la paix?

XII

C'était un prêtre, un religieux, le Père Martinot, qui menait, pour Denise, pratiquement cette lutte. Elle s'était, à la lettre abattue chez lui. Très doux, très sage, mais enflammé, pour le bien, d'un zèle que n'affaiblissait nul obstacle, il l'avait entendue et un peu calmée, lui promettant de prendre en main jusqu'au plein succès ce qu'en bref il nommait la cause même du ciel. « Dieu nous fortifiera, nous conseillera. Cynégire, disait-il, ses deux bras coupés, retint le navire de ses dents : nous

irons, s'il le faut, jusqu'à cet extrême! » Denise ignorait Cynégire. Mais son exemple était pour elle une si haute leçon qu'intérieurement elle invoquait le nom du héros comme celui d'un martyr perdu dans les siècles. Et quelle parfaite obéissance elle montrait au Père! Ses mouvements, sa nature, elle les comprimait. Ses préférences, elle n'en laissait échapper aucune, les tenant pour grossières et sans efficace. Vous eussiez dit une grande malade n'espérant plus rien que du vieillard assis près d'elle en observation dans un air chargé d'odeurs lourdes: elle-même tendue; interprétant ses plus courts silences; et sans souffle à chaque mot qu'il articulait.

Toute seule, elle tremblait comme une bête. Alors, en elle, s'élargissait jusqu'à l'épouvante la frayeur d'une puissance, naguère affrontée, qu'elle jugeait terrible et sans bornes. La faiblesse de son fils, elle n'en doutait plus. Que n'eût-elle craint si, transportée miraculeusement de sa triste chambre à Chanleu, elle s'était rendu compte que, depuis des jours, Claude l'avait, en somme, oubliée! C'était ainsi. Le quotidien avait eu cette force d'absorber, pour un temps, toutes ses réflexions. Marseille, sa mère tournaient en brume et disparaissaient. Marseille et sa mère étaient loin. Relancé par sa mère, il avait écrit. S'inclinait-elle, ou secrètement rongeait-elle son frein et se taisait-elle par calcul, en tout cas la question lui semblait réglée. Une paix quelconque, déjà dans l'air, viendrait à son heure. Il avait fallu cette dépêche!...

Claude s'en fut à Luzy plein d'une colère sourde. Excité, manœuvré toute la veille au soir et le matin même par Lola, il détestait, sinon sa mère, du moins son action, cette fureur qu'elle mettait à vouloir son bien, cette insistance d'amère victime, réfugiée en Dieu, à intervenir dans sa vie, — et déjà l'agaçaient les stériles violences que, dans quelques minutes, il lui faudrait lire. La lettre parcourue, il respira. Elle n'exprimait rien qu'une grande peine. De sommations, d'objurgations, de menaces, pas l'ombre! Une coulée de tendresse dans du désespoir. L'ayant relue, et sans raideur, presque avec plaisir, tant elle surprenait son attente, Claude la tendit à sa maî-

tresse tout naturellement. Mais celle-ci refusa d'y jeter les yeux.

— Non, dit-elle. Moi aussi, j'ai ma dignité! Si votre mère ne s'abaisse pas à écrire chez moi, je ne lis, pour ma part, autant dire jamais les gens qui écrivent à la poste. Un vieux principe! allégua-t-elle en manière d'excuse. Rempochez cette complainte ou déchirez-la.

Sa voix sonnait gaiement. Elle plaisantait. Mais, par la suite, elle n'eut de cesse que Claude peu à peu, ne l'eût renseignée sur la lettre; et lorsqu'elle vit qu'il commençait à s'impatienter, ne sachant dans quel sens il devait répondre :

— Hé! fit-elle, chéri, rien ne presse! Attendez quelques jours. Nous verrons plus clair.

— Oui? Vous pensez... murmura-t-il.

— Je pense, dit-elle, que la partie est gagnée pour nous et qu'il faut éviter de remettre en cause ce que nous nous sommes assuré. Laissez courir le temps. Il fait son œuvre. Et quittez cette figure de gamin perplexe! Dans une semaine, vous écrirez comme si rien n'était.

— Comme si rien n'était? souffla Claude.

— Exactement! Une de ces lettres où l'on traite de tout, excepté du sujet qui vous tient au cœur. Il n'est pas, mon chéri, comme de taire les choses pour que s'en émoussent les pointes vives!

Claude parut réfléchir et secoua la tête.

— C'est vrai! dit-il.

— N'est-ce pas? fit-elle dans un brusque élan.

Car, depuis plusieurs jours, elle se tourmentait. Trop lucide et sincère vis-à-vis d'elle-même pour jamais s'être déguisé le côté précaire de sa liaison avec Claude, elle tenait pour chargés d'un péril sérieux les efforts tentés par sa mère. Que n'avait-elle encore cet âge où, folle de confiance, elle riait aux menaces comme à une flatterie! Certainement, elle gardait de précieux atouts. Ses quarante-deux ans restaient beaux. Des yeux pareils, une chair pareille, une tournure pareille, et cet allant, cette décision qui, d'autorité, lui subordonnaient tous ses pairs, bien des femmes de trente ans les auraient enviés. Elle

n'avait ni une tare, ni une maladie. Elle était riche, et, sous les grâces d'une brillante culture, d'une intelligence peu commune. Mais, d'elle à Claude, s'étendait presque une génération! Mais alors que, splendide et toujours charmante, elle atteignait ce point cruel où la ruine physique survient, peut-on dire, en une nuit, dans leur manège d'amants, Claude se formait! Tout, en Claude, était pur et d'accès facile. On le tâtait, on appuyait sur son cœur du pouce, et l'on découvrait un enfant. Quelle puissance n'aurait pas le chagrin d'une mère sur les fermes audaces qu'il se permettait? « Sans doute, songeait-elle, je suis là! Je me persuade, j'ai l'impression que je compte pour lui. Mais qu'elle fasse jouer les mille ressorts, plus ou moins tendus, dont il est trop clair qu'elle dispose, et qui sait où demain nous nous retrouverons? Dans cet effondrement qu'elle peut causer, Claude ne verrait qu'un épisode à peine douloureux. Comme hier, toute la vie lui serait ouverte! » Par fortune, Denise était sotte. Et sa mollesse, on la touchait dans cette dernière lettre, où déjà, semblait-il, elle se résignait. De folles attaques, des renoncements, tout son caractère! « La brebis enragée! » se disait Lola, reprenant les mots mêmes dont, heureuse rivale, elle l'avait jadis qualifiée. Mais en vain cherchait-elle à l'imaginer sous son apparence de vieille femme. Denise, pour elle, offrait toujours ce regard voilé, cette bouche innocente, un peu triste, cette beauté simple et sans accent qui l'exaspérait à l'époque reculée de leur première lutte. C'était de cette figure qu'elle se gardait. C'était contre elle que, nerveusement, elle pesait ses armes.

Deux jours passèrent. Le tiède soleil de l'arrière-saison continuait à luire sur Chanleu. Purifié, tonifié par cette belle lumière, Claude avait retrouvé toute son insouciance. Et brusquement, le troisième jour, dans l'après-midi, un nouveau bleu vint l'aviser qu'au matin suivant il aurait une lettre à la poste. Il rentrait d'une promenade avec sa maîtresse, et ses yeux limpides s'obscurcirent. Lola cachait sous un rire sec son irritation. Tout à coup, de plein fouet, une idée lui vint.

— Voulez-vous que j'écrive? proposa-t-elle.

Claude la regarda, interdit.

— Poliment! reprit-elle. Avec toutes les formes!

— Voyons, fit-il, vous sentez bien que c'est impossible!

Il semblait se fâcher. Elle n'insista point. Elle-même, d'ailleurs, qui l'eût commise avec enthousiasme et d'une tête assez froide pour la bien doser, se rendait compte qu'une fois chargée d'une telle infamie elle l'aurait payée tôt ou tard. Mais le malaise, en elle, tournait au mal, les craintes confuses qu'elle éloignait sans les dissiper prenaient un relief obsédant, et, de toute cette nuit-là, elle ne put dormir. Claude marquait le coup, c'était clair! Sans céder au chantage, il s'impatientait. Etait-elle folle d'avoir pensé qu'en gagnant des jours elle verrait les choses s'arranger? Comme si le cœur d'une pareille femme se souciait du temps! Il fallait la réduire à n'espérer plus. Elle se leva, traça dix lignes au dos d'une enveloppe, les jugea trop douces, les biffa. Des mots cruels et lâches couvrirent des feuilles. Quand pointa l'aube, elle relisait un billet terrible où tous les droits d'un fils rebelle et toutes ses rancunes étaient furieusement exprimés. Elle le mit en lieu sûr, éteignit sa lampe. Un lourd sommeil saisit enfin son corps étendu.

En rentrant de Luzy, elle dit à Claude :

— Ecoutez-moi! J'ai réfléchi. Votre mère s'accroche. Nous voulons la paix avant tout. Si vous ne le faites pas clairement sentir, nous ne sommes qu'au début d'une longue suite d'attaques. Voici donc, mon chéri, ce qu'il faut répondre!

Et elle lui donna son papier. Il le lut deux fois avec soin, puis balança de droite à gauche légèrement la tête et dit simplement :

— C'est trop dur!

— Alors, vous n'osez pas?

— Non, c'est trop dur.

— Et vous croyez, questionna-t-elle d'un accent moqueur, qu'approchée plus doucement, elle mettrait les pouces?

— Je ne sais pas, dit Claude, mais c'est trop dur. La

pauvre femme, seule et meurtrie, ne mérite pas ça. Elle ne veut, en somme, que mon bien. Comprenez : c'est ma mère! articula-t-il en désignant de son index, presque avec dégoût, sur la petite feuille, certains mots. Voilà des choses, bien sûr, qu'on peut penser, mais qu'on n'écrit pas à sa mère. A moins d'être un coquin! reprit-il sèchement.

Lola fit entendre un rire bref.

— Eh! bien, dit-elle, tant pis! N'en parlons plus! C'est votre affaire. Vous répondrez comme il vous plaira.

Claude s'émut assez peu de l'avoir vexée. Il savait à quel point la pressait l'orgueil et supposait qu'une fois passé son mouvement d'humeur, elle lui reviendrait sans rancune. Mais, tout le jour, il la sentit absorbée, maussade, et à l'heure du coucher elle ferma sa porte. En vain quêta-t-il une raison. « J'ai la migraine », déclara-t-elle, comme il insistait. Au matin, sa raideur demeurait entière et paraissait même s'être accrue. Claude se buta. Quittant la table et courant au parc : « Je la laisse tomber, pensa-t-il. Nous verrons, de nous deux, qui relancera l'autre! » Il riait par défi, respirait à fond, se frottait les mains, s'estimait. Un bout d'étude qu'il entreprit progressa vivement. Jusqu'au soir, il vécut en pleine allégresse. L'approche de la nuit l'énerva. Lola portait une robe de voile étonnamment souple, et chaque mouvement de ses épaules ou de ses longues jambes, sous cette mince étoffe bien drapée, obligeait le jeune peintre à serrer les dents. Cependant, son esprit résistait encore. Il n'écrirait pas dans ces termes. Il n'irait pas, sur une manœuvre à tel point grossière, porter à sa mère un tel coup. La décence même l'interdisait, à défaut du reste. Et, pour bien s'en convaincre, il le répéta.

— Qui donc vous le demande? questionna-t-elle.

— Mais... souffla-t-il.

— Vous oubliez que je vous laisse libre! articula-t-elle, méprisante. En admettant que vous m'ayez un peu contrariée, soyez sûr qu'à cette heure je n'y pense même plus!

Ils se séparèrent sur des piques. Le jour suivant,

Claude se leva presque avec entrain et pénétra chez sa maîtresse, d'un air dégagé, comme elle terminait sa toilette. Il tenait un papier qu'il posa près d'elle. Lola s'en saisit, lut promptement, puis haussa les épaules et rendit la feuille.

— Alors? dit-il.

— Eh! bien, fit-elle, mais c'est délicieux! Expédiez ça! Tirez-en même quelques bonnes copies, si vous le jugez à propos! Je n'y vois, pour ma part, nul inconvénient.

— Mais, reprit-il, un peu gêné, n'est-ce pas votre texte...

— Avec des variantes! dit Lola. Et, par malheur, toutes apportées dans le sens mauvais, plus cruelles, certainement, que ce qu'elles remplacent! Moi, j'assainis. Vous, scrupuleux, vous prenez des formes et vous prolongez l'infection. Entre nous, je vous crois légèrement sadique! observa-t-elle en saisissant une oreille de Claude et en la froissant dans ses doigts.

Cependant, elle semblait d'une humeur moins aigre. Elle montrait une face moins gourmée. Dans ses propos reparaissait, à les bien entendre, un peu de douceur, d'enjouement. Et déjà Claude, s'applaudissant d'une docilité qui lui regagnait ses bonnes grâces, méditait d'en fournir plus grandement la preuve, quand parvint de Marseille une troisième dépêche.

Lola, sur le moment, ne fit qu'en rire. A peine, d'un mot, souligna-t-elle que, mieux obéie, elle aurait épargné vraisemblablement cette nouvelle alerte à leur paix. Claude promit de revoir avec soin sa lettre. Elle l'en pressa. Tout alanguie par sa soumission, peu s'en fallait qu'elle ne bénît le sot incident qui l'avait rendue plus complète. Jusqu'au soir, elle fut tendre et caressa Claude. Mais le matin suivant, moins sûre d'elle-même, lorsque, l'ayant accompagné au bureau de poste, elle l'en vit sortir les mains vides, elle sentit remonter sa mauvaise humeur.

— Eh! bien? fit-elle, déjà tendue.

— Rien encore! dit-il. Sans doute la lettre arrivera-t-elle au prochain courrier.

Lola mordit sa joue, remit en marche.

— Ça, déclara-t-elle, c'est un comble! Elle nous dé-

range à son caprice, à sa fantaisie, et sans même se soucier que ce soit en vain! Me prend-elle, par hasard, pour sa domestique?

— Peut-être a-t-elle eu...

— Laissez donc!

Tout le jour, elle bouda et parut nerveuse. Par la désinvolture qu'il trahissait, ce mince retard l'irritait plus et l'humiliait plus que le désordre, exaspérant comme un vol de guêpe, jeté par Denise dans sa vie. Le lendemain, lorsque Claude, avec discrétion, lui rappela que certainement la lettre annoncée était en souffrance à la poste :

— Eh! bien, dit-elle, allez sans moi! Pierre va vous conduire. A la fin, mon chéri, cette histoire m'assomme!

Lui-même en était excédé. Tassé dans la voiture, il bougonnait. Ce lui fut presque un soulagement d'apprendre à la poste qu'on ne trouvait rien à son nom. Et il s'apprêtait à sortir, quand, sur le seuil, avec un air proche de l'égarement, une longue figure noire se montra.

Claude sentit la stupeur le clouer sur place.

— Que fais-tu là? Que signifie? interrogea-t-il.

— Tu le vois, fit Denise. Je t'attendais.

Elle lui prit un bras.

— Viens! dit-elle.

Il la suivit. D'abord la rue, puis un escalier, puis une chambre d'auberge à édredon rouge.

— Enfin, dit-il, m'expliqueras-tu...

— Oh! dit-elle, c'est simple.

Depuis quarante-huit heures, elle le guettait. Elle l'avait vu passer, la veille, avec sa maîtresse et avait failli lui faire signe. Ç'eût été fou. « De la patience! avait-elle songé. Peut-être que, demain, il viendra seul. » Elle était prête à une attente bien autrement longue! Dieu, prenant en pitié sa criante misère, l'avait exaucée rapidement.

— Drôle de moyen, quand même! observa Claude.

— Quel autre avais-je? demanda-t-elle d'un accent navré.

Il la regarda sans dire mot. Elle présentait une pauvre face rougie par les larmes, une pauvre bouche tout agitée

d'un mouvement nerveux entre ses grands plis d'amertume. Claude se raidit. L'instant d'après, il baissa la tête; mais déjà l'émotion s'était dissipée et il n'était plus qu'agacement.

— Voyons, murmura-t-il, que désires-tu?

— T'embrasser! fit sa mère en ouvrant les bras. Et je voulais... oui, m'assurer... Mais, dis-moi, mon Claude, as-tu bien reçu toutes mes lettres?

— Oui, dit-il. Excepté la dernière, pourtant!

— Elle n'a jamais été écrite, répliqua Denise. La dépêche portait un mensonge. Il fallait bien que je t'amène à quitter Chanleu pour venir à cette poste où je t'attendrais! Enfin, les deux premières sont arrivées et tu en as pris possession. Pourquoi n'as-tu pas répondu?

Claude hésita.

— Que t'aurais-je dit? Je déteste écrire... Puis, j'étais irrité par cette insistance...

Sa mère se rapprocha, lui prit les mains.

— Est-ce bien tout? fit-elle.

— Oui, c'est tout.

— Tu me le jures? questionna-t-elle, la mâchoire tremblante, d'une voix si anxieuse qu'il frémit. Réfléchis bien! Peux-tu jurer...

Elle se tut.

— Quoi donc?

— Ah! cette pensée, fit-elle, me tourmente trop! Claude, mon chéri, je ne suis rien qu'une pauvre vieille mère, et si tu savais comme je souffre! Elle est là, toujours là, cette pensée maudite! gémit-elle en prenant dans une main son front et en le comprimant de toute sa force. Sois franc, mon Claude : bien sincèrement, tu ne me hais pas?

Il la regardait sans comprendre. Et tout à coup, s'arrachant d'elle, lui-même bouleversé :

— Oh! s'exclama-t-il, peux-tu croire? Mais tu es folle, voyons! Mais c'est absurde! A ta place, j'aurais honte, oui, je rougirais...

Que sa protestation sonnait donc faux! Et quelle clarté venait soudain de répandre en lui la question posée

si nettement! Il criait, s'agitait, jouait l'indignation, taxait sa mère de complaisance pour des billevesées et l'accusait même de chantage, prodiguait autour d'elle les haussements d'épaules; il ne parvenait pas à l'embrasser.

— Ç'aurait été si naturel! repartit Denise. A quoi ai-je droit? Quelles prétentions demeurent légitimes quand on a commis certains actes? Alors, vraiment (et sur ses traits avidement tendus apparut une lumière qui les transformait), toutes ces idées si torturantes que je m'étais faites étaient sans raison d'aucune sorte? Tu n'as rien contre moi dont je puisse souffrir?

— Je te le promets. Rien! dit Claude.

— Pas même au fond du cœur?

— Mais non. Pas même.

Elle respira profondément et joignit les mains. Lui, tombé sur une chaise dont les pieds craquaient, maudissait la sécheresse qu'il sentait en soi et s'étonnait qu'un déchaînement si superficiel eût donné le change à sa mère. Fallait-il qu'elle l'aimât et qu'elle voulût croire! A cette minute, on aurait dit, tant elle rayonnait, qu'elle écoutait, venant du ciel, des voix adorables. Sa bouche remuait. Son sein battait insensiblement. Elle semblait plongée dans l'extase.

— Alors, demanda-t-elle, tu es heureux?

Claude fronça les sourcils et pinça les lèvres.

— Je l'ai aperçue, fit Denise. Arrangée, maquillée, elle surprend encore, et c'est bien vrai que, sur les femmes de sa complexion, la vieillesse ne mord que lentement. Mais sous la peau! Quelle pourriture cette fraîcheur recouvre! Une coureuse de trottoirs vous dégoûterait moins. Moralement, elle doit empester!

— Laisse-la tranquille! dit Claude. N'en parlons pas. Tu sais très bien, observa-t-il, que, sur cette question, nous ne pouvons pas nous entendre.

— Hélas! fit-elle.

Puis, d'affilée, comme il se taisait :

— Mon enfant chéri, pardonne-moi! La haine m'étouffe. Dans ma tendresse, articula-t-elle, je voudrais puiser la patience, et je n'ouvre la bouche que pour te faire mal!

Mais aussi, comment Dieu... Non! fit-elle vivement. Avec mes histoires, je t'ennuie! Plus qu'un seul mot : n'est-ce pas qu'un jour tu te lasseras d'elle, et qu'alors... oui, qu'alors...

Ses joues s'empourprèrent.

— Où veux-tu en venir? questionna Claude.

— A rien... A ça... Réponds-moi oui! J'aurai l'espérance.

Il leva les épaules d'un air excédé.

— Espère, si tu veux! grogna-t-il. Prie même Dieu, s'il te plaît, de la faire mourir! ajouta-t-il en concentrant son regard buté sur le sein de sa mère, où brillait une croix. Mais réfléchis! C'est autre chose qu'un banal caprice qui me tient au cœur pour cette femme. Je lui suis attaché par un lien puissant. Je l'aime assez pour ne souffrir que difficilement les efforts qui s'appliquent à m'éloigner d'elle. Déjà ton voyage est absurde. En m'écrivant comme tu l'as fait, tu m'as endurci. Encore un peu, quelques injures, quelques maladresses, et si je perds, un beau matin, complètement patience, tu pourras te dire : « C'est ma faute! » Est-ce cela que tu souhaites? interrogea-t-il. Que j'aimerais te montrer comme tu fais fausse route et qu'en prenant avec sagesse ton parti des choses...

Sa mère fondait en larmes. Il se contint.

— Voyons, ne pleure pas!... Sois moins folle!... Tu devrais t'appliquer...

Elle secoua la tête.

— Quelle tristesse, gémit-elle, de te voir ainsi! Pourtant, c'est vrai... Oui, j'en conviens, je suis maladroite. Mon pauvre chéri, je t'aime tant! Le train... ce long parcours... cette belle nuit blanche... si tu savais les illusions que j'ai pu nourrir jusqu'à l'instant d'hier matin où, serré contre elle, tu m'es apparu dans l'auto! Alors, oui, j'ai douté... Mais n'en parlons plus! C'est, aussi, mon âge qui m'emporte. Les vieilles biques sont les pires quand elles battent les champs...

— Que vas-tu faire? demanda Claude?

— Repartir, dit-elle.

— Bientôt?

— Tout à l'heure. Ce soir même!

— Par Dijon?

— Je crois bien... Oui. Je change deux fois.

Ils se regardèrent en silence. Denise, la tête penchée, ses fines mains jointes, les traits perdus d'adoration et les yeux humides, essayait de sourire dans son désespoir. Mais déjà Claude ne songeait plus qu'à fuir au plus vite. Dehors, la voiture l'attendait. Là-bas, Chanleu, mélancolique dans ses feuillages roux, lui promettait les beaux accords qu'il aimait à peindre et une atmosphère dégagée. La figure de Lola éclairait en lui.

— Alors, tu me quittes?

— Il faut bien!

Denise mordit sa bouche. Ses doigts tremblaient.

— Une minute, mon chéri! articula-t-elle.

Elle plongea la main dans un sac, en retira une lourde enveloppe liée d'une faveur noire, cachetée cinq fois de cire noire.

— Voilà! murmura-t-elle. Tu liras ça... Tout seul! Tout seul! Tu m'entends bien : absolument seul! Sur ce point, mon enfant, j'exige ta parole.

— Tu l'as! dit Claude.

— Et, dans ta chambre, où, nécessairement, tu devras garder cette enveloppe, car, toujours dans ta poche, elle t'embarrasserait, tu la tiendras sous clé : promets-le moi!

— Je te le promets, reprit-il.

— Eh! bien, c'est tout... Mon cher petit, ne m'oublie pas trop!

Elle lui traça du bout du pouce une croix sur le front et elle le laissa s'en aller.

HENRI DEBERLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Ramon Fernandez : *L'homme est-il humain?* Gallimard. — Léon Daudet : *Bréviaire du Journalisme*, Gallimard. — Lucien Corpechot : *Souvenirs d'un journaliste*, Plon. — Chaffiol-Debillemont : *Jeux d'Ombres*, Albert Messein.

M. Ramon Fernandez (**L'homme est-il humain?**) nous apporte un livre ramassé, synthétique, riche de suc, d'aperçus et de suggestions de toute nature. Etes-vous curieux des problèmes majeurs de notre temps et des directions où peut s'engager l'avenir; avez-vous le désir de dominer l'ensemble tumultueux de notre monde et de vous y orienter, interrogez ce livre. Vous y trouverez un aperçu des grands courants intellectuels et passionnels qui nous emportent, une critique de certaines attitudes qui agréent fort aux esprits d'aujourd'hui, un méritoire effort pour faire le point avec une énergie lucide au milieu du chaos. Il y a toujours plaisir à voir un esprit frayer son chemin avec décision, surtout s'il sait comprendre ceux qui choisissent des voies différentes. Avec cela, beaucoup de remarques qui excitent l'esprit et l'incitent à s'interroger.

Tout en avouant sans aucune gêne son adhésion au Front populaire, M. Fernandez revendique immédiatement la liberté de sa pensée. Il continue à prétendre que pour voir clair dans ce qui est, il faut savoir à l'occasion s'affranchir des mots d'ordre et des parti pris du parti auquel on appartient : « Car je veux bien mourir sur une barricade, mais je ne veux pas penser de travers lorsque j'ai conscience de penser de travers. » Parole qui mérite d'être méditée! Drame que beaucoup d'entre nous ont connu pendant la guerre. Que de fois me suis-je dit à moi-même: Je suis dans une

situation de fait qui m'impose l'obligation de risquer ma vie, c'est entendu une fois pour toutes; mais au nom de l'amour du pays, nul n'a le droit de me faire accepter de faux raisonnements, des jugements défectueux ou hâtifs et de mauvaises méthodes de pensée. — Et Dieu sait si, au nom de l'amour du pays, on nous invitait à penser de travers!

La volonté de sauvegarder l'indépendance de sa pensée, c'est-à-dire le droit de la gouverner par les méthodes qui conduisent à une vue aussi précise et aussi exacte que possible des réalités, permet à M. Fernandez, homme d'extrême-gauche, de présenter le fascisme d'une manière compréhensive, d'en expliquer le pouvoir de rayonnement et de saisir les éléments qui font sa vitalité. Antifasciste, M. Fernandez pense que, pour écarter le fascisme, il faut d'abord ne pas s'en faire un portrait caricatural, dicté par l'esprit de parti.

On trouve beaucoup de remarques incisives dans le livre de M. Fernandez. Voici un jugement sur le prétendu renoncement méritoire de Spinoza qui est d'un psychologue averti, éloge qu'il est bien rare de pouvoir adresser en notre temps :

Quand on nous fait admirer le choix de Spinoza, qui préféra la sagesse aux biens et à la considération de ce monde, on nous compte des balivernes. Il faudrait nous dire : « Voilà un homme heureux, qui était mieux fait pour l'ivresse de la raison que pour l'ivresse du vin. »

Comme M. Fernandez a raison de rejeter dans tous les ordres les vieux cadres de pensée formés par les mots « droite » et « gauche »! Ce sont des mots qui empêchent de voir clair dans toutes les questions vivantes qui se jouent à plaisir de ces termes usés, veules, sans netteté et emplis de confusions. Songez qu'aujourd'hui en France un tempérament d'individualisme accentué a chance de se voir dénommer homme de droite; de même l'esprit critique aiguisé, voire irrespectueux, l'amour de la liberté, le goût dans tous les domaines de la recherche personnelle audacieuse et aventurée, font plutôt figure à présent de choses de droite! Il y a de quoi s'étonner sur le sens des mots droite et gauche. Nulle question qui, un peu approfondie, ne chevauche les factices distinctions exprimées par les mots

droite et gauche; nulle personnalité vivante et accentuée qui puisse s'assujettir, autrement que d'une manière verbale, à ces pauvres cadres! Ils conduisent même à de véritables absurdités. C'est faire acte d'homme de droite, paraît-il, que de vouloir analyser d'une manière aussi profonde et aussi fine que possible les sentiments humains. Il en va de même si, dans l'ordre artistique, on envisage autre chose que des formes un peu grosses et immédiatement accessibles à qui que ce soit! Comme si l'ardeur généreuse pour la cause du peuple devait bannir le souci de faire donner à l'humanité ses fleurs les plus curieuses et les plus précieuses!

Je ne peux suivre M. Fernandez dans ses efforts pour esquisser divers traits curieux de l'homme d'aujourd'hui; je ne peux entrer ici dans l'incisive critique qu'il adresse à la religion de l'intuition et à celle de l'inconscient. Bien pertinentes, ses remarques sur l'abus du mot « discontinu » qui est devenu pour certains esprits le mot magique, une possibilité totale d'explication dans tous les ordres, « depuis la poétique surréaliste jusqu'à la psychologie proustienne, en passant par la nature de la matière et l'interprétation de l'histoire »! Sans doute, nous sommes loin des écrits d'Ostwald, qui faisait de l'atome une fiction; sans doute, nous ne cessons de lire dans les études scientifiques des phrases de ce genre : « la nature s'arithmétise », « le donné se résout en unités discrètes », — mais les notions de continu et de discontinu sont tellement liées à notre structure d'esprit et peut-être à celle du réel que tout triomphe apparent d'une de ces notions est suivi bientôt d'un retour de l'autre sous une forme ou sous une autre! Il faut être extrêmement prudent dans le secours qu'on demande aux doctrines scientifiques en vogue. On court de gros risques. La remarque vaut pour des écrivains de gauche aussi bien que pour des écrivains de droite comme M. Paul Bourget qui au temps de *l'Etape* demanda une base ferme à la doctrine de l'évolution continue, sans heurts, sans brusques sauts, qu'allait bientôt battre en brèche la théorie des mutations. Il m'arrive de dire : toute hypothèse générale, si surprenante et si en l'air qu'elle soit, peut prendre, un jour ou l'autre, un caractère scientifique plus ou moins provisoire.

Tel point de vue n'est pas scientifique aujourd'hui; un peu de patience, il pourra l'être demain!

M. Fernandez nous invite, à juste titre, à nous servir de Montaigne et de Nietzsche pour définir notre pensée propre dans le monde présent. Excellente idée! Il rend à Nietzsche un fort bel hommage tout en déclarant qu'il n'avait pas une nature de philosophe! Entendons-nous! Le ton de Nietzsche est celui d'un lyrisme exalté ou d'une frénésie incisive qui ne ressemble ni à *l'Ethique,* ni au *Discours sur la Méthode,* ni à la *Critique de la Raison pure.* Il n'en est pas moins philosophe et de plusieurs manières authentiques. Psychologue d'une pénétration unique, tempérament métaphysique hors de pair en contact ardent avec le Cosmos et très grand philosophe critique, Nietzsche ne représente pas seulement « l'héroïsme contre la raison », comme le dit magnifiquement M. Fernandez, mais aussi les ressources les plus riches et les plus aiguës de l'intelligence, appliquées à une critique de la raison. M. Fernandez exclut Nietzsche des philosophes parce que la philosophie « ne peut qu'être une recherche de la vérité ». Mais on pourrait dire tout aussi bien : que peut devenir la philosophie après l'étreinte que la pensée nietzschéenne a fait subir au mot Vérité?

En gros, c'est la cause de la raison que défend M. Fernandez, mais d'une raison rajeunie, revivifiée, plus souple, plus compréhensive, plus mêlée à la vie. Il oppose aux intuitionnistes, aux fabricants de mythes, aux thaumaturges, aux champions de l'Insconscient, aux « philosophes de la création », un rationalisme qu'il veut muni de sève vive et de pouvoirs nouveaux, et il prêche en opposition au vieux « matérialisme » cher aux disciples de Marx « une renaissance de l'idéalisme ». Cette partie positive demeure un peu floue, et manque un peu du pouvoir d'acccrocher le réel. Il n'est pas d'aujourd'hui, le rêve que reprend M. Fernandez d'une raison vivante, ouverte, qui cesse d'être retranchée de ce qui n'est pas elle, qui reconnaît que son royaume est limité et que, pour être féconde, il est une part considérable de l'homme qu'elle ne doit pas ignorer et mépriser. La raison devrait donc tenter un effort pour intégrer ce qui n'est pas elle et qui compte puissamment dans le monde,

telles les puissances du sentiment et de la passion. Rêve d'une harmonie où le premier rôle serait dévolu à la raison, devenue vraiment « régente de l'humanité de l'homme »! Il y aurait alors une reconstitution de la totalité de l'être humain dans l'harmonie et la fin de cette erreur de notre époque où chacun prend dans l'homme ce qui lui agrée et croit pouvoir ignorer candidement le reste. Le problème est capital et il a attiré depuis longtemps mon attention. Je pense qu'au fond de la vie, il y aura toujours une certaine chose qui est folie, un élément étranger à la raison. Cette folie foncière qui est immanente à l'acte de vie apparaîtra toujours absurde à la raison, alors qu'au regard de cette folie vitale la raison paraîtra toujours une pauvre chose. Cet antagonisme est au fond même de la vie, qui du coup est à jamais Tragédie! Et voilà qui donne au drame de l'humanité sa tension intérieure. Entre cette raison et cette folie se livrent les jeux les plus variés, depuis les conflits aigus jusqu'aux symbioses les plus singulières. Il existe une solution pour chacun. Il est des époques qui appellent hardiment leur folie raison, ce qui simplifie tout. Assez souvent, les penseurs dits rationalistes sont des hommes de bonne volonté, qui font endosser à la raison toutes sortes de choses avec lesquelles la raison n'a rien à voir. Et du coup la tragédie se fait comédie. M. Fernandez, qui a le goût de la synthèse, sait ne pas la confondre avec la confusion.

§

Un chroniqueur est toujours devancé par l'inépuisable fécondité de M. Léon Daudet. Son **Bréviaire du Journalisme** est un de ses livres les plus éblouissants et les plus étourdissants. Enlevé de verve d'un bout à l'autre! Voilà un ouvrage qu'on ne lâche point dès qu'on l'a ouvert! On a l'impression que M. Léon Daudet ne fait pas de livres, mais qu'il les récolte. Ses rythmes créateurs sont si vifs qu'il a l'air de vivre dans une perpétuelle moisson! Créer lui est un geste aussi naturel que marcher ou respirer. Le journalisme lui plaît, il en raffole et il n'a pas à se faire la moindre violence pour y voir le plus beau des métiers. Il a écrit la valeur de plusieurs centaines de volumes dans les journaux où il a collaboré. Il l'avoue, il s'en vante. « J'ajoute que

je me suis livré et livre encore à ces excès de l'imprimé avec délices. Il n'est pas de métier plus passionnant. » Il a le sentiment d'être né journaliste. Mais ce métier qu' il a l'air d'exercer avec une facilité souveraine, il n'en cache point les difficultés. Qu'on ne cherche pas cette profession comme une carrière de moindre effort! Qu'on ne croie pas que le tour de main y suffise. M. Léon Daudet affirme qu'un journaliste doit posséder une très forte culture qui lui permette un renouvellement continuel. Lui-même d'ailleurs n'a cessé d'alimenter par un effort soutenu son riche fonds de connaissances. Au journaliste aussi, il demande le courage! Il lui faut, à son gré, un idéal très net et très fervent auquel il se dévoue, l'absence de crainte, le goût du risque, l'oubli de soi, le courage. Il pense que la forme la plus séduisante du journalisme est la polémique. Il ne se borne pas à le penser et l'on connaît le mordant de son encre. M. Léon Daudet représente avec éclat ce qu'on pourrait nommer le journalisme culturel, c'est-à-dire celui qui, à l'occasion des prétextes les plus minces et les plus éphémères, sait toucher à la méditation des grands thèmes de pensée et de vie. Le prodige, dans le cas de M. Léon Daudet, c'est que la vaste culture n'ait pas étouffé le primesaut, la démarche alerte, la fantaisie, le sens du trait vif et dardé. « Nous dansons avec nos chaînes », disait Voltaire des poètes français assujettis à une versification contraignante; M. Léon Daudet journaliste enlève avec brio l'article de franche et vive allure tout en portant une énorme et invisible bibliothèque sur les épaules. Ce livre unit des souvenirs de journaliste à des considérations sur le journalisme. Il nous apporte une des galeries de portraits les plus étincelants, les plus divertissants et les plus saisissants qui soient. Le plus souvent sous forme de caricatures d'un relief et d'une cocasserie qui déconcertent! Et çà et là des scènes qui, dans leur concision pleine et burlesque, sont des évocations crépitantes. Oh! cette page éberluante où apparaît Victor du Bled à un repas de *la Revue des Deux-Mondes!* Certaines affaires comme l'affaire Caillaux-Calmette de 1914 ou l'affaire Stavisky sont ramassées en quelques traits, sous forme de brefs récits qui sont des modèles de raccourcis nets et aérés. A ses chers polémistes, M. Léon

Daudet consacre des pages ferventes. Une fois de plus, il exprime à leur sujet sa préférence pour un style conforme au précepte de Montaigne : « Non point tant délicat et peigné comme véhément et brusque... » Goût pour une prose de combat et d'exposition drue, nerveuse, incisive, percutante, mélangée et contrastée et qui réveille les sens et les nerfs! « Ni en lettres, ni en cuisine, je n'ai de goût pour ce qui est fade, timoré, inexpressif. » Puis-je faire remarquer qu'à côté de ce style de verdeur, d'action et de choc, il en est un autre fort différent et qui lui aussi s'impose dans son ordre. Je songe à une sorte de style d'incantation mystérieuse, de fascination hynoptique, enlaçant et insinuant, avec un goût de chair, de musique, de volupté et d'envoûtement. Mais cette question du style, ce serait un monde à explorer! Car le style, c'est tout l'homme, c'est-à-dire une matière inépuisable.

Le deuxième tome des **Souvenirs d'un journaliste,** de M. Lucien Corpechot, est consacré à Barrès et à Bourget. Il y a là une mine de documents précieux sur les deux écrivains. La présentation d'anecdotes souvent piquantes va de pair avec l'investigation psychologique et l'effort pour révéler les doctrines. Un trait de Barrès m'étonne : c'est la crainte qu'il avait à se trouver seul à la campagne, en tête-à-tête avec lui-même! Il me semble que, pour un écrivain d'une si riche vie intérieure, pareilles périodes sont au contraire celles où la vie se fait plus vibrante, plus mouvementée, plus pathétiquement voluptueuse. « Le sentiment du néant l'accablait devant les grandeurs officielles. Les esprits hautains connaissent l'amertume plus que la joie de la réussite. » Je comprends cela et j'ai dit moi-même que la réussite est une forme ironique de l'échec, mais pourquoi Barrès n'a-t-il pas dit « Zut! » dès le début de sa vie à ces grandeurs officielles? M. Corpechot nous révèle un Bourget doué d'une vive et inquiète sensibilité. La vue du spectacle de l'après-guerre, avec sa ribouldingue délirante, lui faisait une bizarre impression. Il demandait : « Qui paiera cela? » Quand Klotz répondit : « L'Allemagne », Bourget entra dans une âcre colère. « Il n'y a rien de plus terrible, disait-il en invoquant l'autorité de Gœthe, que l'ignorance agissante! » Hélas!

§

C'est un recueil d'essais brefs et variés sur toutes sortes de questions littéraires que nous apporte M. Chaffiol-Debillemont avec ses **Jeux d'Ombres.** Il possède une prose élégante et un joli sens de l'ironie. Je me suis intéressé aux pages sur Edmond Werdet, éditeur qui devina Balzac et se ruina à son service. Un bon article sur Germain Nouveau (le poète Humilis) qui nous vaut un heureux parallèle de ce doux et modeste illuminé avec Rimbaud, l'illuminé fulgurant. M. Chaffiol-Debillemont nous parle des grands destructeurs de bibliothèques avec une aimable ferveur. Il ne croit plus comme jadis à l'utilité des écrits pour gouverner le monde, et il ne sait pas trouver de réprobation pour ceux qui les livrèrent aux flammes aux divers moments de l'histoire. Il vous donne des conseils fort sages pour composer une bibliothèque où il accorde une place de choix aux essayistes, moralistes et philosophes en vous disant : « Vous puiserez dans leurs écrits des règles de conduite qui ne vous serviront de rien, parce que les circonstances de la vie vous empêcheront de les appliquer. Mais il est bon d'avoir chez soi, à portée de la main, ces conseillers illusoires. »

Ainsi s'exprimerait l'Ecclésiaste en un temps accablé de livres!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

P.-J. Toulet : *Vers inédits*, le Divan. — Maurice Rey : *Escales*, Garnier. — Georges Lafourcade : *la Flèche d'Hercule*, « Marsyas ».

La pieuse affection, vigilante et clairvoyante, d'un ami, frère par l'âme et par l'esprit, entretient, on le sait, avec quelle ferveur à la fois forte et discrète, le flambeau sur la tombe de P.-J. Toulet. Jamais la flamme ne s'affaisse ou ne vacille. Elle exhale continûment sa pure haleine et sa chaleur dans l'air lucide ou dans l'esprit de ses justes admirateurs.

Toulet naquit en 1867, mourut en 1920. C'est alors que par les soins de M. Henri Martineau parut l'unique volume de vers qui porte son nom, les *Contrerimes.* Aujourd'hui, selon l'avertissement de l'éditeur, un modèle de présentation concise et précise à la fois, « on a tenté de réunir ici tous ceux des vers de Paul-Jean Toulet qui ne figurent

pas dans les *Contrerimes.* » Ces **Vers Inédits** se groupent en parties bien distinctes : d'abord, les *Premiers Vers,* les pièces où le fin et habile poète si personnel ne s'est encore révélé parfait ni à soi-même ni aux autres, où il se cherche, s'applique à se découvrir, tente de se trouver une forme et de se reconnaître des parentés qui tout naturellement se dissoudront plus tard, et où le lecteur attentif peu à peu assiste à l'élaboration patiente, à peine consciente, de cette originale verve, de cette spirituelle et amère conception qui seront celles de ses poèmes les meilleurs, comparables à nul autre dans notre langue, et que l'on a trop, et, forcément, toujours mal imités après sa mort. Toulet, qu'il atteigne ou non à cette perfection qui seule l'eût satisfait, s'est choisi une voie, dont chacun pensera ce qu'il voudra, mais qu'il s'est ouverte le jour où il se l'est proposé parce qu'il sentit qu'elle ne pourrait appartenir qu'à lui, ne s'accorder qu'à lui seul; il s'y est engagé sans retour possible et sans halte; l'œuvre unique qui est la conséquence de cette résolution nettement prise compte parmi les plus personnelles et les plus rares qui aient jamais existé.

Je ne prétendrai pas que ce soit parmi les *Premiers Vers* qu'il convienne de quêter les plus belles réalisations auxquelles le poète soit parvenu. Mais, enfin, leur qualité est déjà de ne trahir, même lorsque Toulet est tout jeune, aucune directe influence d'auteur en renom; il se réfugie dans l'étude assidue de quelques épigrammes de l'anthologie grecque, parce qu'il les sent proches de son tempérament sans qu'il s'en doute; leur seconde qualité est déjà de n'admettre dans la facture du vers ni à-peu-près facile d'exécution, ni achoppement maladroit ou défaillance. Ce grand praticien observe les règles traditionnelles les plus étroites, parce qu'elles ne sont jamais pour lui une gêne; il les surmonte, il les domine, il s'en sert et s'en grandit au gré de ses besoins.

Certes il se plaisait volontiers à des jeux de mince importance, et, comme il y excellait, ces jeux même contribuent à répandre et à maintenir sa gloire. On en rencontrera en assez grand nombre dans ce nouveau volume, *Vers écrits sur un mirliton,* vers inspirés par la vue de quelques tableaux, par exemple « sur la *Cruche Cassée* de Greuze » :

Dis-nous, Manon, pourquoi cette cruche cassée
Semble se conformer à ta triste pensée?

Mais la partie intitulée *Nouvelles Contrerimes* est, on l'entend bien, la plus attachante, tel ce quatrain, *la Nue* :

Est-ce hier que j'ai vu des pleurs
Briller sur ton visage,
Faustine, et l'ombre d'un nuage
Courir sur l'herbe en fleurs?

Je citerais maint et maint poème, mais ceux qui aiment Toulet auront compris que le volume qui nous est révélé ne se forme pas de pièces inférieures et dédaignées, mais qu'il ne peut contribuer qu'à l'exalter en le faisant mieux connaître. Et quelles exquises trouvailles à recueillir parmi les *Poèmes Inachevés* dont il sied, au moins, de reproduire du dernier, si mélancolique, douloureux, évocateur, ces quelques vers :

Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses :
La nuit bleue et les matins roses,
Les fruits lents à mûrir.

Ni que tourne en fumée
Mainte chose jadis aimée,
Tant de sources tarir...

. . . .

On peut tenir les poèmes du recueil nouveau de Maurice Rey, **Escales,** pour un poème unique et continu. La composition même, la disposition voulue par le poète y invitent. Répartis en quatre groupes : *l'Aventure, les Mortes, l'attente de l'Amour, Leïla,* soixante poèmes environ, se composent, uniformément, de trois quatrains formant un tout, mais, de l'un à l'autre, le sens est enchaîné et se dérobe au caprice occasionnel dont on s'étonne que l'auteur jamais ne se laisse saisir. Je ne découvre à la lecture de ce livre aucun autre regret à exprimer : il est trop sage, discipliné à l'excès, soumis à une rigueur presque logique, comme un livre de prose. Le vers chemine, se dresse, se pose et repart, toujours juste et égal à soi-même, et l'on sourit de ces appels à l'aventure que contient la première page du volume; l'aventure est évoquée, les hasards, les pays de fièvre, les pays de la brume, la

mer, mais ce sont des aventures de l'âme et de l'esprit non moins que du corps, et la lassitude en abolit le désir, sinon le souvenir :

Aventure, aventure! O mer, tout est fini!
La tempête a lassé même un cœur inlassable.
Du jardin fabuleux l'homme est toujours banni
Et comment pourrait-on franchir l'infranchissable?

L'espoir nous aveuglait. Des voix chantaient : *Plus tard!*
Plus tard, c'est aujourd'hui. Nous rentrons, les mains vides,
Usés par l'insomnie et les coups du hasard,
Ignorants des beautés dont nous fûmes avides.

Après tant de départs voici le seul retour.
Souvenirs, nous pourrions disssoudre nos cohortes
Si nous n'avions connu les femmes et l'amour :
Beaucoup nous ont trahis; les plus belles sont mortes.

Une aventure, non pas des aventures, s'exprime avec justesse, avec mesure, l'aventure d'un cœur aimant, ouvert à l'âpre espoir des jouissances belles, jeunes, où l'âme se fond dans l'extase; mais les aimées sont mortes, l'espoir ne s'est point flétri peut-être, si la foi a été déçue, et d'autres souffrances, d'autres déconvenues accablent et entravent l'élan... Pourtant, si, tout de même, un coin du ciel s'entr'ouvrait à l'azur parmi les nuages déchirés, si la foi allait renaître, si l'amour éclatait soudain ainsi qu'une gerbe de feux? Ce n'est que, ou c'est enfin plutôt, le très paisible amour, une tendresse constante et entière qui sans exaltation superflue veille sur le calme de ce corps éprouvé et sur cet esprit qui voulait s'égarer, une bonté sereine, une douceur qui apaise.

Comme l'automne est riche en mourantes splendeurs!
Comme il meurt sans révolte et comme il nous pénètre!
Des effluves, des feux, des frissons, des odeurs
Circulent dans l'air tiède au bord de la fenêtre.

Il se fait dans mon âme un vaste apaisement...

Et cet apaisement suprême, ce délice de sérénité sereine, c'est l'automne même qui s'émerveille de se prolonger, épargné désormais par les tempêtes et par la foudre, brusques et terribles, qui brûlent les ans et qui ravagent où elles se lèvent.

La courageuse et noble petite revue *Marsyas* que, avec l'aide de quelques collaborateurs aussi désintéressés que lui-même, publie à Aigues-Vives le poète français, anglais et provençal Sully-Peyre, édite un poème votif **la Flèche d'Hercule** dédié par Georges Lafourcade à la mémoire de Gabriel Sarrazin. C'est un poème tout d'ardeur sincère et de chaleureuse admiration, auquel j'applaudis et que je loue d'autant volontiers qu'il m'offre l'occasion (j'en suis reconnaissant à M. Georges Lafourcade) de rendre à mon tour témoignage à mon ami Gabriel Sarrazin, à cet homme tout d'enthousiasme, de générosité, de conviction et de bonté, que je n'ai personnellement approché et connu que lorsqu'il allait être, déjà, octogénaire. Chaque fois qu'il venait à Paris, il ne manquait pas de grimper, de quel pas alerte! mes cinq étages, et quelles belles causeries animées nous menions, lui de sa voix sonore et de son verbe abondant et nourri, sur tous sujets de poésie actuelle où ancienne, sur l'époque de nos deux jeunesses, sur les poètes anglais de Shelley à Swinburne, que nous chérissions également. Tout à coup il s'apercevait que l'heure d'un rendez-vous qu'il avait donné était passée. Il m'embrassait sur les deux joues, me serrait avec effusion les deux mains, me promettait de bientôt revenir, et se précipitait vers l'escalier qu'il dévalait en courant, et sans cesser de me parler encore et de m'envoyer ses amitiés. Cher, bon Sarrazin, si vif, si possédé de la vie, si désireux d'art et de pureté intellectuelle, poète certes non négligeable, et l'auteur, qu'on redécouvrira un jour, de ce livre tout d'émoi lyrique et de beauté, les *Mémoires d'un Centaure...*, cette seule et curieuse idée digne d'un Villiers de l'Isle-Adam, d'avoir donné l'existence, à travers les sphères les plus affinées de la société moderne, à un centaure d'une éducation et de sentiments tout délicats, on envisage quelle grandeur et quelle détresse sont possibles, Sarrazin les a fait vivre!... Georges Lafourcade célèbre noblement et honore cette mémoire qui nous est sacrée, où nous espérons, ô mon ami perdu, que

> Tu revois ta jeunesse et les longues prairies
> Et l'Alpe et les forêts dont le souple centaure
> Etraignait les troncs noirs au milieu des éclairs...

Mais je m'arrête, ayant peur, comme l'auteur de ce poème

voué à ce poète qu'il révère, de « mal pleurer », de mal évoquer « la vision des choses qui est la poésie et l'ardeur de créer », de mal fleurir aussi la tombe des absents.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Thérive : *Fils du jour*, Grasset. — Léon Daudet : *Ariane*, Flammarion. — Georges Blond : *Journal d'un Imprudent*, A. Fayard et Cie. — Edouard Peisson : *Mer Baltique*, Grasset. — Jean Pallu : *Les novices*, Rieder. — Bernard Nabonne : *L'habitation Baskerville*, Albin Michel.

Les **fils du jour** (M. André Thérive intitule ainsi son dernier roman) ce sont les croyants, les pudiques, les sobres, qui ne dorment pas, mais qui veillent, selon saint Paul, et qui s'édifient les uns les autres par leurs vertus. Il y en a encore aujourd'hui dont Georges Beauchamp et sa femme sont les prototypes. Des gens d'œuvres. Sérieux, un peu tristes. Ils ont deux filles, point jolies; un fils, Jacques, qui n'arrive pas à passer ses examens et qui abandonne la maison de ses parents, rue Monge, pour se faire veilleur de nuit, après s'être épris d'une créature déchue (une fille de salle dans un bistrot...), à l'exemple des héros russes d'avant le bolchévisme. Mais cette entrée en contact de leur fils avec la réalité douloureuse, c'est l'entrée du malheur chez les Beauchamp. Rien de vraiment chrétien — M. Thérive nous le fait dire par un brave homme de prêtre, qui ne mâche pas ses mots — dans l'attitude du pieux ménage. Ces gens-là, et leurs pareils, favorisés par la fortune, se croient purs parce qu'ils se tiennent à l'écart; mais ce n'est pas de jeu; et ils sont d'ailleurs pleins de vices en puissance, comme un marais croupissant de miasmes pestilentiels. Mieux valent ceux qui pèchent, mais qui souffrent. A preuve le crime que commet Georges Beauchamp aussitôt que la volonté d'agir le pousse hors de la route tracée, dans une traverse, et lui révèle, avec la sensualité, la violence. M. Thérive, romancier populiste, et donc soucieux de réalisme et par conséquent de vérité, est un philosophe pessimiste, comme on sait. *Fils du jour*, malgré l'effort constant d'objectivité dont il témoigne, est bien digne de prendre place à côté de ces sombres livres : *Le plus grand péché*, *Sans âme*, *Les souffrances perdues*. Ce

monde est laid, et les hommes ajoutent à sa laideur par leur orgueil et leur égoïsme cruel. Ils n'ont point pitié. Ils n'aiment pas. Qu'ils aiment, cependant, comme Jacques, le fils de Beauchamp, qui se flatte de n'être pas bourgeois, parce que chrétien, ils seront plus malheureux encore. Cette constatation désespérante est presque impie. Mais il ne m'appartient pas d'en chicaner M. Thérive. Libre à lui de voir la vie comme une farce sinistre, s'il nous traduit avec originalité sa vision. Et il est hors de doute qu'il a déployé le talent le plus âpre — le plus chatoyant, aussi — dans les peintures qu'il a faites non seulement des quartiers pauvres ou pittoresques de Paris (le cinquième arrondissement, « la zone », du côté de la porte Clignancourt), mais de personnages comme Georges Beauchamp et son frère, Aimé, un provincial noceur; Zizi, la fille des tenanciers d'estaminet de Fletinghem... Sa Jeanne Vigouroux, la malheureuse dont s'éprend Jacques, est une émouvante figure, mais à laquelle il prête un mensonge assez peu dans son caractère... Me trompé-je? Il m'a semblé que M. Thérive n'abandonnait pas toujours ses protagonistes à eux-mêmes, et qu'il intervenait, parfois, à son insu, dans leurs comportements? Avec ironie, le plus souvent, par bonheur... Il les cerne, en tout cas, de traits véridiques, et il a composé admirablement l'atmosphère sinistre dans laquelle trempe son récit tout entier. Si scrupuleuse que soit, enfin, la documentation de M. Thérive, elle ne gêne pas l'allure de son récit, accidenté de savantes ellipses; c'est en artiste qu'il l'utilise, avec cette imagination du détail, qui supplée à l'autre, mais qui procède, chez lui, d'une vue de l'esprit et qu'il passionne, à cause de la partialité même de celle-ci.

C'est autour d'une séduisante figure de femme que se compose le récit de M. Léon Daudet, **Ariane.** Ce nom, immortalisé par le vers de Racine plus que par la fable, est celui que l'on a donné, en Touraine, à l'épouse de l'écrivain Génevos, la châtelaine de « Gondole ». Les événements qui se produisent dans son entourage ou parmi ses relations, ne servent qu'à mettre en lumière les divers aspects de sa bonté souriante et saine. Ce caractère de chrétienne, éminemment française, aussi éloignée de l'orgueil que de la bégueulerie, de l'emphase que de la raideur, et à qui sa pureté rend, avec

le ciel, tous les accommodements possibles, m'a paru une création très originale. On ne comprendrait pas, ailleurs que dans notre « jardin », son indulgence aux faiblesses, ni son oubli des offenses, encore moins sa gaîté vaillante. M. Léon Daudet avait-il un modèle sous les yeux en la peignant? Il est possible; mais c'est chose piquante comme son pinceau, qui aime à travailler en pleine pâte, a su trouver des touches délicates pour modeler les traits de son héroïne. On retrouve, certes, plus d'une fois, le mémorialiste satirique qu'est M. Daudet dans *Ariane,* et le stimulant essayiste s'y atteste, aussi, en maints passages. Un salon financier, où fréquente un académicien peu recommandable, nous rappelle l'auteur des *Souvenirs,* et telles disputes sur les miracles, l'art, la médecine, l'auteur de *L'hérédo.* Voici, enlevés gaillardement : une Anglaise fine et sensuelle, un peintre tyrannisé par sa gouvernante, un chauffeur don-juanesque, un Japonais, Clemenceau lui-même... Et des odeurs de menus savoureux... Si l'épicurien ne se montrait pas, ici, sous l'humaniste, la fête ne serait point complète. Mais la compagne de Génevos, qui écrit un livre sur les trois vies (celle des sens, de l'intelligence et de l'esprit), Laure, la sainte femme — si différente des pieuses gens de M. Thérive — et dont la bienfaisante action triomphe même de la mort, voilà le véritable sujet d'*Ariane,* encore une fois. Quel optimisme émane de cette image, impérieusement évocatrice de celles de nos sculpteurs du Moyen Age! La vraie foi ne peut être triste, sans doute; elle n'a pu l'être, du moins, aux époques où la pauvreté existait, non la misère, selon la juste distinction, naguère établie par M. Georges Bernanos. Le miracle c'est que M. Daudet ait pu, je ne dis pas voir, mais seulement concevoir son héroïne, en nos temps haineux.

Comme dans les romans de MM. Léon Daudet et André Thérive, il est question de charité chrétienne dans **Le journal d'un imprudent,** par M. Georges Blond. On y assiste, en effet, à une visite de bienfaisance, à Aubervilliers, par la femme d'un écrivain bien-pensant, et que le secrétaire de celui-ci accompagne. Rien que dans cette évocation M. Blond témoigne du meilleur talent. Mais il y a autre chose dans son récit, à la première personne : une sorte de *Rouge et Noir*

moderne, suivi d'une *Education sentimentale,* plus moderne encore... Le tout très sobre, très dépouillé, un peu sec. Le héros de M. Blond, qui est normalien, est aussi communiste, cela va souvent de pair chez les intellectuels de son espèce. Il ne s'embarrasse pas de sentimentalisme et nourrit une haine assez âpre contre les bourgeois. Mais sous son cynisme de surface, il a conservé un fond de naïveté, de candeur, plutôt, qui le rend, malgré tout, sympathique par intermittences. La libertine, qui a fait de lui son gigolo (elle lui passe sa bourse pour payer, dans les lieux de plaisir), n'est pas étrangère, sans doute, à son état d'esprit; et il suffira qu'il tombe amoureux tout de bon, pour se découvrir une âme romantique. Romantique, Hélène, l'objet de sa passion, l'est, d'ailleurs, par maints traits charmants, mais un peu surannés, ou qui nous paraissent tels, à tort, peut-être, et qui l'apparentent, à la fois, à la Brigitte de *La confession d'un enfant du siècle,* à la Mme de Mortsauf du *Lys dans la vallée,* à la Mme Arnoux de *L'Education sentimentale,* citée plus haut. En revanche son mari a des vices dont on ne s'avisait pas de nous instruire entre 1830 et 1850 ou 60... Après avoir failli compromettre son ambition en voulant arracher cette femme à l'avilissante richesse, « l'imprudent » de M. Blond s'assagira. Une mésaventure, dans une maison de santé, lui a servi de leçon, en outre. L'anecdote, curieuse en elle-même, fait saillie dans le récit égal et uni de M. Blond. Il eût fallu, je crois, la réduire ou en faire simplement mention, pour expliquer l'épilogue. M. Blond est un observateur aigu; et il a l'art de dire beaucoup en peu de mots. Il possède les qualités des classiques; il est doué d'ironie, de surcroît. Sa nouvelle œuvre me confirme dans la bonne opinion que j'ai de lui.

Trois hommes, unis dans le même amour, celui de la mer; les frères jumeaux Ivan et Gustav Ablaad, des orphelins, et Guillaume Pert, le fils de l'homme qui les recueillit... Ivan est, des deux frères, le plus téméraire ou le plus audacieux. Mais la complexité de Gustav, son caractère à la fois impulsif et timide, font de lui le principal personnage du récit de M. Edouard Peisson, **Mer Baltique.** Le Finlandais a rencontré, à Hambourg, Olga Sturm, qu'il attire mais qu'il

fuit pour ne pas subir sa séduction. Quand il rentre, dix ans plus tard, il la trouve mariée à Guillaume. Impuissant à sauver celui-ci, pris une nuit par la tempête, il n'épousera même pas sa veuve, à sa mort. Un sombre destin le veut héroïque et malheureux. Come le héros de *Pêcheur d'Islande*, comme celui de *Fanny*, il préfère l'infini des flots au fini de l'amour, et son âme sauvage s'enveloppe de la brume nordique au sein de laquelle il est né. Une épopée maritime, en somme; chaotique et traversée d'éclairs. Le plaisir qu'on éprouve à la lire est étranger aux satisfactions que peut procurer la logique.

Les novices, par M. Jean Pallu, naguère lauréat du Prix Populiste, est un livre étrangement amer ou découragé, sous couvert d'objectivité. Les hommes sont laids (faut-il dire plus laids que nature?) dans cette histoire qui est une histoire d'amour où l'on voit une femme abandonnée tuer son ancien amant et l'épouse de celui-ci. Cela se passe dans un milieu d'ouvriers farouchement animés par le désir de s'emparer, par escroquerie, d'une usine, pour y faire fortune en fabriquant des armes, lors de la prochaine « Der des ders »... *Homo homini lupus*... Et M. Pallu, citant Tchekhov, écrit, en épigraphe : « Quand je décris des voleurs de chevaux, je n'ajoute pas qu'il est mal de voler des chevaux. C'est l'affaire du jury, non la mienne. » D'accord. Mais une canaille n'est pas faite tout d'une pièce, et la pire a des coins d'âme où le sentiment peut fleurir encore. Je l'ai maintes fois dit, et je le répète : l'écueil du naturalisme (dans quoi donne, ici, du moins, M. Pallu) c'est la charge. D'accentuer ou de noircir les traits de leurs modèles, pousse à la caricature les écrivains, soucieux jusqu'à la manie de ne point embellir la réalité. Mais il y a de la force dans *Les Novices*. Un don d'observation remarquable, au parti-pris près; et le goût scrupuleux de la documentation.

A l'aide, paraît-il, de papiers de famille, M. Jacques Nabonne a évoqué, dans **L'habitation Baskerville,** les mœurs des planteurs de la Louisiane, à la veille de la guerre civile américaine. On savait qu'il a été dit et écrit pas mal de sottises — sinon de mensonges intéressés — sur la prétendue horreur de la vie des esclaves noirs, à cette époque. Mais quand on lit l'intéressante narration de M. Nabonne, on déplore qu'à

l'âge d'or de la vie agricole menée par les Sudistes, ait succédé l'âge de fer du machinisme imposé par les Nordistes... *L'habitation Baskerville* ne m'a pas donné envie de reprendre *La case de l'oncle Tom* qui, jadis, arracha des larmes à mes yeux puérils. Les peintures de cette célèbre berquinade me paraîtraient fades, je le crains, en comparaison des tableaux réalistes de M. Nabonne. Celui-ci a su utiliser avec art les documents qu'il a hérités de son aïeul; et il y a toute apparence que le milieu soit exact dont il a recomposé l'atmosphère, et où il a placé des personnages qui ne sont pas conventionnels.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Jeu de l'Amour et du Hasard, trois actes de Marivaux; *On ne badine pas avec l'amour*, trois actes de Musset, à la Comédie-Française.

Plus je vais, plus je m'étonne de la dureté cachée sous les aimables dehors des ouvrages de Marivaux. Derrière leur politesse exquise, derrière cette subtilité sentimentale, s'abritent des pensées d'une rigueur et d'une inélégance qui surprennent. Des êtres extrêmement policés forment et exécutent des desseins à la fois inhumains et rudes. Cette vérité se fait jour et de bons esprits commencent à la répandre. Mais elle n'a pas encore l'évidence des vérités premières. Marivaux continue à être jugé sur l'exquisité de ses apparences, — et il est bien vrai qu'elles ont une grâce où l'on ne résiste point, et des séductions. On n'est pas plus avenant, ni plus aimable. On ne l'est même jamais autant.

C'est dans le **Jeu de l'Amour et du Hasard** que toutes ces qualités si plaisantes trouvent assurément leur plus parfaite expression, et cependant c'est là que l'on trouve aussi quelques-uns des traits par lesquels l'auteur peut le plus gravement choquer l'homme d'aujourd'hui. Ce n'est pas seulement le jeu de l'amour et du hasard que nous montre cette comédie, c'est celui de l'inégalité sociale. Le rideau est à peine levé que ce thème essentiel de l'ouvrage apparaît, dès la huitième réplique de la comédie. « *Si j'étais votre égale, nous verrions* », dit Lisette à Silvia qui se met en garde contre ses libertés de langage. Et cette première parole a déjà quelque chose d'affreux. On sent bien que l'on n'est pas encore au temps où tous

les hommes vont naître égaux en droits, et ce qu'il y a de frappant ici, c'est que l'inégalité est admise et acceptée par l'être au détriment de qui elle joue. Lisette se sait inégale à Silvia, elle y consent et l'on ne peut même pas dire qu'il y ait rien de menaçant dans le *nous verrions* qu'elle ajoute à sa proposition. Je ne sais si l'on a jamais placé Marivaux parmi les précurseurs de la Révolution, mais ce n'est en tout cas point à cause de ce : *Si j'étais votre égale, nous verrions,* qu'on le pourrait faire. Assurément, il serait aisé de donner à cette phrase une intonation menaçante. Il n'entrait pas dans l'esprit de l'auteur de la lui faire attribuer, et, si l'on veut considérer Marivaux de plus près, on verra qu'il inspire l'idée de faire une révolution contre lui plutôt que d'en faire une lui-même.

Je ne pense avoir vu nulle part ailleurs la peinture de gens des hautes classes s'adressant à leurs inférieurs comme font ici des gens aussi aimables, aussi sympathiques, aussi bien élevés que Silvia et que son frère Mario, et aussi intelligents et aussi sensés. Ils sont à claquer. Je veux bien que Mario exagère à dessein son attitude par rappeler sans cesse à Dorante et à Silvia déguisés qu'il ne tient compte que de leur déguisement. Cependant, quand il leur dit à l'abord : « *Entre gens comme vous le style des compliments ne doit pas être si grave,* cet *entre gens comme vous,* a bien de quoi choquer. Et le *votre jargon,* qui vient après, fait de même. S'il admet que les domestiques usent d'un bas langage qui leur est propre, il montre du mauvais goût en le leur disant au nez.

Quant à Silvia, c'est bien pis. « *Je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne* », dit-elle à celui qu'elle croit être Bourguignon. Et quoiqu'elle lui parle alors d'égale à égal, le mot est d'une hauteur offensante, et il exprime la pensée exacte de cette jeune fille qui, un instant plus tard, se dit à elle-même, en *a-parte* : « *Quel homme, pour un valet* », comme s'il n'était point admissible qu'un valet, — comme elle dit, — eût de la bonne grâce et de l'esprit. Elle se maintient donc bien dans la logique de son caractère quand dans un autre *a-parte* elle se confie à elle-même d'autres choses si violentes contre ceux qui la servent.

Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! Comme ces gens-là vous dégradent! Je ne saurais m'en remettre; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur... Il s'agit d'un valet!

Il ne saurait à aucun moment entrer dans l'esprit de cette aimable fille qu'un valet, qu'un domestique, est façonné de la même argile qu'elle. Jamais la séparation des castes sociales, leur opposition, ne fut admise par qui la peignait avec plus de naïve insolence.

Mme Marie Bell, qui a représenté pour nous une Silvia d'une heureuse et rare originalité, a merveilleusement fait sentir ce côté du rôle de son héroïne. On sent que cette comédienne élégante, qui fait de Silvia une sorte de princesse, appartient à la classe des maîtres. On n'imaginerait pas son train sans valets ni suivantes. Ni peut-être même sans esclaves, ces esclaves auxquelles les jolies femmes d'Ovide enfonçaient dans les bras leurs longues épingles d'or (*rapta brachia figit acu*) si d'aventure elles les coiffaient mal.

C'est à l'occasion des débuts d'une jeune comédienne que nous avons récemment revu le *Jeu de l'Amour et du Hasard.* D'autres débuts nous ont de même ramené voir d'autres pièces du répertoire, et notamment l'admirable **On ne badine pas avec l'amour.**

Chaque fois que l'on revoit un ouvrage de cette classe, on y est frappé par d'autres particularités. Cette fois-ci, j'y ai pris nettement conscience de quelque chose qui m'avait toujours obscurément choqué. C'est dans la fameuse scène de la fontaine, qui termine le second acte. Je n'en avais jamais apprécié la grandiloquence. Ces deux enfants de dix-huit et vingt ans s'y expriment chacun comme s'il avait au moins dix ans de plus, mais c'est un trait qui fut déjà bien des fois souligné.

Ce qui m'apparut cete fois-ci, c'est que cette scène était construite en porte-à-faux et que Perdican s'y conduisait avec une maladresse extrême. Quoi! voici un jeune homme à qui sa fiancée demande s'il a aimé les maîtresses qu'il a eues, et qui lui répond qu'il les a aimées de tout son cœur! Il n'est pas un homme un peu expérimenté qui eût dit cette chose-là, quand bien même on lui aurait arraché auparavant mille pro-

messes d'être sincère et de répondre sans modestie et sans fatuité. Voulait-il être aimé de Camille? Perdican devait lui jurer qu'aucune des femmes qu'il avait connues avant elle n'avait compté pour lui. Qu'il n'en avait aimé aucune de tout son cœur, mais au contraire que le vif de sa sensibilité n'avait été jamais atteint. Qu'elles n'avaient été pour lui que des jouets. Qu'il l'avait toujours attendue, elle, Camille, et qu'il savait fort bien par avance que c'était elle qui serait le grand amour de sa vie.

Vous me direz que, s'il s'était comporté de la sorte, il n'y aurait plus eu de pièce. Je n'en suis pas d'accord. Il y avait au moins une bonne façon de faire qu'après un tel début, Camille et Perdican se quittassent, encore mécontents l'un de l'autre afin que la comédie se poursuivît. Je ne la rechercherai point pour vous, car si je veux bien critiquer *On ne badine pas avec l'amour,* mon dessein n'est absolument pas de le revoir ni de le corriger.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Année biologique. — La mémoire du temps chez les Insectes. — Sensations gustatives chez les Abeilles. — Races sexuellement différentes. — Test de la grossesse. Equilibre hormonal et gravidité. — Controverses relatives à la morbidité consanguine.

Pour suivre le mouvement biologique, on consultera avec profit l'excellent recueil bibliographique, **l'Année Biologique,** qui rend compte, dans ses six fascicules annuels, d'environ 6.000 travaux parus en langues diverses. Non seulement les physiologistes, mais même les psychologues y trouvent des renseignements précieux, tels ceux qui suivent.

La mémoire du temps chez les Insectes. — D'après les recherches de Grabensberger, de Beling, de Kalmus, on peut apprendre à des Termites, à des Fourmis, à des Abeilles, à manger à des intervalles de temps réguliers : à l'heure dite, on voit des Insectes se rassembler aux points de distribution, même si on n'y dépose pas d'aliments. Pour un rythme de 24 heures, c'est facile, mais on réussit aussi pour des temps plus courts (3, 5, 21 heures) ou plus longs (27 heures). Les sensations n'interviennent pas. Une avance qui peut at-

teindre 4 heures sur 24 peut être déterminée par l'ingestion de substances qui accélèrent les échanges nutritifs, telle l'hormone thyroïdienne; avec la quinine, on observe, au contraire, un retard; avec l'arsenic, le phosphore, cela dépend de la dose. Ceci est en relation avec la vitesse des réactions chimiques internes. Le froid qui ralentit ces réactions et le chaud qui les accélère, sont des facteurs perturbateurs du rythme; par exemple 6 heures d'exposition à 5-7° retardent de 2 heures et demie le moment où des Abeilles se présentent pour recevoir leur nourriture. Les anesthésiques n'ont aucun effet. Toutes ces expériences parlent en faveur d'un déterminisme interne, mais non « nerveux », de la mémoire du temps chez les Insectes.

J'ai rendu compte ici récemment (1er mai) d'un livre de Lecomte du Noüy, *le Temps et la Vie*. Une année paraîtrait plus longue à l'enfant de 5 ans qu'à l'homme de 50 ans. Or, l'activité chimique se ralentit avec l'âge, suivant une courbe caractéristique. Si Lecomte du Noüy avait connu ce travail, il en aurait sûrement tiré parti.

Sensations gustatives chez les Abeilles. — K. v. Frisch vient de publier un gros mémoire, où il rassemble les résultats de 10 années de recherches expérimentales sur le discernement des saveurs chez l'Abeille. Des 34 variétés de sucres ou dérivés, dont 30 ont pour l'Homme une saveur sucrée, 9 seulement sont attirants pour cet Hyménoptère, en particulier le glucose, le fructose, le maltose, mais non le lactose. La mannite, qui n'est pas « sucrée » pour l'Abeille, ne l'est pas non plus pour une Fourmi, *Myrmica rubida*, mais l'est pour une espèce très voisine, *Myrmica rubra*.

Les Abeilles tolèrent mieux que l'Homme la quinine et les amers : sensibilité 100 fois plus faible.

§

L'*Année Biologique* consacre dans chacun de ses numéros une rubrique à l'action des facteurs mécaniques, physiques et chimiques sur l'être vivant.

Certains de ces facteurs sont très nocifs, en particulier les sons intenses. Avec un oscillateur produisant un son intense de fréquence 8900, on peut tuer rapidement des Vertébrés

ou des cellules (globules rouges du sang); il faut 6 minutes pour tuer une Grenouille dans l'air, 10 si elle est sous l'eau. Les cultures de Bactéries sont particulièrement sensibles : en 30 minutes, on peut stériliser du lait.

Je lis dans *Variétés* II, de Valéry :

> L'homme moderne supporte le bruit que vous savez, il supporte les éclairages violents et follement contractés; il est soumis à une trépidation perpétuelle; il a besoin d'excitants brutaux, de sons stridents.

Mais n'est-ce pas inquiétant pour l'avenir de la race? Il y a lieu aussi de se méfier de l'abus du café. L'addition de grains de café à la nourriture des Lapines diminue fortement leur fécondité, et cela que le café soit donné en faibles quantités pendant longtemps (4 semaines), ou en grandes quantités pendant un temps plus court (3 à 11 jours). Il peut y avoir stérilisation complète. La caféine agit comme poison des cellules reproductrices et elle tue les ovules, tout d'abord ceux qui sont le plus près de la maturité; il y a dégénérescence, avec hémorrhagies, des follicules ovariens.

Pour des doses très faibles, seule la proportion des sexes est changée, en faveur du sexe femelle.

§

Le problème de la sexualité, liée aux hormones, préoccupe beaucoup les biologistes contemporains.

Races sexuellement différentes. — Chez la Grenouille *Rana temporaria,* on a distingué deux races, une « race différenciée » produisant un nombre égal de mâles et de femelles, et une « race indifférenciée » produisant surtout des femelles; on rencontre la première dans les montagnes, à Davos par exemple (49 femelles pour 49 mâles et 2 intersexués), et la seconde dans les plaines (à Munich, 89 pour cent de femelles). Or, dans la race alpine, parmi les glandes à sécrétion interne, la surrénale, le thymus et l'hypophyse sont très actives; dans la race des plaines, au contraire, c'est la thyroïde qui est la plus active. On en conclut que les conditions du milieu agissent sur la sexualité par l'intermédiaire des glandes endocrines.

Test de la grossesse. — Les Grenouilles, et mieux encore

les Crapauds de l'espèce *Bufo powleri,* sont d'excellents « tests » de grossesse, chez la femme. En leur injectant de l'urine de femme enceinte, on provoque chez les femelles la ponte et chez les mâles le réflexe d'embrassement et d'accouplement. On obtient le même effet, en leur injectant un extrait chimique du lobe antérieur de l'hypophyse d'un Mammifère. Précisément, au cours de la gestation, il y a suractivité de ce lobe antérieur.

Equilibre hormonal et gravidité. — La question des équilibres hormonaux au cours de la gravidité est complexe; elle est exposée dans un important mémoire présenté récemment par Brouha et Collin à l'association des physiologistes. L'ovulation ne peut s'effectuer qu'à la faveur d'un équilibre hormonal bien défini. L'ovaire produit deux hormones : la folliculine et la progestine; un excès de folliculine ou un défaut de progestine entraîne l'avortement. En outre, au début de la gestation, l'intervention de la sécrétion de l'hypophyse est nécessaire. Ceci chez la Lapine ou la Chèvre. Chez la Femme, c'est encore plus compliqué, car le placenta y devient une source d'hormones.

§

La *Génétique* est l'une des branches les plus fécondes de la Biologie. Elle donne lieu à bien des controverses.

Controverses relatives à la morbidité consanguine. — En Suisse, la commune d'Amden, située au-dessus du lac de Vallenstadt, à 900-1.200 mètres d'altitude, se trouve très isolée; aussi ses habitants se marient généralement entre eux; les 2/5e de la population appartiennent à trois familles de même nom; malgré cela, la fertilité est satisfaisante (en moyenne 5,4 enfants par famille d'au moins 10 années d'union) et les maladies héréditaires ne se rencontrent qu'en cas isolés. A. Pictet conclut de la statistique de Walter Grob : voici « une nouvelle preuve qu'une longue période d'endogamie n'altère pas l'état général ni le degré de fertilité d'une population isolée. »

Cependant Arnold Egenter, qui a reconstitué l'ascendance (jusqu'à 7 générations) des habitants d'un autre village alpin isolé, déclare que « le haut degré de consanguinité a eu pour résultat de procréer et d'augmenter graduellement une série

de caractères récessifs : imbécillité, schizophrénie, atrophie musculaire progressive, albinisme ». Mais ces caractères proviendraient d'une transmission héréditaire et non pas d'une dégénérescence.

J'ai pris ces exemples un peu au hasard de la lecture de l'*Année Biologique*.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Camille Blot : *Paysage des Mers*, Figuière. — Sirieyx de Villers et Fernand Lot : *Détours en Pays landais*, D. Chabas, éditeur, Hossegor. — R. Parry : *Tahiti*, Gallimard.

Un curieux volume, traversé par une intrigue tout comme un roman, est celui de M. Camille Blot : **Paysage des mers**. Yves Le Bihan, jeune pêcheur breton, est enlevé par l'inscription maritime à son village où il laisse sa promise Marie-Jeanne. A Toulon, il embarque sur l'*Aurore*, où il s'acclimate peu à peu, mais où malheureusement il se prend de haine avec un nommé Walter, au sujet d'un chien trouvé qui devient une distraction pour tout l'équipage. Au cours de manœuvres aux alentours du port, Yves admire la beauté des côtes méditerranéennes si différentes d'aspect de celles de l'océan. Une nouvelle querelle a lieu avec Walter, et au sujet de la photographie de Marie-Jeanne. Des coups de poing sont échangés. Un voyage en Tunisie permet à M. Camille Blot de nous initier à la vie de bord et aux incidents du mouillage à Bizerte, où Le Bihan repêche Walter tombé à l'eau, ce qui amène leur réconciliation. C'est, après Sousse, une excursion à Kairouan, dont la grande mosquée, construite avec des débris d'anciens temples, est si célèbre.

Dans la salle des prières, nattes et tapis protègent le silence du lieu saint. Près du minbar, le guide montre deux colonnes très rapprochées, presque jointives, entre lesquelles ceux qui trouvent passage sont assurés de connaître un jour les joies du paradis d'Allah.

C'est ensuite une visite aux souks, qui ravissent toujours les yeux par l'amoncellement d'objets peu connus : tapis de toutes provenances, cuivres ouvragés, armes, etc.

Les exercices conduisent le navire à Carthage, dont le cap

est émaillé de superbes jardins et de somptueuses villas. Les ruines de la ville rappellent aux hommes que, si importante que soit leur œuvre, elle n'en est pas moins périssable. A Tunis, Walter, Le Bihan et Rabiot le chien font une longue promenade, au cours de laquelle les fruits, les aliments, les vêtements, etc. apportent des sensations neuves et imprévues. Le soir, autre expérience; ils pénètrent dans une maison de danse, sur laquelle il nous est donné de nombreux détails. L'escadre continue ses manœuvres, mais la tempête complique les opérations pendant plusieurs jours et les pages relatant les efforts des hommes contre les éléments sont parmi les meilleures du livre. Le Bihan a reçu de mauvaises nouvelles de chez lui, il descend à terre. N'étant pas rentré pour l'appel, Walter et le chien partent à sa recherche. Ils le retrouvent blessé dans des rochers et heureusement peuvent le ramener à bord avant l'appareillage. Le retour à Toulon s'effectue encore par mauvais temps. Le Bihan a décidé Walter à venir chez lui, mais cette inspiration lui est funeste, car Marie-Jeanne s'en éprend et, le cœur brisé, Yves l'abandonne à son ami.

§

Comme son titre l'indique, le volume de Sirieyx de Villers et Fernand Lot : **Détours en Pays Landais,** nous conduit dans cette région d'Arcachon et des lacs que le tourisme, surtout nautique, a aidé à faire connaître depuis quelques années.

Evidemment cette région boisée peut paraître bien monotone au voyageur qui ne la traverse qu'en chemin de fer. Il en est tout autrement déjà lorsqu'on s'écarte des grandes voies de communication. La majeure partie de la contrée est couverte de forêts de pins, tous entaillés pour en recueillir la résine qui donne la térébenthine et la colophane. On y trouve également en abondance le chêne-liège, exploité de même. Cette immense forêt renferme des clairières qui sont des lacs; certains sont importants, ils connaissent des vagues écumeuses et même de grosses tempêtes. Parmi ceux-ci, on peut citer Cazaux et Biscarosse; d'autres ne sont que des étangs, comme ceux de Soustons, d'Aureilhan, de Léon, etc. Ces lacs forment une chaîne orientée du nord au sud; ils

communiquent entre eux par des « courants ». Les principaux sont ceux de Mimizian, de Contis, d'Huchet et de Soustons. La descente de ces courants en barque constitue une excursion pleine d'intérêt. Le bassin d'Arcachon est un filleul de l'Atlantique, à l'usage des organismes délicats. La ville du même nom est en somme récente, groupée autour d'une chapelle du xvie siècle dédiée à la Vierge; elle compte aujourd'hui 12.000 habitants. De l'autre côté du bassin, le village marin du Picquey attire également de nombreux visiteurs. En bordure de la mer se trouve la dune de Pyla, blanche, absolument nue; elle sépare l'océan de la forêt. Sa hauteur ne cesse de croître; en 1847 elle était de 76 mètres et maintenant elle atteint 96 mètres. De même que le Sahara, c'est un lieu de mirages, on nous recommande de ne pas choisir le 15 août pour aller à Léon; pourtant le repas qui y est servi peut faire rêver tous les gourmets; il y a même un plat local qui est l'anguille aux pruneaux.

Soustons est, paraît-il, un grand centre industriel, mais là les usines ne déparent pas le paysage, on y traite le bois, la résine et le liège. Hosségor, cap breton, est un lieu de villégiature, mis à la mode par divers littérateurs. Dax est bien connu par ses boues chaudes, qui servent aux rhumatisants. Si les édifices y sont quelconques, on n'en peut dire autant des Dacquoises. Des chapitres sont consacrés aux résiniers, gens sauvages et rudes. On lira même avec étonnement combien les mœurs de certains habitants sont demeurées incultes.

Il est encore question des artistes originaires du pays; des courses landaises moins tragiques que les courses espagnoles; des églises, notamment celle de Saubusse au clocher fortifié, celle du Cap-Breton, que coiffe une étrange cheminée, celle de Saint-Girons-en-Chalesse, dont la crypte est soutenue par des colonnes de marbre, etc.

D'autres pages nous parlent des « Barthes », étendue de terrain peuplée d'oies blanches et de petits chevaux noirs; des « noces de l'Adour et de la mer », de la forêt de Seignasse, etc.

Ce volume aidera à faire connaître une région encore ignorée de beaucoup.

Nous signalerons à l'attention de nos lecteurs un album de photographies sur **Tahiti** que vient de faire paraître chez Gallimard M. R. Parry.

CHARLES MERKI.

EXÉGÈSE ET MYSTIQUE

Raoul Allier : *Magie et religion*, Berger-Levrault, 8°. — Paolo Toschi : *La poesia popolare religiosa in Italia*, Firenze, Leo S. Olschki, 8°. — Cesare Caravaglios : *L'anima religiosa della Guerra*, Milano, Mondadori, 8°, ill.

En lisant l'ouvrage de M. Raoul Allier sur **Magie et Religion** on éprouve une sensation étrange. Toute la vieille terminologie y revient, avec des sens maintenant hors d'usage; c'est un peu comme si on disait d'un candidat qu'il est un « libéral », au sens de la Restauration, alors que de nos jours ce mot a un sens tellement réactionnaire que « conservateur » paraît préférable au peuple. Même une question comme : « Y a-t-il eu un âge de la magie pure? » ne saurait se poser. Demanderait-on : « Y a-t-il eu dans l'histoire de l'Humanité un âge de la nudité? » Réponse : tout dépend à la fois du climat, de la pigmentation et de l'hygiène.

J'ai suivi l'auteur pas à pas : son argumentation suppose le problème résolu, à savoir que la magie et la religion sont deux choses si distinctes qu'elles sont opposées. Ce qui revient à dire que M. Allier n'a su, ou voulu, admettre les identités fondamentales des intentions, des actes et des agents, ni surtout que l'ensemble appelé religion est orthodoxe à un moment donné et pour un peuple donné, alors que pour ce même peuple, mais à un autre moment, le même ensemble est magie. L'érudition, et elle est grande, de M. Allier ne peut pas dissimuler le fait que le dualisme n'existe ni dans les intentions, ni dans les techniques; mais seulement dans l'opinion imposée aux masses, petites ou grandes, par le parti politique au pouvoir, théocratique ou laïque.

Ce qui était religion pour les païens, par exemple le culte de Mithra et les offrandes aux représentations de ce dieu, est devenu magie pour les chrétiens, qui cependant ont fait les mêmes offrandes, en les interprétant autrement. On trouve

religieux que Jésus ait guéri des malades par une bénédiction et par la force de son Verbe; si un guérisseur le fait de nos jours, on l'accuse de sorcellerie, ou on le poursuit pour exercice illégal de la médecine, ou enfin on explique la guérison par la suggestion. Cet homme n'a pas le droit de se regarder comme le Fils de Dieu. S'il se juge ainsi, la société moderne l'enferme comme fou.

On peut prendre toutes les religions et toutes les magies; on peut analyser à l'extrême les mécanismes; on peut leur ajuster toutes les interprétations psychologiques qu'on voudra : la différence ne sera que d'application, mais non d'espèce; tout au plus de combinaison moléculaire. Certes, l'or n'est pas du fer, parce que nous employons le vocabulaire courant. Mais d'ici cent ans, ou moins, l'or sera du fer, parce que tous deux seront des aspects différents d'une même chose. Vu son point de départ, M. Allier répond victorieusement à la question posée : « désastreuse pour l'intelligence et la conscience morale, la magie ne l'est pas moins pour la religion ». Mais où je ne comprends plus, surtout après les analyses psychologiques, souvent intéressantes, du volume, c'est quand l'auteur conclut : « la Mission chrétienne... loin d'être une fantaisie mystique... a sa place dans l'activité normale de l'humanité ». Si vous ôtez le mysticisme d'une religion (et j'ajoute, puisque c'est la même chose, d'une magie) qu'est-ce qui reste? Une morale laïque? Il y en a tant déjà... Une technique spirituelle comme la médecine hypnotique? Un doit-et-avoir et un livre de comptes?

Mais non, puisque page 255, M. Allier dit à propos de la bénédiction du pasteur protestant à la fin du service, que « ce n'est pas seulement un geste; il faut savoir distinguer l'esprit partout et le mettre partout ». N'est-ce pas la définition même du mysticisme? M. Allier s'est embarrassé les jambes dans les roseaux de la rive; ses coups de talon n'ont fait que compliquer encore ce fouillis terminologique dont les ethnographes et les sociologues avaient eu tant de peine à se sortir. Le fait certain, de toute manière, est que les magiciens sont aussi mystiques que les prêtres; et que sans cette force ils n'auraient de fidèles ni les uns, ni les autres.

C'est bien ce qu'a compris Paolo Toschi dans son étude,

avec nombreux textes à l'appui, de **La poésie populaire religieuse italienne.** Il distingue avec raison la poésie liturgique, qui est fixée, réglementée et formelle, de la poésie populaire tout aussi religieuse, mais qui est instable, imagée et non enseignée par les prêtres; c'est sa spontanéité qui lui assure son caractère poétique. Du moment qu'il s'agit de religion, ce caractère est le mysticisme naturel, par opposition au mysticisme appris et devenu verbal. Et comme dans les deux cas les textes sont absolument ou relativement sacrés, leur étude relève forcément de l'exégèse. Le contact des deux séries est bien visible dans les chants italiens de la Passion, auxquels est consacré le chapitre V; mais dans les diverses régions, le peuple a ajouté aux textes évangéliques toutes sortes de détails, des dialogues, des allusions, qui en définitive ont, dirais-je, réhumanisé les héros sacrés.

Paolo Toschi a fait œuvre utile aussi, et de portée internationale, en déclarant qu'il ne suffit plus de chercher uniquement dans ces poèmes narratifs ou épiques, le plus souvent chantés, ce qu'ils ont de *populaire;* mais qu'il faut chercher aussi ce qu'ils ont de *poétique*. Cette observation est l'indice d'une évolution pleine de promesses. Mais à une condition : c'est que, comme l'auteur l'a fait, on abandonne les formules traditionnelles de la critique littéraire, qu'on cesse de distinguer un bon et un mauvais goût, des mètres légitimes et illégitimes; et surtout qu'on se refasse une sensibilité conforme à celle des auditeurs auxquels ces poèmes sont destinés. Il est vrai que pour apprécier esthétiquement les textes cités par l'auteur, il faudrait connaître les sonorités des divers patois italiens...

Cette orientation sensitive n'a pas empêché Paolo Toschi de soumettre ces poésies religieuses au procédé d'analyse actuellement en usage. Il a simplifié la présentation de ses résultats en les réduisant en tableaux, au nombre de XLIX; une bibliographie par province fait aussi de ce livre un excellent ouvrage de références. En France, je ne vois guère que la Bretagne pour posséder un trésor comparable; dans les autres provinces, ce type de poésie, florissant au moyen-âge, a disparu presque partout; il reste des chants de la Passion et des chants des Rois Mages. Nos noëls sont à peu près

tous artificiels. Et nos légendes hagiographiques sont tombées dans la prose même pas rythmée.

Plus frappante encore est la persistance du mysticisme (ou sa renaissance) dans cet ensemble de croyances et de coutumes que César Caravaglios nomme **l'Ame religieuse de la Guerre.** Le problème fondamental était : la Guerre a-t-elle développé la religiosité des soldats italiens? Le P. Gemelli, philosophe franciscain bien connu, avait fait sur ce sujet une enquête par questionnaires; il avait conclu par la négative. M. Caravaglios, en se basant sur des documents plus complets, a conclu au contraire par l'affirmative. Les chapitres suivants traitent du culte aux armées; des amulettes et reliques de guerre (p. 97, bibliographie italienne), dont la plupart ressemblent aux nôtres étudiées par Dauzat, Roure, Galippe, etc.); des ex-voto, notamment des tableaux peints par les soldats eux-mêmes et dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre d'art populaire (planches 160-161; 176-177), des soldats en argent, la représentation de membres blessés ou de mutilations diverses, des balles dans des bouteilles, des médailles et des attestations sur parchemin ou papier. On se demande dans quelle catégorie, magie ou religion, M. Allier classerait toutes ces manifestations.

Qu'elles témoignent d'une foi intense et sincère est prouvé par la très intéressante collection de lettres qui forme le sixième chapitre du livre. Ces documents permettent d'évaluer les variations du fatalisme et du mysticisme chez des individus exposés aux mêmes dangers, se trouvant tous dans les mêmes conditions, mais d'origines et d'éducation différentes. Malheureusement, l'auteur a négligé de nous donner des renseignements précis sur ce deuxième point. Toutes ces lettres sont profondément religieuses. On peut se demander s'il ne serait pas possible de constituer une collection semblable de lettres provenant d'incroyants. Il en a été publié en France qui sont aussi belles que les autres, sans recours à une aide surnaturelle, et sans autre mysticisme que le sentiment profond de la fraternité humaine.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Muse française : survivance d'Henri de Régnier. — La même revue, *Le Bulletin des Lettres, Les Amitiés, La Revue française de Prague,* articles sur Louis Le Cardonnel. — *Le Front latin,* singulier hommage au poète et certains de ses propos rapportés. — *Æsculape :* témoignages nouveaux sur la mutilation volontaire de van Gogh; les fonctionnaires hospitaliers et sa peinture. — Mémento.

M. Maurice-Pierre Boyé écrit dans **La Muse française** (15 juillet) un excellent article sur Henri de Régnier. L'auteur s'y réclame souvent de M. André Fontainas « qui le comprend et l'aime si bien », « le » signifiant le poète de *Vestigia Flammæ.* La survivance de celui-ci est attestée par le critique :

Nous pouvons déjà, en effet, déceler facilement sa descendance et comprendre ce que lui devaient déjà un Charles Derennes, un Emile Despax, ce que lui doivent des poètes aussi éminents et personnels que Fernand Mazade, Pierre Camo, André Foulon de Vaulx, Fernand Gregh, et, plus près de nous, Jean-Louis Vaudoyer, Emile Henriot, Henri Dérieux, André Stirling, Robert Honnert. Seules, les récentes générations semblent s'écarter de lui. Court abandon. On reviendra à lui, car il est la source, il est Aréthuse. La jeunesse l'admire toujours : hier, Georges Heitz; aujourd'hui, Robert Houdelot, et l'on peut sans crainte lui répéter ce qu'il disait à Moréas, qu'il aimait et admirait tant :

Mai si les uns s'en vont vers l'ombre et le silence,
Sans que rien d'eux survive à ce qu'ils ont été,
D'autres, vers l'avenir où leur nom les devance,
D'un pas victorieux montent dans la clarté.

La même revue donne un émouvant « Louis Le Cardonnel », de M. Louis Pize qui, dans **Les Amitiés** (15 juillet) et **Le Bulletin des Lettres** (25 juillet) a traité aussi de son maître révéré. Il cite dans cette dernière publication une lettre que lui adressa le prêtre-poète au moment de la parution du recueil *De l'Une à l'Autre Aurore* et où l'on peut lire ces lignes :

...Puisque vous devez parler de ce livre « De l'Une à l'Autre Aurore », qu'il semble bien que saint François a béni, faites-le, comme peu sauraient le faire ainsi que vous, en en dégageant l'âme secrète. Ne parlez pas, comme d'autres ont fait déjà, de Muses païennes; parlez de Muses antiques. Le mot païen a un sens théologique, inacceptable pour nous. Mais dans l'Antiquité il y a mieux

que le paganisme; il y a une tradition de vérité et de beauté; il y a la sobriété, la pureté, la transparence de la forme. Les Muses sont, pour qui sait voir, des puissances célestes, des puissances d'ordre et d'harmonie, de Vertus inspiratrices, qui font pressentir nos Esprits d'En-Haut, nos Anges chrétiens : et Dionysos, avec Orphée, est la préfiguration du Dieu qui, déchiré pour les hommes, sera leur sauveur et les nourrira, à son banquet mystique, de sa chair et de son sang.

Ne parlez pas non plus de Moréas, à mon sujet. Je l'ai aimé : j'estime la pureté de sa forme. Mais il manque à son œuvre la palpitation de la vraie vie et du véritable Amour. Rien ne la soulève au-dessus des biens présents. S'il y a là une mélancolie, elle est justement toute païenne. Elle n'est pas l'aspiration vers de plus hauts cieux. Littérairement, toutefois, Moréas a été d'un digne exemple. Sa perfection un peu étroite et limitée, pour les raisons que je viens de dire, vaut mieux que l'inconsistance et le vague. Il y a toujours quelque chose de bienfaisant dans l'Eurythmie.

M. Louis Pize montre, dans *La Muse française,* Le Cardonnel en ses dernières années « affranchi des éphémères contingences » et ne respirant plus que « dans l'attente de Dieu » :

Bossuet lui tenait majestueusement compagnie. Durant des années, il n'aura guère lu que des écrivains sacrés. Je me souviens d'un soir, à Valence, où, plein d'exaltation, il poursuivait à haute voix la lecture d'un chapitre de saint Bonaventure, et je n'osais l'interrompre, bien que j'entendisse arriver en gare le train qui devait m'emporter. Louis Le Cardonnel aura passé toutes ses journées en méditant les mystiques, et quand il ne pouvait plus les lire, c'est eux encore qui fournissaient le thème de la contemplation où il se préparait gravement à la mort. Cette vieillesse de Le Cardonnel garde un caractère d'une étrange grandeur, surtout dans notre époque dont les rumeurs s'affaiblissaient de plus en plus autour de lui — un caractère d'une sérénité magnifique, et, pour reprendre une des expressions qu'il aimait, vraiment augurale. Mais peut-on parler de vieillesse, à propos d'un poète dont le cœur était resté délicieusement jeune, dans la spontanéité de ses élans et même de ses caprices? La vieillesse? Non pas : mais le prolongement d'un automne pareil à celui qu'il avait salué dans d'immortelles *Invocations :*

Loin d'orgueil, espérant des revanches tardives!
Uniquement épris d'un rêve aérien,
Je ne regarde plus vers les ingrates rives
Du monde aveugle et sourd, dont je n'attends plus rien.

Nul poète n'aura davantage vécu son œuvre, d'abord dans l'inquiétude douloureuse qui devait le conduire au sacerdoce, à la possession de Dieu; puis dans le « calme avant-coureur de l'éternelle paix », qu'il connut, à de trop rares intervalles, en Italie et en Provence; enfin, dans le recueillement de ces dernières années où de nombreux pèlerins le visitaient, où il était pour beaucoup le maître et le « vates », où déjà sa légende se formait. Plaignons les poètes qui n'auront pas leur légende! La postérité les connaîtra mal, et risque de les oublier.

Dans **la Revue française de Prague** (15 juin), M. André Castagnou se souvient ainsi du chantre des *Carmina Sacra :*

C'est à Fribourg en Suisse, peu avant la Noël de 1908, dans une claire cellule du couvent des Oratoriens, que je vis pour la première fois Louis Le Cardonnel, qu'il me récita de sa voix d'or et d'argent, cette voix plus voisine de l'âme qu'aucune autre que j'entendis, si ce n'est celle de du Plessys, les vers à Louis II de Bavière (*Le cri walkyrien des paons au crépuscule*) et ensuite les *Invocations d'automne*, la *Louange de Tennyson*, le *Chant des chevaliers qui ne sont pas morts en Palestine*, et les grands vers au *Sommeil :*

Entends crier l'horreur de vivre, la fatale
Horreur de vivre et pour qu'elle se taise un peu,
Viens mettre lourdement sur elle ta sandale!

Je le revis à Rome, au début de septembre 1910, à Saint-Louis des Français, où veillait sur lui l'amitié du charmant abbé de Dartein. Nous sommes quelques-uns qui ne pourrons revoir Rome sans que nous accompagne l'ombre de Louis le Cardonnel. Ses plus beaux alexandrins, ses vers qui lui furent donnés et qu'il entoura d'une mélodie parfois trop facile, ils sont mêlés pour nous aux degrés de la Trinité des Monts, aux colonnes de Saint-Pierre, aux fontaines de la place Navone, aux ombres étroites de la campagne romaine.

Aujourd'hui que le Cardonnel nous quitte pour ce monde auquel il ne cessa d'aspirer, redisons sous les étoiles le quatrain dont il salua la mort de Puvis de Chavannes :

Pas de funèbre char, mais plutôt qu'on attelle
Les chevaux d'un triomphe, et puisque, délivré,
Il étreint mieux, là-haut, votre essence immortelle,
Muses, ne menez pas son deuil au Bois Sacré!

« Dilettante, apôtre, anarchiste, il était inquiétant et inquiet », « ni tout à fait écrivain, ni tout à fait ecclésiastique », « fils terrible de saint François », « Villon en soutane »,

« insouciant et grivois, avec des accès d'incomparable grandeur ». — Tel apparaît Louis Le Cardonnel dans un éditorial de **Le Front latin** (juillet). Il y est représenté aussi « éloquent et lubrique » sur les bords de l'Arno, à une époque où le rédacteur de l'article avoue : « Nous ne l'avons pas connu », au temps de « ses plus beaux vers toscans et chrétiens ». Le singulier portraitiste du poète continue :

Durant quatre ou cinq ans, nous le revîmes plusieurs fois, s'acheminant avec quelque sérénité vers sa fin. Il était l'homme qui a vécu sa vie hors de sa sphère normale, qui le sait, qui le déplore, et qui, à l'hiver de son existence, n'est pas encore parvenu au redressement moral absolu qu'il souhaite. Penseur, poète, prêtre selon la charité du Christ, il fut d'une volonté chancelante, et pour avoir trop aimé le vin et les chansons et les beaux visages, il a manqué une magnifique carrière dans l'administration ecclésiastique. Exilé, par l'âge, de la bataille littéraire dont il a toujours ignoré les duretés et les combines, Louis Le Cardonnel a vécu dans un univers bien personnel. Et ce qu'il en a laissé échapper ravira pour longtemps les rares témoins de sa vieillesse.

Ce soir-là — il faisait une magnifique nuit provençale — nous restâmes jusqu'à minuit passé dans la cour du Palais entre l'arbre, les cloches et les étoiles, l'écoutant, et priant le ciel de prolonger outre meusure les heures. Il parlait d'abondance, d'une voix aux inflexions harmonieuses, dans une langue où chaque mot prenait du relief et chaque phrase une forme parfaite. C'était d'ailleurs là son langage constant, toujours d'une tenue impeccable : Louis Le Cardonnel mettait une coquetterie d'artiste à ne s'épancher que dans la perfection...

Nous l'accompagnâmes dans sa petite chambre : il aimait à dire sa « cellule » car il « posait » pour le moine plutôt que pour le prêtre séculier. Il en avait, en effet, l'aspect physique et moral et nous lui fîmes un plaisir immense en l'appelant « mon père ». Autour de sa soutane, il portait une cordelière qui, pour être fantaisiste, le faisait néanmoins ressembler à un bénédictin ou à un franciscain. Une calotte ajoutait à ce tableau sa note familière. En réalité, l'anarchique Louis Le Cardonnel n'aurait jamais pu se soumettre à la Règle conventuelle. Il appartenait bien à un ordre religieux, mais à un ordre tout personnel! De la vie des moines il goûtait la méditation, la prière, le cadre poétique, une certaine frugalité, mais il n'aurait jamais pu pratiquer la vertu d'obéissance. Je ne parle pas du vin, bien entendu, qui était devenu, pour lui, un foyer de chaleur et de lumière.

M. Philippe de Zara, l'un des directeurs du *Front latin,* a recueilli quelques propos du poète représenté comme on vient de voir :

J'aurais dû rester curé de campagne.

Je suis né dans la roulotte de la Providence.

Ma vie se compose comme une légende.

Je ne conçois pas la justice sans l'amour, ni l'amour sans la justice.

C'est pourtant l'auteur de cette généreuse pensée, qui aurait comparé Renan à « un immense crapaud », vu en Victor Hugo « le père de la bêtise laïque » et dit de Coppée : « il a bien fait mourir ses amis ».

M. de Zara a noté encore ce souvenir de Le Cardonnel :

Sur VERLAINE *:*

Le besoin de vin trahissait chez lui une grande souffrance. Il devenait méchant après boire. Il n'avait pas l'alcool bienveillant... Il s'arrêtait à tous les cafés : il faisait ainsi les stations de son chemin de croix...

Je l'accompagnai un dimanche, rue Descartes, dans l'affreux taudis où il habitait. Il boitait et portait un foulard rouge : la foule s'écartait respectueusement devant lui...

Il n'était pas du tout sympathique... Il avait d'ordinaire l'attitude d'un révolté, sauf quelques rares moments de tendresse... Après boire, il insultait! Toutes ses rancœurs sortaient!... Mallarmé me disait lorsque je voulais faire la morale à Verlaine : « Laissez-le donc boire : c'est son régime! »

L'ivresse de Verlaine entrait dans l'harmonie de sa nature.

§

MM. les docteurs Victor Boiteau et Edgar Leroy donnent à **Æsculape** (juillet) une étude sur les circonstances dans lesquelles Vincent van Gogh se coupa l'oreille, du même rasoir dont quelques instants plus tôt il venait de menacer le peintre Gauguin, à la sortie de la place Lamartine, à Arles. Un ex-agent de police de cette ville, consulté par MM. Doiteau et Leroy, leur écrivit, le 11 septembre 1929 :

A cette époque-là en 1888 j'étais agent de la sûreté; le jour de l'affaire j'étais en mission dans le quartier réservé. En passant devant la maison de tolérance n° 1, à l'époque rue du Bout d'Arles, gérée par une nommée Virginie, le nom de la fille soumise m'échappe,

son nom de guerre Gaby, c'est même cette dernière en présence de la patronne qu'elle m'a remis un journal renfermant l'oreille en me disant voilà ce que le peintre nous a fait cadeau; je les interroge un peu, je me rend compte du paquet et j'ai constaté qu'il y avait une oreile entière, mon devoir d'en rendre compte à mon chef direct; séance tenante, le commissaire de police d'Ornano le fit rechercher et part avec d'autres agents pour son domicile, je ne me rappelle pas les noms de ces derniers et moi je pars pour une mission dans le quartier réservé comme je dis plus haut.

Quand à se faire remarquer (jamais), des excentricités (jamais). Il a été correct tout le temps que je l'ai connu, les enfants ne faisaient pas attention à lui, moi je le rencontrais souvent avec sa serviette sous le bras. Il me semble que je le vois devant moi. Cher Monsieur, voilà tout ce que je peux vous faire parvenir.

La même année, le 14 novembre, ils reçurent la lettre ci-après du docteur Rey (mort depuis) qui, au moment de la mutilation, était interne à l'hôpital d'Arles :

Je réponds à votre aimable lettre m'informant que vous allez publier avec le Dr Doiteau un article sur l'oreille coupée de Van Gogh. J'ai eu cette oreille en ma possession dans un bocal, dans mon cabinet, à l'hôpital d'Arles. Elle m'avait été remise trop tard (le lendemain) pour essayer de la remettre en place. Elle disparut pendant un congé que j'avais pris pour aller passer un examen à la Faculté. Que n'a-t-on pas dit sur cette oreille? Les uns disant qu'il s'agissait d'une moitié d'oreille, les autres de l'oreille entière. Pour moi qui ai soigné Vincent et qui ai gardé l'oreille dans un bocal, je sais à quoi m'en tenir.

Il résulte pourtant de constatations faites, plus tard, sur le cadavre de van Gogh, qu'il n'y avait d'ablation que la partie inférieure de l'oreille gauche, la ligne de section passant par le milieu environ du tragus pour s'élever un peu ensuite.

MM. Doiteau et Leroy content à propos du jardin intérieur de l'hôpital d'Arles peint en 1888 par van Gogh :

Un jour l'interne [Dr Rey] rencontra Vincent dans l'un des couloirs de l'hôpital tenant à la main cette toile fameuse qu'il venait de peindre. Il l'offrit aussitôt à M. Rey.

— Mais non, Vincent, merci... répondit celui-ci gêné.

Le pharmacien de l'hôpital M. Rousseau passa à ce moment.

— M. Rousseau, dit l'interne, voulez-vous ce tableau que Vincent veut me donner?

M. Rousseau jeta un coup d'œil sur la toile fraîche et répliqua d'un ton dédaigneux :

— Que voulez-vous que je foute de cette cochonnerie!

M. Neuvière, l'économe de l'hôpital, vint à passer à son tour. L'interne offrit le tableau qui ne pouvait trouver preneur. M. Neuvière trouva la peinture curieuse et l'accepta.

Vincent fut ravi, flatté. Il avait enfin trouvé quelqu'un qui s'intéressait à son tableau et qui consentait à l'accepter en cadeau. M. Neuvière fut, en cette occasion, un homme bien avisé. Plus tard il revendit ce tableau 25.000 francs.

Mémento. — Nous remarquons un certain goût pour les numéros de revue consacrés en hommage à une personnalité :

Corymbe (mai-juin) traite de « Marie Le Franc, écrivain breton-canadien ».

Commune (août) publie « La couronne de Gorki » que lui tressent ses admirateurs, et deux inédits du très grand romancier et conteur russe. MM. André Gide, R. Rolland, C. Aveline, Aragon, E. Dujardin, L. Durtain, Léon Werth, M. Koltsov, etc., ont collaboré à cet hommage. — S'y ajoutent : « Fesse-Mathieu », par M. J. Jolinon; « Premières morts » par M. René Catinaud; « A la lumière du Marxisme » rubrique dirigée par M. Henri Wallon.

L'Archer (juin) rend hommage à Marc Lafargue et à la Poésie, par la plume de MM. Voivenel, P. Neveux, M. Allem. A. Magre, Touny-Lérys, A. Praviel, J. Nervat, Mlle Germaine Emmanuel, Delbousquet. — Aussi un bel article de Touny-Lérys sur Henri de Régnier, une enquête sur la « poésie dans le monde contemporain » et la IIIe partie de l'essai de Campagnou : « De la révolte à l'ironie ».

Revue bleue (18 juillet) : de M. Georges Beaume : « Mallarmé inédit », papiers du poète Jean Lahor. — (1er août) : M. A. Praviel : « Joseph de Pesquidoux, écrivain de Gascogne ».

Yggdrasill (25 juillet) : « Quatrains » de M. Alexandre Arnoux. — M. Jean Schlumberger : « Corneille rentrera dans sa maison ». — « Opinion sur Baudelaire et les modernes » par M. Ch. Baudoin. — « Le Fèvre de la Borderie et la poésie occultiste au XVIe siècle », par M. Albert-Marie Schmidt.

Les moins de Trente ans (août) : De M. Michel-Pierre Baroche un bel article sur Henri de Régnier.

Impressions (juillet) : « Extrême-Orient » par M. Yves Picart. — « Route barrée » par M. R. Jacquet.

Les feux de Paris (21 juillet) : « Retour du calvaire en clef des Songes », poème de M. Max Jacob illustré par lui-même. Le dessin

porte cette légende : « Je te bénis enfant pur. — Souhaite la lumière ». Et l'enfant pur montre l'œil et la bouche d'une impure qui exagérerait les artifices.

La Grande Revue (juillet) : De M. John Charpentier : « George Sand populiste ». — De M. Fernand Demeure : « Les grandes lignes d'une petite gazette symboliste ». Il s'agit de « La nouvelle Rive Gauche », née le 9 novembre 1882, publiée par Léo Trezenik, et qui deviendra *Lutèce*, le 6 avril 1883.

Atlantis (21 juillet) : « Les Argonautes et la Toison d'Or », par M. Eugène Canseliet.

La N. R. F. (1er août) : Début de « La jeunesse d'un clerc », par M. Julien Benda. — Un fragment du journal de « Samuel Pepys », traduit pour la première fois en français par Mlle Renée Villoteau. — « Six faux sonnets », un jeu poétique de M. Tristan-Derême.

Cahiers Léon Bloy (mai-août) : « A propos du 14, rue de Provence à Versailles » et « Du nouveau sur l'Abyssinien », par M. G. Rouzet. — « Léon Bloy » par M. Stanislas Fumet.

Les Humbles (juillet) : « Opposition à l'opposition », par M. J.-P. Samson. — « Continuité », par M. Marcel Martinet.

Les Primaires (juilet) : « Réhabilitation de l'épicier », par M. Henri Lambert. — « Grimaces dans le miroir », par M. Louis Vallet. — « Sur les verres grossissants chez les anciens », par M. Régis Messac.

Revue des Deux Mondes (1er août) : « Sur les routes du Sud », nouveaux mémoires de M. Louis Bertrand. — « Délivrance », un curieux récit de M. J. Debu-Bridel. — « Le malentendu entre Delacroix et l'Institut », par M. André Joubin.

La Revue universelle (1er août) : « Aspects de Ch. Maurras, poète », par M. Paul Dressa. — La suite du « Molière » de M. R. Benjamin et du roman de M. Constantin-Weyer : « Aime une ombre comme ombre ».

Mesures (15 juillet) : « La Ferme », de Mlle Marcelle Lerme-Walter et « La peur », de M. Dominique Rolin, les deux « récits brefs » primés au concours de la revue. — De M. G. Bounoure : « Abimes de Victor Hugo ». — M. Jean Le Louët donne « Rencontre », poème.

Revue des Sciences politiques (avril-juin) : M. Henri Le Masson : « Beatty, amiral de la Flotte, baron de la mer du Nord ». — M. Claude de Bonnault : « Vieilles familles de Bourgogne et de Picardie ».

Revue de Paris (1er août) : curieuse coïncidence, le n° d'août 1836 de la revue traitait des désordres de l'Espagne. — M. Paul Claudel

publie : « Suite de Printemps et d'Eté », en sous-titre à « Vere Novo ». Ce sont de petites pièces d'une fraîcheur exquise, d'un tour preste, d'un ton presque familier :

SIESTE

. . . .

Un chien prudent vient inspecter
La terrasse du café

Tout est fermé à la mairie
Item à la gendarmerie.

. . . .

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Retour à Jules Verne et à Philéas Fogg (*Paris-Soir*, 1er août). — Dictature de la Tour Eiffel (idem). — Paris et Province; le Cinquantenaire du Symbolisme vu de la côte d'Emeraude (*le Goéland*, 24 juillet). — M. Homais contre les « dernières volontés ».

En sommes-nous là? Tant de reportages à travers le septième ciel, au cœur de la lune et dans les glaces du troisième pôle, aboutiraient-ils à désirer de faire un voyage autour de notre chambre? Il faut le croire. M. Jean Cocteau, à quoi on reconnaît sa malice, a bouclé pour **Paris-Soir** le tour du monde en 80 jours. Jules Verne anticipait, notre siècle a accompli beaucoup de ses utopies, et la surenchère venant, un frein apparaît nécessaire : l'homme d'aujourd'hui remonte à l'auteur des *Voyages extraordinaires*, M. Jean Cocteau recommence Jules Verne, s'inscrit dans l'ombre de Philéas Fogg, au bras de son ami Marcel Khill, promu Passepartout.

Il s'agissait, précise-t-il, de partir sur les traces des héros de Jules Verne et flâner 80 jours.

Il importe peu que, le journal ayant mis le projet à l'étude, celui-ci ait changé du tout au tout, que la promenade envisagée devînt une performance délicate; et ce n'est pas la conclusion qu'on retiendra : « en 1936, pour tenir la gageure de Philéas Fogg, il faut 80 jours — ni plus ni moins... », ce qui frappe, c'est le retour à Jules Verne, c'est la renaissance du rythme des familles Perrichon et Fenouillard, de MM. Vieuxboix et Crytogramme, les personnages de Töpfer et de Christophe. Sans doute M. Jean Cocteau n'est pas un

recordman repenti; il n'avait fait de voyages jusque-là qu'au bord des toits, ou porté sur les ailes des anges, tel qu'en songe... Mais bientôt les tombeurs de l'Himalaya en appelleront à l'ascension de la Tour Eiffel : Ah! le curieux exploit!

§

Au fait, « la Tour Eiffel va parler et changer de couleurs ». Par contraste, c'est à *Paris-Soir,* également, et il suffit de tourner la page, que nous en devons la nouvelle. Voilà bien la preuve que l'ascension de la Tour considérée comme le retour à la sagesse n'est pas si proche encore... Nous sommes, n'est-ce pas, en plein progrès, et l'Exposition de 37 se devait d'offrir au monde émerveillé un maître-clou, une super-attraction, un truc à épater les visiteurs, les fées et Dieu lui-même. Et l'excellent Eiffel, quelle tête ferait-il? M. Grenet, architecte en chef, qui mène le jeu avec M. Greber, l'un des animateurs de l'Exposition de 37, M. Grenet, lisons-nous, est le petit-fils de feu Eiffel. Juge un peu, grand-père.

— Nous tenons, disent ces messieurs à l'envoyé de *Paris-Soir,* (qui signe C. S.) nous tenons à faire de la Tour Eiffel l'un des plus beaux joyaux de l'Exposition. Le soir, elle sera entièrement éclairée en bleu, des pieds au drapeau.

— Je vois : c'est magnifique.

— Ce que vous voyez là n'est pas grand'chose. La puissance d'éclairage sera dix fois plus grande, et les quatre arêtes seront accusées par des tubes au néon de chacun trois cents mètres.

Un ordre vociféré par le gosier métallique. Voici que la deuxième plate-forme émet sur tout son pourtour une fumée rose qui s'effiloche au vent.

— Ce sont des pulvérisations d'eau teintées par des projecteurs, m'explique M. Greber. Nous aurons une garniture semblable au sommet, et peut-être même à la première plate-forme.

Un autre ordre. Des faisceaux bleus partent du haut et des angles de toutes les plates-formes. La Tour est auréolée; elle a des doigts de feu, des rayons aux mains, comme une Vierge.

Pourquoi pas? Tout plutôt que la persistante utilisation de la Tour à des fins publicitaires. Et la lumière est fille de la Poésie.

— Mais ce n'est pas tout. Vous allez entendre.

— Essais musicaux! clame le haut-parleur.

La Tour se met à chanter. Ça, c'est une trouvaille. Je le dis avec d'autant plus d'impartialité — poursuit notre confrère, non sans un sourire de coin — que j'habite le Champ-de-Mars et que, quand elle chantera tous les soirs jusqu'à minuit, je trouverai peut-être la trouvaille moins heureuse. J'avoue tout de même que c'est très impressionnant. Pour l'instant, des diffuseurs sont installés aux trois plates-formes, mais sur une seule face : vers le Trocadéro. Il y en aura sur les quatre faces et on *entendra la Tour* de tous les points de l'Exposition!

Quelle joie! Sacrée Tour!

Elle nous diffuse pour l'instant le carillon de Westminster.

Enfoncée, l'heure-Citron! Mais un délicat, féru de musique, demande plus nouveau :

— Je voudrais le menuet de *l'Arlésienne,* dit une voix qui paraît être dans le secret des dieux.

Tout aussitôt :

— Le menuet de *l'Arlésienne!* hurle la sirène céleste.

— Entendu! répond la Tour.

Et trente secondes plus tard, la géante égrène le menuet de *l'Arlésienne* sur Paris pour satisfaire au vœu d'une toute petite personne d'un mètre soixante tout au plus.

Mais les milliers de personnes qui n'auront pas envie de subir le menuet de *l'Arlésienne,* — et je ne parle pas de celles que ce comprimé bavard, tout phono, tout radio, réjouira — mais les Parisiens à qui on avait promis la règlementation des excès de la T. S. F.? Mais nous qui voudrions travailler, dormir, rêver? Arrière, Lilliputiens! Du haut de ses 300 mètres, Ubu et la Tour Eiffel vous disent *merdre.*

Retour à Jules Verne, au demeurant... Quand nous étions petits, on nous menait aux Boulevards; nous entrions dans une salle toute pleine de gens qui, avec la gravité des lecteurs à la Nationale, pressaient contre leur oreille un tube. En échange d'une pièce de cinq sous, une caissière verseuse de mystère nous remettait un jeton; nous prenions place devant un appareil, nous introduisions le jeton dans une fente, non sans avoir formé un numéro, choisi dans un catalogue. Et l'ouïe accolée au serpent, nous guettions le miracle. Dans les sous-sols, la main de Merlin Enchanteur actionnait un disque :

le menuet de *l'Arlésienne*. Seulement nous étions seuls à l'entendre. Le monsieur de droite était seul à déguster la *Sonate au clair de lune*, la dame de gauche, seule à se régaler de *Viens poupoule*. A chacun son plaisir, et selon son heure. Nous sommes tenus aujourd'hui de nous réjouir par ordre, et tous ensemble.

— Envoyez le menuet de *l'Arlésienne*, nom de Dieu!

§

Que faire? Fuir la grand'ville? Ils sont douze jeunes gens : écrivains, peintres, graveurs, qui vont quitter Paris pour s'installer dans un village abandonné des Basses-Alpes. Une imprimerie, un atelier de poterie, un atelier de tissage, leur assureront, tant bien que mal, la subsistance. Cela à l'appel de M. Robert Sadoul. Ils étaient quatre cents qui avaient demandé à le suivre.

Tentative sympathique. On a à ce propos ranimé la querelle qui oppose Paris et Province. Etait-ce bien opportun? Un village abandonné des Basses-Alpes, ce n'est pas la Province, c'est la campagne. Quant à savoir si les petites villes sont privées des faveurs que Paris, prétend-on, réserve à ses habitants, — à se placer du point de vue de la vie intellectuelle — les preuves sont multiples, qu'il y a ici comme là des réussites et des infortunes, des étouffements et des coups de projecteurs. Le provincial qui se croit méconnu, trahi, parce que la Critique n'a accordé à son livre qu'un minimum de comptes rendus, ne réfléchit pas que, étant à Paris, il n'en aurait pas recueilli davantage. Et à chaque fois qu'il se fait en province quoi que ce soit de notable, Paris tire son chapeau. Est-ce que *Paris-Midi*, sous la signature de M. Jacques Dyssord, n'a pas consacré tout un article à la naissance du **Goéland?**

« Journal littéraire de la côte d'Emeraude » *le Goéland* a son nid « Chemin du Phare », à Paramé. M. Théophile Briant est son fondateur. Ce Théophile Briant, curieux homme, qui dans sa « Tour des Vents » relit Rictus, pour qui il avait une grande affection, quand il ne descend pas jusqu'à Saint-Servan où il rencontre M. René Martineau. Le 1er septembre ils célébreront de compagnie Guy de Villartey. Car la société

d'archéologie de Saint-Malo, fait apposer une plaque commémorative sur le manoir de la Vallée en Paramé où mourut, à moins de 30 ans, le poète.

Collaborateur du *Goéland,* M. René Martineau analyse le catalogue de l'Exposition organisée par la Bibliothèque Nationale pour fêter le Cinquantenaire du Symbolisme, il note le rôle joué par les petites revues, et il remarque :

A ce propos, je regrete de ne pas rencontrer au catalogue l'essai de bibliographie des *Petites Revues,* paru en 1900 au *Mercure* et que Remy de Gourmont préfaça. C'est un résumé curieux du mouvement symboliste.

M. René Martineau écrit plus loin :

Depuis le commencement des fêtes du Cinquantenaire, personne n'a cité la seule définition du Symbolisme qui ait été formulée synthétiquement à l'époque. Elle est de Paul Adam. La voici : « *Faire œuvre d'Art, c'est inscrire un dogme dans un symbole.* »

Si Paul Adam est un peu négligé, que dire du cas de Francis Poictevin?

Cet écrivain exquis, loué par Remy de Gourmont dans quelques pages aussi justes que pénétrantes, devrait être, pour les vrais admirateurs de Mallarmé, j'entends pour ceux qui goûtent avec raison la prose du maître à l'égal de ses vers, le type absolu du Symboliste. Or, il est inconnu et dédaigné.

On a reconnu là cette ferveur que M. René Martineau a vouée aux poètes maudits, — quand ce n'est pas aux prosateurs. Tristan Corbière, Léon Bloy, se partagent « la Verderie », ainsi s'appelle la maison de Saint-Servan où M. René Martineau goûte en Tourangeau volontiers exilé la poésie de la Côte. Ses visiteurs ont la surprise, à table, de découvrir, sous les mets, l'effigie de Corbière, et pour Bloy il a sa chambre d'amis, sous forme d'un autel dressé en l'honneur de Notre-Dame de la Salette. Voilà bien le meilleur de la Province, qu'on trouve un lettré là où le touriste ne cherchait qu'à se refaire des poumons. Et sitôt quitté Martineau, on croise Vimereux, son voisin. Le souvenir de Deubel, alors, palpite : M. Paul Vimereux a bien connu le poète de *Régner*. Comme il connaît cette cité corsaire de Saint-Malo à laquelle, dans *les Amants du Rempart,* il donna une âme, un corps, essen-

tielle héroïne d'un récit qui pour ne rien devoir à Chateaubriand n'en est pas moins le plus malouin du monde.

§

Un médailon, répétition de celui inauguré à Genève en 1934, lisons-nous dans le *Goéland*, représentant la tête de Chateaubriand, sera fixé à l'angle de la place Chateaubriand et de la maison que René habita dans son enfance.

Ce sera fête à Saint-Malo. Mais M. Homais ne manquera pas de vouer à la profanation l'écrivain qui, pensez donc! a voulu pour toute sépulture une pierre, une croix, nues, une humble inscription. Car M. Homais, qui, lui, ne mourra jamais, qui a l'immortalité de la bêtise, en a après les défunts quand ces bougres-là se permettent de refuser tout ornement. Nous lisons dans un grand quotidien cette lettre d'un lecteur :

Le gouvernement, les organisations syndicales (patronales et ouvrières), mettent tout en œuvre pour lutter contre le chômage.

Certains ne pensent pas à ce hideux chômage, en faisant suivre les « avis de décès » de la formule : « ni fleurs ni couronnes », et condamnent ainsi à la misère de nombreuses ouvrières.

Plus de 60.000 ouvrières trouvent leur gagne-pain dans la fabrication des couronnes artificielles. Interdire le don de ces fleurs aux disparus, c'est jeter sur le pavé des mères de famile, des jeunes filles, des infirmes employés à cette fabrication.

L'emploi du « ni fleurs ni couronnes » et autres formules restrictives ne pourrait-il être interdit?

Mais si, mais parfaitement! Il est juste qu'un édit, une loi interdise aux mourants d'exprimer une dernière volonté. Qu'on se hâte de frapper d'un impôt ceux qui passeraient outre, et puisqu'il y a des morts qu'il faut qu'on tue, vite qu'on les guillotine! Ah! l'admirable exemple d'une tendance à sacrifier l'individu au nombre, à piétiner les droits de chacun au bénéfice d'une collectivité. *Interdire*, quel beau mot! Devrons-nous gagner les Basses-Alpes, le village abandonné cher à M. Robert Sadoul et à ses douze apôtres, pour trouver le coin de terre où être libre de nous faire inhumer comme nous l'entendrons? Brave M. Homais, dont l'épitaphe sera :

« Sa dernière pensée fut pour les marchands de couronnes ».

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Un point de folklore musical : *Henri Berger* et la musique hawaïenne. — Snobisme et radiodiffusion.

L'enregistrement phonographique a révélé au public européen le folklore des cinq parties du monde; sans que l'amateur quitte son fauteuil, il peut entendre Chinois et Argentins. Il convient de dire que beaucoup d'enregistrements sont loyaux, mais que beaucoup d'autres nous donnent une version suspecte de ces airs nationaux accommodés, comme les fruits de la terre dans les « palaces », à une sauce harmonique propre à satisfaire à la fois l'occidental et l'oriental, l'Américain et le Français. Le besoin de « truquer » est si bien enfoncé dans l'esprit des hommes qu'on a publié un « réveil des oiseaux », enregistré avec grand soin, mais qui faisait accompagner la voix du rossignol par le violoncelle en sourdine. Ayant entendu cela, Roméo ne reconnaîtrait plus le rossignol de l'alouette, et compromettrait Juliette.

Cependant il est bien sûr que le folklore musical emprunte souvent à la musique savante, à la musique écrite, des airs qu'il déforme et transforme : nous retrouvons dans nos vieilles chansons de province du plain-chant et des madrigaux de la Renaissance, même des fragments d'opéras, mais adaptés à de nouvelles paroles, mais ralentis ou accélérés, remaniés si bien qu'il devient difficile, parfois, de les reconnaître. En passant d'une province à l'autre, les soldats de l'ancienne France ont amené tout un bagage de chansons qui se sont implantées pour ainsi dire sur un nouveau terroir et qui en ont pris le goût.

En écoutant un soir certains disques hawaïens — mis à la mode il y a quelques années, lorsque nous avons subi l'assaut de cette grande vague de snobisme exotique — je songeais à ces échanges, à ces greffes. On m'affirma que cette musique que j'entendais était authentiquement hawaïenne, et j'avouai mon scepticisme : il me semblait, sans qu'il me fût d'ailleurs possible de dire avec précision pourquoi (l'audition d'un disque n'est qu'une sensation fugitive), que cette musique-là sentait bien trop l'Europe pour être vraiment polynésienne. Et voici qu'à cinq ou six ans d'intervalle, M. Auguste de Villèle veut bien me communiquer deux coupures de jour-

naux hawaïens que lui fait tenir une de ses compatriotes de l'île de la Réunion, Mrs. W.-J. Hartung, née Sophie de la Nux, petite-fille de Leconte de Lisle. La première est un article de l'*Honolulu Advertiser,* du 7 novembre 1929, sur la mort d'**Henri Berger,** survenue peu auparavant. Elle dit : « Par la mort d'Henri Berger disparaît l'homme à qui l'on doit plus qu'à tout autre, l'image sous laquelle on aime ordinairement à se représenter Honolulu. C'est Henri Berger, en effet, qui créa la coutume hawaïenne d'accueillir les voyageurs à leur arrivée par des chants et de les accompagner de même au moment du départ. Et s'il n'inventa pas, au sens exact du mot, **la musique hawaïenne,** telle que nous l'entendons aujourd'hui dans l'île, du moins fut-ce bien lui qui en fixa les caractères et les conserva.

Berger vint à Hawaï en 1872, invité par le roi Ramehameha V, qui, charmé par la musique qu'il avait entendue à bord d'un navire autrichien dans le port d'Honolulu, décida qu'il fallait à la majesté royale un orchestre semblable à celui qui lui avait donné tant de plaisir. Le roi Ramehameha envoya donc un courrier à son cousin l'Empereur d'Allemagne Guillaume I[er]; et celui-ci expédia Henri Berger, musicien d'un âge assez jeune pour que l'aventure le séduisît, mais qui était déjà vétéran de trois guerres, et qui avait dirigé une musique militaire prussienne à l'entrée dans Paris, en 1871.

Berger trouva dans l'île une race dépourvue de culture musicale au sens européen du mot, mais dont les dons naturels étaient réels. La musique autochtone ne se composait que de danses et de chants accompagnés par le tambour et la flûte. Les missionnaires avaient introduit, avec la religion, des hymnes. Ces deux influences, l'une indigène, l'autre importée, se font sentir dans les rares chants populaire hawaïens qui ont survécu. Les Portugais des Açores, ces tziganes de la mer, apportèrent la guitare que les hawaïens transformèrent pour en faire l'ukulélé, la guitare à cordes d'acier.

Berger n'adopta pas facilement l'ukulélé, mais il reconnut immédiatement l'étrange charme de la musique indigène. Il sentit les dangers qui la menaçaient et dont le premier était de l'écraser sous la musique européenne qu'il avait cependant mission d'introduire dans les îles, et il s'imposa la tâche de noter et de préserver tout ce qu'il pourrait recueillir du folklore musical hawaïen. La tâche était malaisée et il fallut que Berger inventât d'abord un vocabulaire qui lui permît de se faire comprendre quand il s'agit

d'enseigner à lire la notation musicale, puis à jouer des instruments européens, car le roi exigea que son orchestre fût constitué de hawaïens authentiques, et pendant les quarante-cinq ans que Berger passa dans l'île sous quatre rois successifs, puis sous la République et enfin sous le gouvernement des Etat-Unis, on assure que Berger n'employa jamais que douze musiciens étrangers.

A sa mort, survenue à l'âge de 85 ans, il a été salué comme le père de la musique hawaïenne, cette musique inséparable dans l'imagination populaire du « paradis du Pacifique ».

Le second article a été publié par *The Honolulu Star Bulletin* du 15 octobre 1929. Il est lyrique, mais répète à peu près le premier :

Le corps usé d'Henri Berger, dit-il, repose en paix, mais son âme vaillante continue sa marche au son de la musique qu'il a contribué à rendre immortelle.

Il prend sa juste place parmi les fondateurs d'Hawaï : les uns ont taillé les pierres et les ont assemblées; d'autres, dans de lointaines plantations sucrières, dans les champs et les manufactures de conserves d'ananas, d'autres encore, ont navigué, construit des routes, bâti des usines; d'autres ont gouverné. Mais Henri Berger a triomphé dans le domaine de la musique et de l'organisation musisale. Il vint à Hawaï il y a cinquante-sept ans et il est juste de dire que depuis ce jour lointain, pas une heure de sa vie ne s'est écoulée sans qu'il songe à la musique hawaïenne. Le nombre de ses compositions n'est pas exactement connu, mais *il est certain que ses adaptations se chiffrent par centaines. Et ses élèves sont encore plus nombreux.* Pendant plus d'un demi-siècle, toute une armée de jeunes gens qui devinrent des hommes a passé sous sa baguette de chef, et prit place ensuite dans les orchestres de l'île.

Dans les premiers temps, il crut nécessaire de les initier aux instruments européens, et il employa toute sa patience à leur inculquer le sens de la mesure, la connaissance de l'harmonie, la technique de leurs instruments. Et d'année en année il grossit ses recueils de folklore, et *il s'en servit pour écrire des chefs-d'œuvre fascinants.* Quand l'âge l'obligea d'abandonner ses fonctions de chef de l'orchestre municipal d'Honolulu, il ne se désintéressa point cependant de la musique : il se consacra aux orchestres d'enfants. *Beaucoup de musique hawaïenne jouée actuellement dans le monde est l'œuvre du capitaine Berger.* C'est là le don qu'il a fait à Hawaï, et ce don le range au nombre des bienfaiteurs illustres d'Hawaï.

Dans l'autre royaume où il passe, sans doute conduit-il encore un orchestre...

Faut-il entendre par cette phrase finale qu'au delà de la tombe, Henri Berger continue son œuvre? Sans doute : la musique hawaïenne que nous continuons d'entendre est, le rédacteur de *The Honolulu Star Bulletin* le déclare, de la musique d'Henri Berger, de la musique non point tout à fait *made in Germany,* mais *made by a German...* Je l'aurais parié...

§

Le printemps dernier, on a pu lire dans le « courrier radiophonique » d'un grand quotidien ces quelques lignes :

> L'Opéra donne *Les Maîtres Chanteurs* sous la direction de M. Furtwaengler. N'y aurait-il pas lieu de diffuser l'œuvre wagnérienne interprétée exceptionnellement par de grands artistes?

Cet *exceptionnellement* fait rêver. Il est certain que la présence au pupitre de l'Opéra d'un chef d'orchestre allemand et, sur le plateau, d'artistes allemands, est exceptionnelle. Mais la phrase — intentionnellement, on n'en peut douter — est construite de telle sorte que la valeur des interprètes wagnériens « ordinaires » de notre Opéra semble niée, puisque les « grands artistes » — entendez les artistes étrangers — ne paraissent qu'exceptionnellement à l'Opéra.

Le malheur, c'est que l'on crée avec de semblables sornettes un état d'esprit, un courant de **snobisme** absurde qui peuple les salles dès que paraît sur l'affiche un nom étranger, et qui les vide quand jouent les artistes « ordinaires ».

Loin de moi la pensée de nier la très haute valeur des artistes dont on vantait ce jour-là *l'exceptionnelle* valeur. Mais je souhaiterais que M. Philippe Gaubert, escorté de la troupe de l'Opéra, allât aussi à Berlin présenter *Œdipe, Ariane et Barbe Bleue, la Damnation de Faust* et que la presse allemande l'accueillît tout de même que la presse parisienne accueille les musiciens étrangers à Paris...

RENÉ DUMESNIL.

BIBLIOTHÈQUES

Le développement des bibliothèques publiques. — C'est en novembre 1904 qu'Eugène Morel a donné au *Mercure,* sous cette rubrique, sa première chronique avec le titre *Le public*

et la Bibliothèque nationale. Depuis lors, en 1908, il a publié aux éditions du *Mercure* ses deux gros volumes *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes,* ouvrage qui a fait grand bruit dans le milieu des bibliothèques, tant pour les idées nouvelles qui y étaient contenues que pour les critiques souvent acerbes qu'on y découvrait. Les polémiques se sont apaisées avec le temps, mais les idées nouvelles ont fait peu à peu et sûrement leur chemin; après le délai de gestation nécessaire, elles ont passé, sitôt la guerre finie, dans la voie des réalisations. Le grand mérite d'Eugène Morel a été de découvrir qu'il existait en Angleterre, aux Etats-Unis, des bibliothèques conçues sur un plan tout différent de celui qui est devenu traditionnel chez nous. Alors qu'en France, les bibliothèques publiques, héritières des richesses livresques de l'ancien régime, orientées surtout vers l'histoire, semblent réservées aux chercheurs et aux érudits, de l'autre côté de l'eau, ces mêmes bibliothèques sont organisées pour rendre service à la population entière. Abondamment pourvues de livres modernes, elles peuvent répondre aussi bien aux demandes d'information des uns et des autres qu'au désir de compléter les notions répandues par l'enseignement; elles font partie de ce que nous appelons maintenant l'outillage national et ont, comme fonction bien définie, de perfectionner l'instruction et d'étendre les connaissances techniques. Jusqu'à sa mort, Eugène Morel s'est employé à répandre, à faire accepter cette conception nouvelle de la bibliothèque; pour prêcher par l'exemple, il a lui-même transformé la bibliothèque de Levallois-Perret, selon les méthodes qu'il préconisait. Les bibliothèques que les Américains ont fondées en France pendant la guerre sont venues l'aider dans sa campagne; le Comité américain pour les régions dévastées, après avoir créé un service de bibliothèques à Soissons et aux alentours, a, sur sa demande et sur celle de M. Ernest Coyecque, réorganisé sur le modèle américain la bibliothèque du quartier des Buttes-Chaumont (rue Fessart, n° 6); un autre Comité américain a fondé, rue Boutebrie, à côté de Saint-Séverin, la première bibliothèque française pour enfants.

La Commission de la lecture publique, qui, sous la prési-

dence de MM. Victor Bérard et Jossot, a tenu ses assises au ministère de l'Instruction publique pendant le premier semestre de 1930, a consacré le triomphe de ses idées; elle a reconnu de façon expresse qu'à côté des bibliothèques de conservation, musées où sont mises en dépôt et consultées les reliques du passé, il doit exister des bibliothèques de consommation destinées à pourvoir de lecture toutes les classes de la population. Tout un plan a été élaboré par cette Commission pour en étendre le bénéfice à la surface entière du territoire. Malheureusement, une faible partie seulement de ce projet a été réalisé jusqu'à présent : le statut du personnel dans les grandes bibliothèques municipales s'est vu amélioré; des cours ont été créés pour préparer aux fonctions de bibliothécaires non plus les seuls historiens, mais aussi les littéraires et les scientifiques; en dehors de ces quelques mesures, le Gouvernement n'a encore rien fait pour développer la lecture publique. Les seules initiatives que nous ayons à enregistrer sont d'origine locale. Ainsi, à Soissons, la municipalité a installé dans le joli cadre de l'abbaye de Saint-Julien la bibliothèque pour adultes et enfants laissée par les Américains, et lui a joint l'ancienne bibliothèque municipale; elle a monté une circulation de livres entre plusieurs cantons, au moyen d'un bibliobus; c'est le premier véhicule de ce genre qui effectue en France un service régulier. Certaines villes comme Avignon, comme Tours, comme Reims, ont maintenant, à côté de leur bibliothèque de consultation, un bureau de prêt qui fonctionne à la plus grande satisfaction des habitants; d'autres villes, comme Belfort, Chaumont, la Rochelle, Orléans, ont leur bibliothèque pour enfants.

La Ville de Paris qui possède vingt bibliothèques centrales d'arrondissement, installées dans les mairies, soixante bibliothèques de quartier, installées dans des écoles, et quatre bibliothèques spéciales, procède actuellement au rajeunissement de ces bibliothèques, en même temps qu'à un remaniement complet du réseau des bibliothèques de quartier. Ces dernières sont surtout nombreuses dans le centre de la ville, alors que la population tend de plus en plus à résider sur le pourtour. Comme les bibliothèques ne doivent pas être éloignées du logement familial, il faut qu'elles suivent le mouve-

ment de la population et qu'elles se déplacent, elles aussi, vers la périphérie. Trois bibliothèques centrales d'arrondissement, dont deux d'arrondissements périphériques, celles du Ve, du XIIe et du XIVe viennent d'être complètement réinstallées. Dans le XIVe, on a adopté un plan tout nouveau et qui mérite d'être signalé, car il a des chances de servir par la suite de prototype. Les épis sur lesquels sont placés les volumes sont échelonnés en gradins, de sorte que les lecteurs peuvent accéder aux rayons, tout en restant constamment sous l'œil de la personne de service; cette disposition a l'avantage d'exiger moins d'espace que les épis en éventail, d'un usage général en Angleterre, tout en permettant une surveillance tout aussi efficace.

Parmi les bibliothèques de quartier qui ont été reconstruites, il convient de citer celle de la rue Fessart, qui avait été installée provisoirement dans une baraque en planches des régions dévastées et qu'on vient de rebâtir en dur; elle comporte maintenant une salle pour adultes au rez-de-chaussée et une pour enfants à l'étage; une autre bibliothèque, située au premier étage d'une école, 211, rue Saint-Martin, avec ses murs revêtus de tôle émaillée de couleur havane, mérite d'être visitée.

Depuis 1932, la Ville a procédé à 8 constructions neuves, à 32 transformations totales et à 10 transformations partielles. Comme on le voit par ces chiffres, les bureaux ne restent pas inactifs; ils ont notamment apporté certaines améliorations à l'accès de ces bibliothèques; à maintes reprises, on s'était plaint — et je me suis fait moi-même l'écho de ces critiques — qu'elles étaient difficiles à trouver; rarement sur la rue, elles perchaient le plus souvent au fond de corridors obscurs ou au sommet d'escaliers mal éclairés. Les chiffres suivants montrent qu'il y a été remédié, du moins en partie :

Bibliothèques situées au rez-de-chaussée : 45; au premier étage : 27; au second étage : 2; au quatrième étage : 9 (plus deux au quatrième, avec ascenseur).

Pour 36 d'entre elles, l'accès à la rue est direct; pour 6, il est aisé; pour 24, rapide; pour 11, assez aisé; et pour 10, difficile.

Dans toutes les bibliothèques qui ont été réorganisées, le

nombre des prêts a monté de façon notable, ce qui montre le goût du public pour la lecture dès qu'on lui donne des livres intéressants. Ainsi, la bibliothèque du 211, rue Saint-Martin, a vu ses prêts passer de 8.000 en 1932 à 21.500 en 1935; la centrale du 5e arrondissement est passée de 13.175 prêts en 1932 à 24.383 en 1935; celle du XIe arrondissement, de 58.001 à 74.200, pour les mêmes années.

Le total des prêts pour l'ensemble de Paris a été de 1.494.000 en 1935, ce pour la population de 2.871.000 habitants. Si l'on compare avec les autres grandes capitales européennes, on constate qu'on y lit davantage; dans l'agglomération du Gross-Berlin, qui compte 4.242.500 habitants, on a effectué 2.899.000 prêts; à Londres, pour une population de 4.299.000 têtes, 2.711.000 prêts. Par contre, aux Etats-Unis, les livres circulent beaucoup plus; le *New York Public Library Circulation Department,* qui dessert 3.291.000 habitants, a effectué 11.211.000 prêts.

Le budget global des bibliothèques de Paris se monte à 3.300.000, tandis que celui de Berlin correspond à environ 9 millions et demi de francs, celui de Londres à 24 millions et demi et celui de New-York (rien que pour les bibliothèques de prêt) à 23.360.000 francs.

Comme on le voit, Paris accorde moins de disponibilités que les autres grandes capitales à ses bibliothèques populaires, mais l'élan est donné et il n'est pas douteux que, dès que les améliorations auront amené un rendement plus considérable, les crédits se feront plus importants. Et ce, d'autant que, plus que jamais, il est reconnu que la lecture doit tenir une grande place parmi les occupations prévues pour utiliser les loisirs des travailleurs.

HENRI LEMAITRE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un manifeste baudelairien. — Il y a une pièce bien curieuse dans la collection Jacques Doucet. On en a signalé l'existence (1), mais pas assez l'intérêt. C'est, corrigées de la main de Baudelaire, les épreuves de la préface que Charles

(1) M. Yves-Gérard Le Dantec dans *Cahiers Jacques Doucet, I. Baudelaire* (Université de Paris, 1934).

Asselineau écrivit pour son recueil de nouvelles : *La double vie* (Poulet-Malassis, 1858).

On sait que Baudelaire, né rhéteur et très fier de l'être, se plaisait à retoucher les ouvrages de ses amis; qu'il reprenait Champfleury sur ses fautes de français; que, si Barbey d'Aurevilly s'y fût prêté, il eût remanié les passages dialogués de *L'Ensorcelée;* qu'il fit récrire à Léon Cladel, presque entièrement, *Les Martyrs ridicules,* etc. La pièce dont je parle nous permet de le surprendre dans ses fonctions de *magister,* épluchant un texte, maniant la férule, motivant une correction, dénonçant le vice d'une phrase ou l'infidélité d'une image, excipant de l'étymologie pour contester telle acception d'un mot... Et certes, n'eût-elle que cet intérêt, elle serait déjà très précieuse. Mais elle en présente encore un autre, et beaucoup plus vif : quand on en étudie le texte de près, on s'aperçoit bientôt qu'il y faut voir un manifeste littéraire sinon dicté, tout au moins inspiré par Baudelaire.

C'est en effet toute sa doctrine esthétique qui s'y trouve exposée et motivée, — ses idées quant aux services rendus par le Romantisme comme son exécration de l'*Ecole du bon sens,* et les raisons de son attachement à la théorie de l'*Art pour l'Art* comme celles de son aversion à l'égard des visées morales, sociales ou philosophiques de certains poètes ou peintres; ce sont aussi ses admirations personnelles et ses haines collectives — à l'endroit des directeurs de revue, par exemple, — et même ses rancunes particulières qui s'y traduisent. Pourquoi Baudelaire prit-il le modeste et doux Asselineau pour truchement en cette circonstance? Je l'ignore. Peut-être jugeait-il inopportun, vu sa récente condamnation, de paraître en personne; peut-être s'estimait-il trop intéressé en la question... Mais la chose est sûre, indéniable; vingt rapprochements en témoignent : c'est ici la pensée de Baudelaire. Aussi bien deux faits apparaissent, quant à son identification, bien significatifs : si notre poète avait tenu à revoir cette préface de près, en revanche il se garda même d'en mentionner l'existence dans l'article, pourtant assez long, qu'il consacrait, quelques mois plus tard, à *la Double Vie* (L'Artiste, 9 janvier 1859).

D'où l'utilité de cette publication à laquelle le texte d'Asselineau devra une valeur toute nouvelle. Le morceau étant fort long, on a dû se résigner à le résumer par endroits. Du moins s'est-on appliqué à le présenter de telle sorte que l'esprit et le mouvement en fussent conservés, ainsi que tous les passages corrigés ou annotés par Baudelaire.

A MON AMI
EDOUARD GARDET (1 bis)

Ancien élève de l'Ecole des Chartes.

...ce petit livre ne pouvait être dédié qu'à vous. Non pas qu'il vaille mieux qu'un autre, au contraire, mais parce que pour vous du moins il aura... l'intérêt du souvenir... notre jeunesse commune.

Qu'il soit le témoignage...

Juillet 1858 Charles A.

Car, au contraire, il vaut moins qu'un autre, — voilà le sous-entendu. Et vous croyez que c'est français? Incidente, parenthèse, ellipse tout à la fois.

Singulière signature. Signez C. A. Ou tout votre nom.

J'ai corrigé passablement de fautes d'impression.

...Je m'étais fait une fête de mettre une préface en tête de ce volume.

Non pour en démontrer l'excellence; je sais tout ce qui lui manque; mais parce que, dans ce temps de Revues et de Journaux et par le féodalisme régnant des Rédacteurs en chef et des Directeurs-gérants, l'occasion est devenue assez rare de dire nettement et complètement sa pensée

(1 bis) Il fut l'exécuteur testamentaire d'Asselineau. Le 17 août 1858, Baudelaire le recommande en ces termes à Alphonse de Calonne, directeur de la *Revue contemporaine* :

« Vous verrez prochainement sans doute un de mes bons amis, M. Edouard Gardet... Je ne sais pas en vérité quel besoin avait Gardet de se faire recommander, car il se recommande très bien lui-même. Vous verrez un homme instruit et plein d'esprit... Il revient de Petersbourg où il a consulté des masses de documents, ayant trait à l'histoire de France...

« Les matières historiques sont son affaire; mais à travers la conversation, il m'a beaucoup parlé de toutes les peintures françaises qui sont à l'Hermitage. Il n'y a donc pas d'écrivains français qui les aient vues? Car je n'en ai jamais lu de description. » (*Inédit.*)

Au Catalogue de la Bibliothèque Nationale, Gardet ne figure que pour *Un courrier en 1664*, lettres inédites de Mézeray, Paris, 1859, in-8°.

pour qu'on n'hésite pas devant le ridicule qu'il peut y avoir à écrire ce mot pompeux de préface en tête d'un livre d'aussi peu d'importance que celui-ci.

Y avoir, livre d'importance! et généralement toute la phrase, affreusement embourbée.

[L'auteur ne se promet pas, de la réimpression de ses nouvelles, beaucoup de gloire, mais il voit dans sa préface l'occasion d'exprimer librement quelques vérités.]

Certes, si jamais il y eut une génération littéraire privilégiée, ç'a été la génération de 1830. Applaudissements des femmes, amitié des princes, elle a eu tout; mais surtout, et c'est ce que je lui envie plus que tout le reste, elle n'a pas eu la Revue ni le Journal: elle a eu le Livre; et le livre, c'est la liberté.

Vous lui enviez tout ce qu'elle a eu, et surtout ce qu'elle n'a pas eu. Elle *a eu tout*, mais *surtout* elle *n'a pas eu...*

Pardon! elle a eu la Revue.

[Eloge du libraire qui laisse à l'auteur la responsabilité de sa pensée.]

Le rédacteur en chef, un éditeur aussi pourtant, et qui n'est pas toujours beaucoup plus lettré que le premier, est beaucoup moins modeste ou beaucoup moins accommodant... il veut que vous pensiez comme lui, pas plus que lui et pas autrement...

beaucoup
beaucoup
beaucoup

[Il ne voit que l'esprit, les intérêts, le public, les doctrines, le succès de son organe... Encore s'il avait des principes ou des idées nettes, un programme... Mais...]

Son esthétique, comme sa morale est un composé compliqué et dédalien d'une foule de petites nuances qu'il nous faut deviner ou connaître et à nos dépens...

Composé, compliqué. La composition *implique* la *complication*.

Vous voilà accueilli; votre article est sur le marbre. Vous vous croyez en règle pour n'avoir contrevenu ni aux lois ni aux bonnes mœurs; pour n'avoir violé ni le bon sens ni la grammaire... Non... Au bout d'une heure de consultation, le rédacteur en chef vous apparaît tel qu'un

Laissez donc cette vieille locution du *marbre.*

Pontchartrain compliqué d'un Vaugelas et d'une femme à vapeurs... c'est un despote doublé d'un lettré, un Richelieu, auteur d'une *Mirame*, qui dispute avec vous avec une compagnie d'arbalétriers dans son antichambre.

Discute-t-il *avec* la compagnie d'arbalétriers ou *avec* vous?

[Chicanes que le rédacteur en chef cherche à ses auteurs (2) : ceci devait être résumé, et cela développé; le dénouement est trop brusque, etc.]

Et puis êtes-vous bien sûr que telle expression est française? l'avez-vous rencontrée dans les classiques? — Je l'ai lue dans Bossuet. — Oh! Bossuet! C'est un orateur, Bossuet, et l'on sait ce qu'ils se permettent! — Je l'ai vue dans Corneille. — Oh! Corneille!... la correction de Corneille (3)!...

Etes-vous poète? On vous fera observer que le cinquième vers de la troisième strophe est un peu dur... on vous demandera — dans votre intérêt! — la suppres-

(2) Baudelaire notera dans *Mon cœur mis à nu :*
Du rédacteur en chef et de la pionnerie. Immense goût du peuple français pour la pionnerie et pour la dictature. C'est le *Si j'étais roi! Portraits et anecdotes.*
François Buloz, — Houssaye, — le fameux Rouy, — de Calonne, — Charpentier, — qui corrige ses auteurs, en vertu de l'égalité donnée à tous les hommes par les immortels principes de 89. — Chevalier, véritable rédacteur en chef selon l'Empire.

(3) Nous donnons ce passage, comme le suivant, parce qu'il nous paraît quasi-certain que c'est Baudelaire lui-même qui est mis en scène tant dans l'un que dans l'autre. Corneille et Bossuet comptaient parmi ses grandes admirations. Le premier, selon lui, avait *sauvé la poésie* française. Le second, dont il se plaisait à vanter la langue pure, lui était d'autant plus cher, qu'il le voyait tourner en dérision par les Mario Proth (v. ses lettres à Poulet-Malassis, mars et 12 juillet 1860). — C'est très probablement Buloz qu'il faut trouver dans « le directeur d'un recueil des plus accrédités », car nous savons que les pièces des *Fleurs du Mal* parues à la *Revue des Deux Mondes* le 1er juin 1855, furent très remaniées à la dernière heure. Quant à l'argument par lequel le poète défend ici ses vers *faibles*, on le retrouve dans *La Genèse d'un poème* : « Si j'avais été assez imprudent... pour construire des stances plus vigoureuses, écrit Poe, *je me serais appliqué, délibérément et sans scrupule*, à les affaiblir, de manière à ne pas contrarier l'effet du *crescendo*. Enfin la protestation : « C'est un art que j'ai mis vingt ans à apprendre... » a son pendant dans une lettre que notre poète, le 20 juin 1863, adressera à Gervais Charpentier qui s'était permis d'introduire des changements dans un poème en prose : « J'ai passé ma vie entière à construire des phrases, et je dis, sans crainte de faire rire, que ce que je livre à une imprimerie, est *parfaitement fini.* »

sion de certains mots un peu risqués!... on vous priera de remanier tel passage — *inégal*... J'ai entendu dans un bureau d'imprimerie le dialogue suivant entre le directeur d'un recueil des plus accrédités... et un poète célèbre : — Ne trouvez-vous pas, monsieur, que ce vers est un peu faible? — Oui, monsieur, répondait le poète en se mordant la lèvre; et le vers suivant est faible, mais ils sont là pour amener celui d'après, qui n'est pas faible du tout. — Je ne dis pas non, monsieur; mais il vaudrait bien mieux qu'ils fussent tous les trois d'égale force. — Non, monsieur répondait le poète, en colère cette fois, car alors où serait la gradation? C'est un art, monsieur, un art que j'ai mis vingt ans à apprendre... — O poète, sois inspiré, sois savant du nombre et de la rime,... aies de l'imagination, aies de l'esprit... voilà où il en faudra venir, voilà par quelle école il te faudra finalement passer!...

J'aimerais mieux savant *dans* le... et *dans* la... Est-ce que l'impératif nécessite l'*s* dans le verbe avoir?

Enfin, vous êtes critique? Oh! alors c'est bien pis! [car] le critique qui vit sur l'actualité... ne peut reprendre son manuscrit que pour le détruire. Il faut qu'il paraisse à son heure, en son lieu, ou qu'il se tue...

Est-ce le critique qui doit *paraître* ou se tuer, ou le manuscrit?

[Tribulations du critique. A-t-il eu assez égard aux principes, aux amitiés, aux réserves traditionnelles de la Revue?]

— Vous avez eu le malheur de louer M. X...; mais on sait que vous êtes son ami, vous êtes suspect, l'éloge ne passera pas! En vain protestez-vous... que votre amitié pour M. X... est bien plutôt une sympathie d'idées, qu'une sympathie de personnes... n'est pas plus connue du public... que la haine de l'épicier du coin, pour l'épicier d'en face... l'éloge ne passera pas (4)!...

[...]
[,];
[...]

sympathie d'idées!

contre [Asselineau proteste : haine *pour* est très français].

(4) Le 11 février 1859, Baudelaire écrira à Alphonse de Calonne, à

Ne croyez pas que j'exagère; j'abrège ridiculement. J'ai des amis (hélas!) pleins de talent et que la nécessité... rive à cette dure besogne de plaire sans cesse à ces shahabahams. Je connais leurs souffrances sans cesse renaissantes; et rien que de leurs confidences je pourrais remplir tout un volume. Oui, sans cesse renaissantes; car c'est là le plus beau : peut-être croiriez-vous à quelque initiation, à quelque épreuve maçonnique laquelle une fois subie, l'écrivain désormais constaté rentre dans le libre exercice de sa pensée? point du tout. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui... il subira dans toute leur rigueur, pour un mot, pour une virgule, les exactions et le martyre... à moins que lié et relié, exténué par la discussion ou pris par la famine, il se résigne à ne plus faire que remplir des programmes et exécuter des plans...

— pourquoi *ridiculement?*
— pourquoi *hélas?*

Qu'est-ce qui est si beau?

Où est le verbe auquel *laquelle* sert de sujet?

lié et relié, désagréable.

[ne plus faire que remplir] désagréable.

[Où le rédacteur en chef ou le directeur prend-il tant d'assurance?]

Il faut se croire pire que Pic de la Mirandole...

mieux

[Ecoutons-le justifier sa tyrannie:]

« Il est vrai, dit-il, je ne suis ni romancier, ni poète, ni critique, ni historien, ni savant... mais j'ai fait les meilleurs romanciers, les meilleurs poètes... C'est à moi que Y a apporté ses premiers vers et je lui en ai supprimé la moitié : il est vrai qu'il a eu plus tard l'insolence de les rétablir... dans le volume... Vous connaissez Z (un imbécile généralement) et son dernier roman?... Eh bien! il l'a refait quatre fois POUR MOI... » Aussi venez à MOI!... je vous formerai, je vous ferai.. Confiez-moi vos vers et votre prose : je vous en jetterai par terre la bonne moi-

[dit-il], que [je ne suis]

Prenez une autre lettre que l'Y.

[généralement] presque toujours.

[ferai] italiques
jeterai
jetterai?

propos de *Danse Macabre* qui allait paraître à la *Revue contemporaine* : « Vous me causerez un *très vif chagrin* en supprimant la dédicace [A Christophe]. »

tié... [d'abord] cela vous fera peut-être quelque effet. Mais... vous vous y habituerez et en moins de quelques années vous serez tout étonné de vous trouver si simple et si parfait... et vous aurez l'honneur d'être un des écrivains accrédités de la Revue du Zodiaque (5) !... »

quelque

[Ce sont les Revues et les feuilletons qui perdent les littérateurs d'aujourd'hui. Nous ne savons ni où nous allons, ni d'où nous venons... les écoles d'aujourd'hui s'appellent la Revue jaune, la Revue rose, la Revue verte, la Revue Saumon. Les maîtres d'école sans brevets ont pris la place des chefs d'école... Ce n'est pas la faute du public ni des auteurs, plus nombreux que jamais.]

Il y aurait de quoi dépasser la liste de don Juan, si l'on voulait citer tous les noms qui, dans le roman, dans la nouvelle, dans la poésie... Mais que demander à des auteurs lassés par l'érudition... qui dans leurs œuvres même ont peine à se reconnaître? Malheur à celui qui n'a pas soigneusement conservé son manuscrit primitif! Après quelques années, il ne retrouvera plus dans son ouvrage ni sa pensée, ni la forme de sa pensée (6). Et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui à moi-même en relisant ces malheureux contes que je consens à trouver détestables, mais qui peut-être ne seraient que mauvais si le pouce du grand sacrificateur n'y avait passé!

Qu'est-ce que Don Juan et les amourettes viennent faire ici? bizarre comparaison.

enlever le *plus* et le *ni*.

il est *détestable* de dire cela, au moins de le dire si fort.

[L'auteur ne veut pas faire un manifeste, car...]

il ne manquerait pas d'esprits charitables pour dire... que j'attache à ma faible personne assez d'importance pour l'envelop-

envelopper sa personne dans un mouvement!

(5) Deux allusions à la *Revue des Deux Mondes*, semble-t-il bien.
(6) Cet argument est tiré de la *Petite discussion avec une momie* (*Nouvelles Histoires Extraordinaires*) où Poe montre un auteur ressuscité dans l'obligation de s'aider d'une lanterne pour retrouver, dans son œuvre défigurée par les scoliastes, quelques bribes de sa pensée.

per dans un mouvement quelconque.

[D'ailleurs il n'y a plus même de coteries.]

Certes nous avons eu tort de nous tant moquer des *cénacles* et des *drapeaux tenus d'une main ferme* (6*bis*). Les associations d'esprits prouvent au moins que c'est sur le terrain de l'esprit qu'est la guerre...

[Michelet les préconisait, il disait aux jeunes gens de vivre avec leurs semblables, et si c'est aux lettres qu'ils se donnaient, d'en tirer leur vie tout entière, leurs plaisirs comme leurs labeurs.]

Telle était sa réponse aux jeunes désespérés d'alors, qui se plaignèrent de ne savoir où se prendre...

plaignèrent /i ne savoir où se

De telles aggrégations sont impossibles aujourd'hui... et cela pour plusieurs raisons. J'ai dit la principale, le déplacement du lien transporté de l'ordre des idées dans le milieu des intérêts étrangers.

Je n'aime pas un lien déplacé transporté d'un ordre dans un milieu d'intérêts.

[une autre raison : « l'adultère de la littérature avec les idées d'un autre ordre. » On s'est moqué de la doctrine de *l'Art pour l'Art*. C'est elle qui avait tout sauvé. Un poëte qui a une plus haute idée de son art a aussi des pensées plus élevées. L'antagonisme de la forme et de la pensée en poésie, invention des cerveaux épais et des paresseux.]

Soyons justes : avant 1830... les esprits du public d'alors étaient à l'état d'estomacs fatigués d'avoir trop longtemps digéré les mêmes drogues. Au théâtre toujours les mêmes formules... une poésie liquide, énervée, n'atteignant jamais à la rigueur de la prose...

Des esprits à l'état d'estomacs, cela veut dire que les esprits sont devenus des estomacs... Fatigués d'avoir trop longtemps mal digéré. — Remarquez bien que le mot *liquidus* ne peut être

[L'œuvre du Romantisme. Il a remonté aux saines traditions, rénové la langue,

(6 *bis*) *Mon cœur mis à nu* : « De l'amour des Français pour les métaphores militaires... Porter haut le drapeau. Tenir le drapeau haut et ferme... », etc.

réveillé la curiosité, transporté le lecteur dans tous les pays du monde. Surtout l'école romantique a aimé l'art pour lui-même.]

qu'un éloge appliqué à la poésie.

Elle n'a jamais cru que le roman fût fait pour sauver la société ni qu'une pièce de théâtre pût prétendre d'autres récompenses que les bravos (7)...

Aujourd'hui, vue à distance, la littérature romantique apparaît comme un sommet splendide couronné d'une végétation touffue... en deçà une vallée, un trou et au fond de ce trou l'*école du bon sens* et le *Réalisme*, son puîné; la conspiration bourgeoise, la littérature pamphlet de morale, la littérature utile (8)...

sommet splendide couronné

Il faut que la bourgeoisie perde cette illusion que la réaction littéraire de 1840 a été faite pour la défense du bon sens (9).

Qu'importe que la Bourgeoisie garde ou perde une illusion?

Comprendre qu'une école du *bon sens* n'est-ce pas plus raisonnable... en littérature qu'... une école de solidité en architecture; il faut que l'écrivain ait du bon sens comme il faut que les monuments soient solides; mais un monument qui n'aurait pour lui que la solidité pourrait être indifféremment une grange, ou même une guérite. Le mot d'école du bon sens fut un euphémisme fort spirituellement trouvé pour déguiser à la bourgeoisie sa propre platitude et sa propre barbarie.

[L'école romantique s'était flattée d'avoir converti la bourgeoisie à sa doctrine. En réalité, elle avait bien rallié l'élite.]

En passant, voici l'histoire du mot. Je causais avec St-Alme d'un ouvrage de ce genre, et je dis : faut-il être bête pour croire qu'on fait une comédie avec du bon sens! St-Alme se tordit de joie. Il trouva ma folie si grande qu'il fit de notre conversation une nouvelle à la main. Par Viard, Champfleury, etc..., qui adoptèrent le mot, le mot est resté (10).

(7) Il est impossible de ne pas retrouver dans ce passage et les suivants les idées de Baudelaire lui-même. Cf. *L'Art romantique*, « Les Drames et les romans honnêtes » (1851), *passim*.

(8) Cf. les *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (III et IV surtout).

(9) Cette réflexion montre à quel point Baudelaire était revenu des siennes quant au Bourgeois que, dans l'Introduction à son *Salon de 1845*, il s'était appliqué à réhabiliter.

(10) Cette note se retrouve à quelques variantes près dans *Les Drames*

Mais... la masse du public, le *numerus,* que comme une mode... tyrannique. Par soumission... il s'était résigné à l'imitation des grands génies étrangers et aux accents mystiques de la *poésie de la mort;* mais au fond tout cela le troublait et lui faisait peur.

[Et il se sentait visé] :

C'était lui, ce mari aveugle et ridicule que le même jeune homme amer et ravagé opprimait chaque jour sur la scène aux applaudissements des galeries; c'était lui l'épouse faible et sans vertu, infidèle à l'époux, traître à l'amant qui la traînait, échevelée, jusqu'à la rampe... lui, l'épicier... le garde national.

A la fin l'épicier devenu... pair de France... se fâcha.

C'est cette indisposition du bas public... si j'ose m'exprimer ainsi! que les parrains de l'école du bon sens résolurent d'exploiter à leur profit. Ils tâtèrent le pouls à ce brave M. Prudhomme; ils diagnostiquèrent un à un ses griefs et, par une transmutation hardie, ils en firent autant de fleurs dont ils lui tressèrent des couronnes : — Il ne voulait plus d'Antony le bâtard, donc il était généreux... [ni] de Chatterton le suicide, donc il était vaillant; [ni] de Lucrèce Borgia, l'adultère, donc il était vertueux; [ni] de Joseph Delorme le poitrinaire, donc il était fort! On lui cria, comme les Esprits de Swedenborg : Oh! qu'ils sont sages!... On lui servit en nœuds ou guirlandes, en confitures les joies du foyer et les douceurs de la propriété champêtre. La plaisanterie fut poussée si loin, qu'un jeune dramaturge... osa décerner en plein théâtre français l'épithète de poète à un avocat économe qui attend pour avoir des

Je n'aime pas ce *numerus.* Je crois même que *numerus* veut dire un nombre déterminé, et vous voulez exprimer l'idée d'une foule, nombre indéterminé.

C'est vraiment bien désagréable : *c'était lui, l'épouse.* J'aimerais mieux : c'était son épouse, celle-là que...

Pourquoi ces points de suspension?

Comme aux esprits de Swedenborg : Oh! qu'il est sage!
[ou] en/

La phrase suivante, les joies du foyer servies en nœuds, guirlandes et confitures, inintelligible.

et les romans honnêtes (*L'Art romantique*, p. 283 de mon édition, Louis Conard, éd.)

enfants que la dot soit placée chez le notaire (11).

A ce coup, M. Prudhomme... battit des mains et porta l'Ecole du bon sens à l'Académie (12).

L'insurrection romantique avait été faite au nom de l'art; la réaction de 1840 se fit au nom du succès. Ce fut la revanche du Bourgeois sur le Rapin; dès lors, il ne pouvait plus être question d'art.

Et voilà pourquoi l'école du bon sens, même vêtue de toute sa gloire comme Salomon, se hasarda jamais à faire ni préface ni manifeste : il eût été trop dangereux de laisser passer le bout de l'oreille.

[comme Salomon] ne [se hasarda] à [jamais faire] une [préface] ou un [manifeste.]

[A l'heure présente, le vrai public se réveille; il redemande ce qu'il lui a toujours fallu : de l'art, des idées, des vers...]

Le brouillard du marais bourgeois est tombé, et sur le sommet de la montagne, c'est toujours la *Comédie humaine,* les *Orientales, Stello, Volupté,* la *Comédie de la mort.*

Sur le versant de la vallée, celui vers lequel nous marchons, qui y aura-t-il? Que je le sache, ou non | je ne le dirai pas. Dieu m'a fait ce bonheur de me donner des amis illustres qui le sont ou qui le seront; je ne veux pas charger leur avenir du poids de mon infériorité.

[Asselineau : peut-on dire le *versant* d'une *vallée?* — Réponse : Non.]
qui y /,

des amis illustres qui *le* sont. Sont quoi? modestie ignoble.

Quoi qu'il en soit... on sait maintenant par une expérience de trente ans qu'une littérature qui veut vivre doit être avant tout, exclusivement, — littéraire; que toute littérature qui prend son idéal en dehors de l'art. qui se fait la servante, soit de la politique, soit d'une doctrine quelconque, philosophique, religieuse ou

(11) Allusion à la *Gabrielle* d'Emile Augier, et qui avait été développée par Baudelaire dans son article sur *Les Drames et les romans honnêtes.*
(12) En la personne de François Ponsard (1855).

morale, est une littérature périssable et suicide (13).

L'école du bon sens qui certes ni par ses œuvres, ni par sa durée, n'a acquis une grande importance littéraire, a au moins cette importance comme fait démonstratif qu'on aura vu une littérature périr, pour s'être inquiétée d'être vertueuse avant que de s'occuper d'être une littérature... — phrase mal faite.

...elle s'appuyait sur les deux sentiments les plus anti-poétiques et | moins élevés de la nature humaine, l'hypocrisie et la peur. Dès lors ni les encouragements ministériels, ni les prix de vertu, ni cet engouement qui suit les réactions, rien n'y a fait, elle est tombée... parce qu'au lieu de prouver cette vertu en faisant *bien*, elle a cru qu'en faisant *le bien*, elle prouverait son génie. Faire le bien est le domaine de la morale; bien faire est la mission de l'artiste. — les/ — n'a pu les sauver.

[Les jeunes écrivains qui, dans ces dernières années, ont essayé de rendre la liberté de l'art solidaire de l'idée du progrès dans l'économie sociale n'ont pas été et ne pouvaient être plus heureux. Ils n'ont satisfait ni les poètes ni les économistes. Les arts n'ont plus à propager des idées.]

Du jour où les hommes eurent trouvé un moyen direct et expéditif de se communiquer leurs pensées, les arts ont été dépossédés de toute mission d'enseignement, soit religieuse, soit philosophique. Le livre étant inventé, il sera toujours plus facile et plus tôt fait de lire un petit

(13) En 1852, Baudelaire terminait *L'Ecole païenne* par ces lignes : « Le temps n'est pas loin où l'on comprendra que *toute littérature qui se refuse à marcher fraternellement entre la science et la philosophie est une littérature homicide et suicide.* » Le rapprochement de ce passage avec notre texte montre tout à la fois, et combien Baudelaire avait évolué, et que certaines phrases de l'article qui nous occupe furent écrites sous sa dictée ou inspirées par lui.

volume tel que le catéchisme ou le *Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, que de déchiffrer les sculptures d'un portail ou d'analyser les trente cartons de Chenavart. Dès ce jour-là, il y eut divorce entre l'art et la philosophie dogmatique. Ou, pour mieux dire, l'art fut émancipé. C'est la conséquence capitale de l'imprimerie d'avoir remis tout en place et d'avoir si bien limité le domaine de chaque art qu'il ne puisse plus en sortir (14) et envahir celui de l'art voisin qu'à la condition de se suicider...

[Chenevar] d/

Ne demandons pas au roman d'être un pamphlet, ni à la poésie lyrique d'être un article de journal.

[On ne prétend pas que l'artiste s'isole des passions et des intérêts moraux de son temps. Son âme aussi bien se traduira toujours dans son œuvre:]

Est-ce qu'on n'a pas depuis longtemps déduit les doctrines politiques, religieuses et sociales de Balzac qui, cependant, n'a jamais prétendu faire autre chose que des romans? Est-ce que tout lecteur intelligent ne sait pas à quoi s'en tenir, non seulement sur l'esthétique, mais sur les idées morales de M. Théophile Gautier,

(14) *Toutes* ces idées-là sont pareillement exprimées dans *L'Art philosophique*, article inachevé qui fut retrouvé dans les papiers de Baudelaire et que ses éditeurs posthumes — Asselineau précisément et Théodore de Banville — en le comprenant dans *L'Art romantique*, accompagnèrent de ce considérant : « Il complète les idées de Charles Baudelaire sur l'art contemporain, en nous livrant ses idées sur un sujet qui le préoccupa longtemps et qui revenait souvent dans ses conversations. »

Voici aussi bien quelques courts passages de l'*Art philosophique* à rapprocher de notre texte :

« Qu'est-ce que l'art philosophique suivant la conception de Chenavard?... C'est un art plastique qui a la prétention de remplacer le livre, c'est-à-dire de rivaliser avec l'imprimerie pour enseigner l'histoire, la morale et la philosophie.

« ...Est-ce par une fatalité des décadences qu'aujourd'hui chaque art manifeste l'envie d'empiéter sur l'art voisin?...

« ...L'art philosophique... monstruosité où se sont montrés de beaux talents.

« ...C'est surtout l'école romantique... qui a fait prévaloir la gloire de l'art pur; et de certaines tendances, particulièrement celles de M. Chenavard... sont une réaction contre l'école de l'art pour l'art. »

le plus désintéressé comme le plus grand des poètes contemporains (15)?

[Mais ce qu'il faut prescrire, comme mauvais, faux, pervers, c'est l'intention préméditée de faire servir l'art à exprimer des idées qui ne sont point de son domaine. Y céder est d'ailleurs dangereux, car]

...l'art a ses entraînements qui parfois font pencher la pensée de l'enseignant. N'avons-nous pas vu M. Veuillot, le grand ennemi de l'esthétique, essayer dans un accès de logique « s'il ne serait pas possible de composer un roman avec des personnages, des sentiments et un langage chrétiens?» (15 bis) Il n'a réussi qu'à faire un bréviaire de séduction que je conseille aux pères de famille de ne point laisser traîner sous les yeux de leurs filles; car ce qu'elles en retireraient de plus clair, c'est la doctrine de la *Femme libre* (16).

L'école romantique a pratiqué ces idées...

Sa génération actuelle paraît y retourner. *la* ou *sa?*

C'est de bon augure.

Et après tout, ...il ne me semble pas qu'une génération qui a déjà donné, dans la poésie, Théodore de Banville, Charles

(15) Ceci est vraiment particulier sous la plume d'Asselineau, qui était hugolâtre, et rappelle au lecteur attentif : 1° que les *Fleurs du mal* avaient été dédiées à Théophile Gautier l'année précédente, 2° qu'au cours de la suivante, Baudelaire allait publier sa grande étude sur le poète d'*Emaux et Camées*.

(15 *bis*) Le 15 mai 1858, dans un article paru au *Réveil* et intitulé : *La poésie à l'heure qu'il est*, Veuillot avait criblé Baudelaire de traits fort aigus, rappelant que ses vers lui avaient valu la *police correctionnelle*, ne craignant pas de le comparer à *Ponsard*... pour regretter Musset, formant l'espoir que vint un poète qui n'offenserait pas les regards du *spectacle ennuyeux de ses plaies ou du spectacle répugnant de ses plaisirs*. Et Baudelaire, outré de colère, avait écrit, en marge de cet article (collection Ancelle) : « Ce Veuillot me donne envie de tâter encore de la police correctionnelle en lui caressant les siennes [ses oreilles] autrement qu'avec mes vers. » On a donc toutes raisons d'admettre qu'il s'agit ici de représailles dont le bon Asselineau aurait été l'instrument.

(16) Allusion sans doute, tant à *L'honnête femme* (1844) qu'à *Corbin et d'Aubecourt*, « essai de roman chrétien » (1854).

Baudelaire, Leconte de l'Isle (*sic*), Philoxène Boyer; qui dans le roman, dans la critique et dans l'érudition a produit des esprits brillants, subtils, des talents sérieux; qui nous a donné les charmants contes de M. Hippolyte Babou, les élégants récits de M. Jules de la Madelène, les fortes et franches études de Gustave Flaubert et même les beaux romans de ce cruel Barbey d'Aurevilly, qui gaspille dans les journaux sans critique un talent de premier ordre; il ne semble pas, dis-je, qu'une telle génération soit destituée d'avenir littéraire, ni indigne d'intérêt (17).

Quand la borne est franchie, il n'est plus [*de limite,*

a dit M. Ponsard dans un vers qui, comme toutes les bonnes vérités, mérite de passer proverbe.

Inutile et commun, transition grossière, uniquement pour le plaisir de citer un vers stupide.

J'ai dépassé la borne évidemment...

Je rentrerai sur mon terrain...

Trop d'alinéas.

Ce serait vraiment me faire injure que de supposer qu'en traitant ces hautes questions, j'ai pensé aux Nouvelles qui suivent.

Mes pauvres nouvelles!

[L'auteur termine en s'excusant de leur insignifiance.]

26 juillet 1858.

C. A.

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Le principe d'intervention et le précédent de l' « Alabama ». — On ne parle que rarement dans la presse, aussi bien française qu'anglaise, de l'affaire de l'*Alabama*, à propos de la guerre civile actuelle en Espagne.

(17) Il est à remarquer que tous les auteurs ici mentionnés étaient des amis personnels de Baudelaire et qu'Asselineau exécrait Barbey d'Aurevilly.

Cependant cette affaire pèse sur les consciences anglaises, bien que plus de soixante ans se soient écoulés depuis la sentence rendue à Genève, qui mit fin à l'une des controverses les plus aiguës entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

Cela explique, peut-être, l'empressement du Gouvernement anglais à accéder à la proposition française de non-intervention dans la guerre civile qui bouleverse actuellement l'Espagne et peut, demain, bouleverser l'Europe entière.

Cela explique aussi l'hésitation du gouvernement italien, voisin de la péninsule hispanique.

Pourquoi, se demande-t-on, une telle guerre est-elle possible entre des gens de même race, ayant, en vérité, le même souci de conservation de la République? Ils montrent une telle férocité des deux côtés qu'elle dépasse encore celle qui caractérisa la Grande Guerre.

Mais ce n'est pas dans cet article que je chercherai la source d'une si étrange animosité.

On parle en ce moment de « neutralité », de « non-ingérance », de « non-immixtion », et surtout de « non-intervention » et « d'insurgés », comme si les deux partis opposés étaient des belligérants réguliers. Or, nous ne devrions jamais oublier que la neutralité dépend de la belligérance et que les neutres et les belligérants ont adopté certaines règles qui déterminent leurs relations de droit et de fait. Le gouvernement espagnol actuel de Madrid est le seul qui existe internationalement et ceux qui tentent de le renverser doivent être classés sous le vocable de rebelles et non pas de belligérants, dans le sens du droit des gens. Mais ils sont assez nombreux pour ne pas être exposés aux pénalités de rébellion, et la guerre civile en Espagne semble dégénérer en une guerre civile comme celle des Etats-Unis en 1861; une guerre qui met aux prises deux tendances sociales, qui se déroule entre ceux qui défendent leurs biens et ceux qui les convoitent.

Dans la guerre civile américaine, les sympathies des classes gouvernantes anglaises allaient du côté des « gentlemen » du Sud, qui faisaient travailler les esclaves sur le sol dont ils étaient les propriétaires.

C'est pourquoi l'*Alabama*, construit à Liverpool aux yeux

de tout le monde, et destiné aux « Sécessionnistes » en dépit des protestations du gouvernement nordiste, fut laissé libre d'agir par les autorités britanniques.

En attendant, le gouvernement anglais avait reconnu les armées sudistes comme belligérantes, ce qui entraînait sa neutralité. L'*Alabama* captura une quantité de navires marchands, et, la guerre une fois terminée, le Nord victorieux menaça d'une nouvelle guerre la Grande-Bretagne, pour se venger des exploits de l'*Alabama*. Si cette nouvelle guerre fratricide fut évitée, c'est grâce à l'arbitrage, qui obligea les Etats étrangers à cette guerre d'exercer une diligence suffisante (*due diligence*) pour empêcher toute intervention extérieure en faveur de l'un des partis. Il en résulta une décision qui coûta à la Grande-Bretagne la bagatelle de 15.500.000 dollars, répartis entre ceux qui avaient eu à subir le dommage en question.

Mais que signifie *due diligence* — diligence suffisante, comme on l'a traduit en français, — en temps de guerre, de nos jours?

La guerre n'est plus ce qu'elle était encore au moment où l'on essaya d'humaniser la conduite des hostilités aux conférences officielles de la Haye, en 1899 et en 1907.

Depuis la Grande Guerre, la propriété privée et la population civile ne sont plus protégées contre les actes de guerre.

L'objet de l'ennemi est, non seulement d'annihiler les forces qui lui sont opposées, mais aussi de détruire les sources de leur recrutement et de leur renouvellement.

Par conséquent, *due diligence* devient dans la guerre d'aujourd'hui une règle plus coercitive avec les canons à longue portée, les bombes par avions et les gaz. Ce mot implique que les gouvernements qui peuvent fournir des matériaux destructeurs aux belligérants sont tenus de s'abstenir et d'exercer leur pouvoir de telle façon que l'industrie privée des neutres ne puisse fournir ni l'un ni l'autre des belligérants.

Dans le traité entre l'Angleterre et les Etats-Unis, qui soumit à l'arbitrage le dommage causé par l'*Alabama,* les règles suivantes furent établies.

« Un gouvernement neutre est tenu d'user de suffisante

diligence (*due diligence*) pour empêcher, dans sa juridiction, l'équipement et l'armement de tout navire qu'il a des motifs suffisants de croire destinés à croiser ou à faire la guerre contre une puissance avec laquelle il est en paix; et aussi d'employer la même diligence à empêcher le départ, de sa juridiction, de tout navire destiné à croiser ou à faire la guerre comme il a été dit ci-dessus, ce navire ayant été spécialement adapté, en tout ou en partie, dans la juridiction de ce gouvernement, à un usage militaire. »

Et la troisième règle de Washington oblige l'Etat neutre « à exercer suffisante diligence dans ses propres ports et dans ses eaux et à l'égard de toutes personnes dans sa juridiction, et à empêcher toute violation des obligations et des devoirs qui précèdent ».

Or, on oublie ordinairement que l'Espagne est bordée de trois côtés par la mer et du quatrième côté par des montagnes pratiquement infranchissables. Presque tout le commerce de l'Espagne se fait par mer, sauf avec le Portugal et avec la France. Le Portugal lui-même reçoit ses marchandises par mer. Il s'agirait, par conséquent, de connaître jusqu'à quelles limites sont fixées les obligations des fournisseurs de la péninsule.

Le gouvernement de la France a agi sagement en mettant l'embargo sur toutes fournitures qui, venant de France, auraient pu aider, directement ou indirectement, le gouvernement espagnol ou les rebelles dans leur lutte actuelle. Le souvenir de l'affaire de l'*Alabama* explique la promptitude avec laquelle le gouvernement anglais a adhéré à la thèse française.

L'hésitation du gouvernement italien, bien qu'adhérant en principe à la même thèse, est basée apparemment sur la distinction qu'il fait entre l'industrie du gouvernement et l'industrie privée : distinction qui, d'ailleurs, ainsi que je l'ai dit plus haut, n'existe plus.

La vieille doctrine de neutralité, qui permettait aux neutres de continuer leur commerce avec les belligérants, a subi un recul sensible. On ne peut plus invoquer pour les neutres leur droit d'être molestés le moins possible par les actes des belligérants.

Depuis la Grande Guerre, un grand navire neutre est exposé à l'attaque d'un sous-marin, nécessairement de dimensions restreintes, qui, d'après le droit des gens, a le droit de visite pour la recherche de la contrebande. Le pacte de Londres (1924) contient à ce sujet des conditions difficiles à faire respecter; soit :

1. Dans leur action à l'égard des navires de commerce, les sous-marins doivent se conformer aux règles du droit international auxquelles sont soumis les bâtiments de guerre de surface.

2. En particulier, excepté dans le cas de refus persistant de s'arrêter après sommation régulière ou de résistance active à la visite, un navire de guerre, qu'il soit bâtiment de surface ou sous-marin, ne peut couler ou rendre incapable de naviguer un navire de commerce sans avoir au préalable mis les passagers, l'équipage et les papiers de bord en lieu sûr.

A cet effet, les embarcations du bord ne sont pas considérées comme un lieu sûr, à moins que la sécurité des passagers et de l'équipage ne soit assurée, compte tenu de l'état de la mer et des conditions atmosphériques, par la proximité de la terre ou par la présence d'un autre bâtiment qui soit en mesure de les prendre à bord.

Les commissions de la S. D. N. pour le désarmement et pour la codification du droit des gens n'ont pas, jusqu'à présent, réussi à satisfaire les revendications mondiales des peuples qui veulent vivre désormais dans l'ordre et la paix avec des moyens pacifiques pour le règlement des différends pouvant surgir entre eux.

La situation est compliquée par le fait que le gouvernement bolchevik a permis la création d'un fonds de secours destiné au gouvernement espagnol, tandis que le gouvernement portugais semble plutôt favorable aux insurgés, en dépit de son adhésion à la thèse française.

Il faudrait donc savoir jusqu'à quel point la non-intervention sera respectée.

N'oublions pas que le conseil de la S. D. N. a le droit de demander à la Cour Internationale de la Haye un avis consultatif qui n'engage à l'action que le conseil lui-même. Ces avis ont donc un caractère plus scientifique et raisonnable que les jugements de la cour, pour des raisons évidentes.

Il s'agit d'étudier le sens que l'on veut donner à l'expression « non-intervention » et à celle de « due diligence » (diligence suffisante), si elle a un rapport quelconque avec « non-intervention ».

D'autre part, l'expression « non-intervention » est d'origine anglaise. Elle fut d'abord employée par Lord Castlereagh qui, délégué d'Angleterre au Congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818, refusa l'adhésion de son pays à la Sainte-Alliance conclue par les principaux souverains de l'Europe; et cette Sainte-Alliance coûta à l'Espagne ses colonies d'Amérique.

Cette politique de non-intervention a été depuis lors la note dominante de la politique extérieure de l'Angleterre, avec certaines exceptions jusqu'à sa participation au Covenant de la S. D. N., et à la déclaration récente du premier ministre de Grande-Bretagne que le Rhin, et non pas la mer du Nord, était désormais la frontière de l'Angleterre.

J'ai été interrogé au sujet des pouvoirs de la Société des Nations dans le conflit espagnol actuel.

La réponse est très simple :

Il s'agit dans le Covenant, qui constitue la base de la S. D. N., de la coopération des Etats. La société est internationale et n'a pas à intervenir dans les conflits intérieurs, même armés, d'une nation quelconque.

L'article 11, néanmoins, déclare que toute menace de guerre entre les nations est dans sa sphère d'action.

Il y a certainement, à l'heure présente, une menace de guerre entre le communisme et le fascisme. Le premier est soutenu par des fonds envoyés de Russie et d'ailleurs, et on croit, à tort ou à raison, que les fascistes italiens, les nazistes allemands, le gouvernement actuel du Portugal, sont favorables aux rebelles espagnols.

Par conséquent, la S. D. N. doit essayer de mettre un terme, le plus promptement possible, au conflit d'Espagne. D'ailleurs, c'est le seul organe international qui puisse intervenir moralement entre les belligérants, car il ne faut pas traiter comme rebelles des forces comme celles dont dispose la minorité des électeurs en Espagne.

On peut s'étonner que, devant cette menace de conflit

général, la S. D. N. et les gouvernements responsables des autres nations semblent se désintéresser de la question et qu'ils songent à prendre des vacances dans un moment aussi critique.

SIR THOMAS BARCLAY.

LETTRES ANTIQUES

Jacques-Trève: *L'Evangile de Socrate,* Edgar Malfère. — Valère Maxime: *Actions et paroles mémorables,* traduction nouvelle avec introduction et notes par Pierre Constant, 2 vol., Garnier. — Plutarque : *Des Délais de la justice divine,* traduction nouvelle avec introduction et notes, par Georges Méautis, Les amitiés gréco-suisses, Lausanne.

Dans une collection, intitulée *La Civilisation méditerranéenne,* et que dirige le sage et courageux éditeur qu'est Edgar Malfère, Mme Jacques-Trève vient de publier sous le titre de **L'Evangile de Socrate,** un livre de mérite, dont il sied de louer la ferveur clairvoyante et la noble pensée. Ce sont de pieuses et de vivantes méditations sur la vie et la doctrine du maître de Platon, de ce Socrate que Jacques-Trève considère à bon droit comme le « premier générateur de notre pensée moderne ». Au moment où il semble que tout croule ou va crouler, il importe, pense-t-elle, que la Pensée et l'Amour ne cessent pas de briller dans le temple intérieur et secret de quelques âmes d'élite. En nourrissant cette flamme, elles l'entretiendront et en assureront la pérennité et la transmission civilisatrices.

Comme Enée, après la ruine de Troie, écrit-elle, put s'enfuir emportant et son père et les dieux de la cité pour les déposer sur un rivage paisible, et là bâtir le temple et le foyer où se conserverait l'antique tradition de sa race, ainsi les âmes fidèles, héritières des deux flammes sacrées, se doivent de les conserver intactes, constamment alimentées, afin de pouvoir, après l'universelle débâcle, les offrir à l'humanité pantelante pour un nouvel espoir et une future régénération.

Mme Jacques-Trève a raison de vouloir sauver ses dieux. Pour mieux les connaître et les aimer davantage, elle sait se rendre proche leur lointaine présence, et se penchant sur eux avec tendresse et ferveur, elle gagne d'obtenir la grâce sanctifiante de la compréhension. Que nous sommes loin avec elle de cette stérile froideur pédagogique qui fait trop fi

de tout ce qu'il y a de vivant et d'actuel dans l'âme d'un Socrate! L'humanité qui s'en dégage n'a rien perdu de sa fraîcheur, et c'est le grand mérite de Mme Jacques-Trève d'avoir su nous en donner le goût, la saveur, la vie. S'inspirant à la fois de Xénophon et de Platon, l'auteur sait aussi, avec à-propos, faire état de tout ce qui a été écrit sur l'époux de Xantippe. C'est assez dire que son livre, aussi bien documenté que pensé, est à la page des plus sérieux travaux, si ce n'est des plus savants. L'inspiration en provient de bonne source, et les quelques passages contestables ou contestés qu'un helléniste de profession pourrait y relever, n'infirment pas la salutaire impression de bonne foi, de véridicité exaltante qui se dégage de la lecture de ce livre prenant. Mme Jacques-Trève a bien vu, par exemple, quel était le secret de cette paix de l'âme que Socrate sut toujours garder inaltérable. Sa vie profonde se maintenait sur un plan que les contingences de la vie apparente ne pouvaient émouvoir, car son âme connaissait le mystère de l'adéquation quotidienne du temporaire à l'éternel. Dans une des pages de son livre, 57, Mme Jacques-Trève semble croire que je pense que Socrate ne connut Anaxagore que par les livres. Si elle s'était reportée aux pages 36 et 37 de ma *Légende de Socrate*, elle aurait lu ces lignes :

> Suivant certains témoignages, Socrate fut en rapport avec Anaxagore... Il n'est pas vraisemblable, en effet, que l'intelligence si avide et si éveillée de celui qui, dès qu'il fut en état de comprendre, ne cessa de consulter, d'écouter et d'interroger tous ceux qui avaient quelque réputation de savoir, eût négligé d'entendre les hommes qui passaient, dans le domaine des sciences philosophiques, pour les plus avertis. Bien plus, tout en tirant profit d'un enseignement qu'il pouvait *directement* recevoir..., etc.

La *Collection des classiques Garnier* vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes d'un très grand intérêt. C'est la publication du texte latin, accompagnée d'une belle et sobre traduction française des **Actions et paroles mémorables** de Valère Maxime. M. Pierre Constant, agrégé de grammaire et professeur honoraire, en est l'éditeur et le traducteur. Dans sa courte et dense introduction, M. Pierre Constant se montre assez sévère pour le talent et l'œuvre de Valère Maxime. Il lui

reproche de reproduire des « histoires » et de rapporter des « mots », sans nous faire connaître ses sources d'information. Le reproche serait valable si Valère Maxime s'était fait de l'histoire la même conception que s'en font les modernes. Mais ce n'est pas le cas. Qu'une histoire fût authentique ou non, importait peu à l'écrivain latin. Ce qu'il voulait, c'est que l'anecdote admise qu'il racontait puisse servir agréablement, quelque romanesque qu'elle fût, à l'illustration d'une idée, à la défense concrète d'un sentiment moral, d'un geste curieux ou d'une attitude intrépide et hardie. Tout cet ouvrage d'ailleurs constitue un répertoire parfaitement adapté à tous ceux qui recherchent, dans une collection d'anecdotes, des enseignements par l'exemple, des exhortations émulatives et des encouragements susceptibles de servir de supports et de schèmes à la glorification d'une mâle éducation. Comme en poésie, le souci d'éduquer prévaut ici sur celui d'enseigner. Ce qui compte, en effet, c'est bien moins ce que fut tel fait en sa réalité, que ce qu'il peut devenir dans la broderie d'un discours ou dans le canevas d'une morale en action. La matière de l'ouvrage que nous laissa Valère Maxime est distribuée en neuf livres. Le premier est consacré à la religion et aux dieux; le second, aux anciennes coutumes des Romains et des nations étrangères; les autres, au gré d'un caprice sans règle, contiennent des exemples des vertus propres aux citoyens, aux guerriers, aux femmes, aux amis, etc. Tel qu'il est, c'est moins peut-être par la vertu de ses qualités littéraires que par la précieuse diversité de son contenu, que le livre de Valère Maxime a été sauvé de l'oubli. Il n'a jamais cessé d'intéresser les esprits qui ont eu la curiosité des menus faits de la petite histoire. Rabelais s'en est inspiré, et Montaigne surtout lui a demandé maintes fois d'alimenter les sources de son inspiration. Littéraire, littérale et sobrement savoureuse, la traduction de M. Pierre Constant se lit avec intérêt et plaisir.

M. Georges Méautis vient d'ajouter un nouveau fleuron à la couronne de ses beaux travaux. Après ses remarquables *Recherches sur le Pythagorisme*, ses *Aspects ignorés de la Religion grecque*, ses *Mystères d'Eleusis* et son *Ame hellénique d'après les vases grecs*, voici qu'il vient de nous donner,

précédée d'une longue introduction et accompagnée de notes explicatives, une excellente et lumineuse traduction du fameux traité que Plutarque écrivit **Sur les délais de la Justice divine.** On ne lit guère plus *les Œuvres morales* de Plutarque. Elles ont été pourtant « le bréviaire » de Montaigne. Avec les traductions d'Amyot, de Ricard et de Bétolaud, nous avions aussi de ce traité l'ingénieux commentaire qu'en fit Joseph de Maistre. En parlant de ce travail, en effet, ce n'est pas traduction ,mais adaptation qu'il faudrait dire. L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* en effet, ne se souciait guère, bien qu'il appelât ce traité « le chef-d'œuvre de la morale et de la philosophie antique, de suivre le texte grec de très près; c'est la pensée directrice qui lui importait avant tout. Pour mieux en adapter le fond à la pensée moderne, il ne craignait point d'en briser la forme dialoguée, de supprimer les arguments que réprouvait sa rigoureuse orthodoxie chrétienne, et d'en ajouter d'autres, inspirés par sa foi ou par les besoins du moment. Georges Méautis, avec une intelligence qu'éclairent une connaissance profonde de la pensée antique et une science au courant de toutes les exégèses qui en ont été faites, nous en offre aujourd'hui, en une belle édition, une traduction complète, vivante et digne en tous points du génie de Plutarque. Nul n'ignore que ce grand-prêtre du temple de Delphes écrivit ce traité pour répondre à cette angoissante question que les hommes, dès l'origine des temps, n'ont pas cessé de se poser. Pourquoi, se demande-t-on, voit-on l'impie triompher ici-bas et le juste y mener trop souvent une vie couverte d'opprobres? Doit-on en conclure que les dieux ne s'occupent pas des hommes? Et puis, s'il arrive parfois que les méchants subissent le châtiment de leurs fautes, pourquoi est-ce si tard que s'exerce sur eux la vengeance divine? D'aussi brûlantes questions n'ont rien perdu de leur vivacité. Plutarque n'en donne raison que de deux; il essaie de justifier la lenteur du châtiment divin et le fait singulier qu'il peut aussi s'abattre sur les enfants des coupables. Plutarque résout ce problème en affirmant que l'essentiel de la vie est le sort et la destinée de l'âme après la mort. La justice divine ne vise qu'à nous guérir de nos maux et à nous permettre, en nous châtiant pour nous puri-

fier, de remonter à la source d'où notre âme provient. Œuvre d'une âme religieuse et grave, ce dialogue frappe surtout par son ton de conviction prophétique; il reste, comme le pensait de Maistre, le testament religieux de l'antiquité et l'affirmation de l'idéal le plus élevé que se soit formé, des destinées de l'âme et de la providence des dieux, la race hellénique.

MARIO MEUNIER.

LETTRES ANGLAISES

Traduction possible de romans. — Sylvia Thompson : ***Third Act in Venice,*** Heinemann. — **Barbara Worsley-Gough :** ***A Feather in her Cap,*** Cassel. — **J. D. Beresford :** ***The faithful Lovers,*** **Hutchinson. — Aldous** Huxley : ***Eyeless in Gaza,*** **Chatto and Windus. — V. Sackville-West :** *Saint Joan of Arc,* Cobden Sanderson. — Lieutenant-Colonel Montagu W. Douglas : ***Lord Oxford was Shakespeare,*** Rich and Cowan. — **Adrian** Stokes : ***Russian Ballets,*** Faber. — **F. Anstey :** ***A long Retrospect,*** **Oxford** University Press. — **J. F. Joni :** ***Affairs of a Painter,*** Faber. — **Frank** Morley Fletcher : ***Colour-Control,*** Faber. — **Frederick Whiley Hilles :** ***The Literary Career of Sir Joshua Reynolds,*** **Cambridge University Press.** — Dorothy Margaret **Eastwood :** ***The Revival of Pascal,*** **Milford.** — Mémento.

Chaque fois que je rends compte ici d'un roman, je reçois une douzaine de lettres d'amis lecteurs et d'inconnus qui me demandent si ce roman pourrait être traduit. La politesse exige que je réponde, surtout quand un timbre accompagne la requête, et je n'ai guère de loisir. Donner une opinion sur un livre qu'on a lu avec plaisir et juger de sa valeur commerciale dans une autre langue sont deux choses bien différentes, sans compter qu'on s'expose à des mésaventures. Naguère, une dame à particule m'accablait de ses demandes, et un beau jour je reçus d'elle une missive fort acrimonieuse dans laquelle elle m'annonçait que la version française d'un livre que je l'avais, paraît-il, dissuadée de traduire venait de paraître. « Naturellement, vous ne tenez pas à ce qu'on empiète sur vos plates-bandes », concluait-elle, encore que la version signalée ne fût pas de moi. Tous mes correspondants ne sont pas aussi atrabilaires que cette aimable personne, mais pour leur éviter de faux espoirs et pour épargner mes loisirs, je voudrais bien déclarer ici une fois pour toutes que je ne saurais exprimer aucun conseil ni avis sur la **traduction possible de romans** non plus que d'aucun ouvrage de quelque sorte qu'il soit. Il y aurait cent bonnes raisons à invoquer, et ce n'est pas le lieu. Pour donner à réfléchir, je

prendrai un exemple dans un passé révolu; ce sera plus prudent. Les romans de Mrs Humphry Ward et de Marie Corelli atteignaient des tirages vertigineux et les quelques traductions françaises qu'on en risqua furent des « pannes »; de même, on vendit 123 exemplaires de ma traduction de *La Machine à explorer le Temps,* de H. G. Wells, pendant l'année qui suivit sa publication, il y a près de quarante ans. A chacun ses responsabilités.

Deux romans que je viens de lire m'ont procuré quelques heures agréables. Les auteurs, deux femmes, n'en sont point à leur début; leurs œuvres précédentes leur ont valu une réputation méritée. Dans **Third Act in Venice,** Miss Sylvia Thompson transporte ses personnages de St-Tropez à Londres et à Venise : agréable diversité du décor, dans lequel hommes et femmes restent ce qu'ils sont. Curieuse situation, un « ménage à trois » avant le mariage, et un dénouement dramatique si brusque qu'il apparait parfaitement plausible. A certains le caractère de l'héroïne paraîtra présenté avec une indulgence excessive; le héros irrésolu est beaucoup plus vrai et l'auteur fait preuve d'une singulière pénétration pour discerner ses réactions et l'on se demande par moments quelles confidences insolites elle a dû recevoir pour reconstituer les pensées et les actes du personnage. La jeune catin qui provoque le drame offre des aspects peu convaincants, encore qu'elle soit conforme à une réalité juste. Les comparses sont vivants et amusants, et telle qu'elle est contée, cette histoire s'équilibre comme une pièce de théâtre ou un bon scénario de cinéma, ce qui en rend la lecture aisée et captivante.

§

Combien agréable est aussi la lecture de cette escapade de six jeunes Anglais en vacances que Miss Barbara Worsley-Gough raconte sous le titre de **A Feather in her Cap.** Des rives d'Albion en auto jusqu'à Salzbourg pour assister au festival de musique et surtout pour s'amuser. Et le lecteur s'amuse également depuis la première page jusqu'à la dernière des cabrioles de toute cette jeunesse si sérieuse sous son apparente frivolité, et plus encore peut-être des amours de la vieille fille comique et du professeur vieux garçon

qu'elle capture haut les mains, si j'ose m'exprimer ainsi. L'auteur révèle avec une pénétrante finesse la mentalité parfois déconcertante des jeunes générations.

§

Parmi les romanciers contemporains J. D. Beresford s'est taillé une réputation considérable et justement méritée. Son dernier livre : **The faithful Lovers** est bien, ainsi que son titre le fait prévoir, un « roman romanesque ». Il est bien difficile de le raconter. Conflit de doctrines, conflit d'âmes, conflit dans le sentiment et la conception du devoir et justification aussi du « coup de foudre », que l'on est enclin, à notre époque réaliste, à envisager comme une fiction un peu ridicule des romantiques. Ici, le coup de foudre remonte à une date où le héros avait dix-huit ans et l'héroïne douze et ils s'entrevirent alors par la glace d'une auto. L'auteur joue la difficulté et la vainc pour le vif plaisir du lecteur.

Eyeless in Gaza est un « roman fleuve » dont l'auteur est Aldous Huxley, sociologue, biologiste, moraliste et romancier. Une histoire d'amour que la pusillanimité fait aboutir à un mécompte est le prétexte d'une sorte de manuel complet de philosophie sociale. C'est hautement intellectuel et, avouons-le, passionnant. Cependant, impossible de résumer les péripéties d'autant plus que les événements vont à rebours et que l'on part de 1933 pour remonter à 1912 et que dans bien des cas on connaît le dénouement avant d'avoir les motifs du drame. Le héros a sur l'amour des idées personnelles, assez fréquentes du reste, et ne veut accepter de l'héroïne que des relations charnelles, redoutant la servitude à laquelle un autre amour le réduirait; ils ne sont heureux ni l'un ni l'autre en fin de compte. Pour tirer la morale des successives tragédies qui en résultent, il vaut la peine de lire ces six cents pages pleines d'idées sagaces et paradoxales tour à tour, et de personnages séduisants.

Pour le critique, ce roman marque une évolution dans l'esprit de l'auteur, comme chacun des précédents, du reste : ironie et raillerie dans *Antic Hay*, sarcasme et pessimisme dans *Point Counterpoint*, présages sombres et déprimants dans *Brave new World*, et ici un acte de foi catégorique dans ce que valent pour l'homme la bonté, l'énergie et l'amour. Il

n'y aurait rien d'imprudent à voir là somme toute la doctrine des hommes de cette génération.

§

De toutes les figures historiques, il n'en est pas de plus tragique et de plus séduisante que Jeanne d'Arc. A l'époque où Anatole France publia son ouvrage sur elle, je m'amusais à demander aux gens : « A quel âge est-elle morte? » Fort rares étaient ceux qui avaient pris la peine de s'en instruire et la majorité des autres restaient ahuris d'apprendre qu'elle fut suppliciée à dix-huit ans. En réalité, sa carrière couvre à peine une année si l'on en déduit l'année qu'elle passa en prison. Quelle légende aurait-on pu espérer si elle était morte en combattant! Mais il y eut le procès, qui renseigne trop précisément sur elle et sur ses faits, ses dires et ses gestes. Depuis que Quicherat a édité en 1861 toute cette procédure, les historiens et les biographes ont pu facilement se documenter sans néanmoins se mettre d'accord pour leurs interprétations. Le beau livre **Saint Joan of Arc,** que vient de lui consacrer Miss V. Sackville-West, offre sur les précédents l'avantage d'être écrit par une femme, qui est aussi un grand poète et un écrivain original. Elle reconstruit avec une pénétrante subtilité le caractère de la paysanne de Domrémy et réussit à présenter au lecteur une Jeanne d'Arc telle qu'elle fut réellement. L'ouvrage peut satisfaire l'érudit le plus exigeant, avec son index et ses notes, et il est écrit en un style limpide et simple qui en rend la lecture fort agréable.

§

Plus nous allons, et plus la question Shakespeare soulève de polémiques. Sans doute, une masse impénétrable demeure qui refuse de laisser ébranler sa conviction, mais il n'en reste pas moins que de diligents érudits se livrent sur Shakespeare et sur les œuvres qui lui sont attribuées à des recherches patientes et ingénieuses. Un des derniers venus est le Lt-Col. Montagu W. Douglas qui, sous le titre de **Lord Oxford was Shakespeare,** résume dans un court volume toute une documentation qui rend sa thèse fort troublante. Quelques-unes au moins de ses démonstrations ressemblent à des preuves et certaines de ses interprétations peuvent

jeter le doute chez les plus convaincus. Il paraît bien difficile de réfuter cet exposé clairement et solidement charpenté.

§

On a beaucoup écrit sur l'art subtil du ballet et je me souviens de la révélation que me fut, sur l'esthétique de cet art, le livre de Marcel Réja : *Sur les Pointes,* que je lus il y a bientôt quarante ans. Celui d'Adrian Stokes : **Russian Ballets** est une suite d'interprétations descriptives d'œuvres montées par Fokine et par Massine et dansées par ces artistes admirables que l'on voit apparaître chaque année pour une saison à Paris, à Londres ou à Monte Carlo. Mr Stokes analyse tour à tour la Boutique fantasque, le Lac des Cygnes, les Sylphydes, Carnaval, le Prince Igor, les Présages, l'Oiseau de Feu, Cotillon, le Beau Danube, la Concurrence, etc., en indiquant l'étroite parenté entre la musique et la danse rendue plus variée, plus intime, plus plastique surtout par le ballet moderne tel que les Russes l'ont élaboré. Son livre est un guide qui fait apprécier mieux le délicat plaisir que dispense l'art chorégraphique.

§

Thomas Anstey Guthrie mourut le 10 mars 1934; il était né à Londres le 8 août 1856; l'urne qui contient ses cendres fut déposée dans le tombeau de son ami, et beau-frère, George Millar, et on y grava cette épitaphe intraduisible qui est la dernière ligne d'un de ses livres :

A nature whose love was unselfish and chivalrous.

L'homme de qui la mémoire mérita cet hommage publia au cours de sa longue vie, sous le nom de F. Anstey, une trentaine de volumes, romans, fantaisies, nouvelles, dialogues, dont quelques-uns sont encore lus. Il fit jouer avec succès diverses pièces et consacra ses dernières années à d'ingénieuses adaptations de Molière. Il avait débuté dans les lettres en 1882 avec un livre humoristique, *Vice Versa,* qui, refusé d'abord par plusieurs éditeurs, connut un succès soudain qui ne fut dépassé par aucun de ses livres subséquents. Comme il convient, il ne tarda pas à faire partie du groupe

des rédacteurs de *Punch*. C'est en octobre 1929 qu'il commença à rédiger les mémoires qui paraissent maintenant sous le titre de **A Long Retrospect** et il les laissa inachevés; mais nous en avons cependant plus de quatre cents pages qui couvrent une période de soixante ans. L'auteur admet que sa vie n'eut rien d'aventureux; il mena une existence de bon Anglais moyen et la façon dont il en relate les menues péripéties et présente les gens qu'il connut fait le charme tout particulier de ces pages. Comme bon nombre de ses compatriotes de cette génération, F. Anstey parcourut beaucoup la France, mais en dépit de la vogue de l'automobile, ce fut toujours à bicyclette, pour une plus grande intimité avec le pays et les habitants.

§

Comme contraste avec l'existence bourgeoise de l'humoriste anglais, il faut lire **Affairs of a Painter,** par J.-F. Joni. L'auteur est un Italien de Sienne, enfant naturel, élevé dans une incroyable misère, qui acquit à l'académie de peinture de sa ville natale une connaissance consommée de l'art de peindre dont il se servit à toutes sortes de fins, y compris des restaurations équivalant à de véritables faux. Il raconte tout cela avec une ingénuité déconcertante. A vrai dire il passa sa vie — et il la gagna largement — à ce métier de rafistoleur d'œuvres d'art pour des antiquaires qui les revendaient pour des sommes énormes à des collectionneurs. Ses transactions avec cette clientèle révèlent tout un monde d'extraordinaires fripouilles dont la canaillerie n'a d'égale que la naïveté et l'ignorance des amateurs, et l'ignorance aussi des prétendus experts.

Je voulais intituler ce livre *Souvenirs d'un peintre de vieux tableaux*, écrit l'auteur, mais j'entends les marchands qui ont fait fortune à trafiquer dans ce commerce s'écrier : « Non, peintre de faux ! » Et cependant, messeigneurs, ce ne sont pas des faux. Vous pouvez dire qu'un homme qui fabrique des billets de banque est un faussaire parce qu'il se sert d'une presse comme celui qui frappe des pièces de monnaie parce qu'il se sert d'un flan et d'un balancier; mais un artiste qui crée une œuvre d'art de son cru dans le style d'un vieux maître, n'est pas un faussaire; tout au plus est-il un imitateur, mais il crée quelque chose de son propre fond. Et si, sans

suivre aucun maître particulier, il produit une œuvre qui reflète simplement le style du quatorzième ou du quinzième siècle, il ne s'agit même plus d'une imitation mais d'une véritable création. Certains d'entre vous, messeigneurs, qui, parvenus à l'opulence, retrouvez de tels scrupules d'honnêteté, pouvez bien détourner la tête avec un air de dégoût en entendant mes arguments de défense et les prononcer absurdes, mais si vous vous souvenez des débuts de vos propres carrières, vous y découvrirez bien d'autres choses que des faux tableaux.

Ce fragment est extrait du dernier chapitre dans lequel l'auteur s'exprime avec une vigoureuse franchise sur les marchands fripons, les critiques ignorants et les experts incompétents avec qui il eut des rapports, et tous plus ou moins ses complices en même temps qu'il était leur victime. Si des collectionneurs lisent ces confessions vengeresses, il leur faudra une fameuse dose de crédulité pour continuer à collectionner!

§

Sous le titre de **Colour-Control,** et avec ce sous-titre : *The Organisation and Control of the Artist's Palette,* Mr Frank Morley Fletcher, qui fut directeur du College of Art d'Edinbourg de 1907 à 1923, a composé un manuel pour l'usage des couleurs que la chimie moderne met actuellement à la disposition du peintre, afin que celui-ci puisse mieux conduire cet « orchestre de couleurs ». L'usage des anciennes couleurs obéissait à une tradition qui est devenue inutile. Mr Fletcher met à la portée des jeunes peintres le résultat d'une longue expérience technique.

§

Il existe plus de cinquante biographies de Sir Joshua Reynolds et l'on sait tout de la carrière du peintre. Mais fréquentant les milieux littéraires et surtout Johnson et son cercle, Sir Joshua voulut aussi écrire Il trouva cet art plus pénible et il n'y réussit point aussi bien. Sa renommée littéraire repose sur ses fameux *Discourses* qui ont été réimprimés plus de cinquante fois depuis sa mort. Mr Frederick Whiley Hilles a tout spécialement étudié les manuscrits conservés à la bibliothèque de la Royal Academy dont Reynolds

fut le premier président, et il a publié le résultat de son patient travail dans un volume qu'il appelle **The Literary Career of Sir Joshua Reynolds** et qui est un précieux complément aux rares études précédemment parues sur ce sujet.

§

Dans une préface émue, le professeur Gustave Rudler, d'Oxford, présente **The Revival of Pascal,** œuvre posthume de Miss Dorothy Margaret Eastwood. A l'âge de sept ans, l'auteur fut atteinte d'une coxalgie qui la rendit infirme et dont finalement elle mourut à l'âge de trente ans au moment où elle venait d'achever cette thèse que ses amis se sont donné le pieux devoir de publier. Elle y étudie avec un discernement remarquable l'influence qu'a exercée Pascal sur la pensée française moderne, à partir de 1882. Certaines parties de l'ouvrage sont de premier ordre, et l'ensemble révèle « un esprit ferme et une âme forte », comme le dit M. Rudler.

Mémento. — Le numéro LX de la revue trimestrielle *The Criterion* contient une étude de G. M. Turnell sur Tristan Corbière. Le quatrième numéro de *Life and Letters To-Day* offre une agréable diversité : des réflexions sur la littérature par Paul Valéry, une étude sur Freud par Hanns Sachs, une autre sur Ramuz par Dorothy M. Richardson, tandis que Stephan Einarsson présente un auteur islandais contemporain, Halldor Kiljan Laxness. The English Association publie désormais un magazine intitulé *English,* dont les deux premiers numéros offrent un sommaire des plus intéressants avec des poèmes de Laurence Binyon, John Drinkwater, T. E. Sturge Moore, Humbert Wolfe, Edmund Blunden, Wilfrid Gibson, Walter de la Mare, Emile Legouis, etc., d'excellents articles et de nombreux comptes rendus de livres nouveaux.

HENRY D. DAVRAY.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

René Martel : *La Ruthénie subcarpathique,* Paul Hartmann, Paris, 1935. — François de Tessan : *Voici Adolf Hitler;* Flammarion. — Grete Stofel : *La Dictature du fascisme allemand;* les Editions internationales. — Arturo Labriola : *Le Crépuscule de la Civilisation;* Mignolet et Storz, 2, rue Fléchier.

Voici le premier ouvrage en langue française traçant un tableau d'ensemble, géographique, économique et politique, de la province la plus orientale et la moins connue de la

République tchécoslovaque. On connaît encore trop peu ce territoire d'une étonnante complexité ethnique où vivent, à côté d'une majorité ruthène, Tchèques, Hongrois, Juifs, Allemands et Roumains. Le nom même de la province reste imprécis : la désignation officielle de « Russie subcarpathique » n'est guère défendable, puisque le pays n'est pas peuplé par des grands Russes et que l'élément ruthène se rencontre à l'état pur, non pas « sous » les Carpathes, mais à l'intérieur des vallées de montagne. L'expression de Ruthénie ne me paraît guère plus acceptable, puisqu'il s'agit là d'une transcription allemande et que les intéressés se nomment eux-mêmes « Roussines ». Cette « Terre sans nom », comme on l'a appelée, n'en soulève pas moins de redoutables problèmes, surtout sur le plan politique : car en Russie subcarpathique il n'est pas de question, confessionnelle, « culturelle » ou autre qui ne finisse par revêtir un caractère politique. Le traité de Saint-Germain a confié à la Tchécoslovaquie ce pays, ruiné par la domination magyare et par la guerre, à charge de le « reconstruire » et d'éveiller dans la majorité ruthène une conscience nationale. La première partie de cette tâche, qui dépendait directement de la bonne volonté et de l'énergie tchèques, est désormais accomplie : un splendide réseau routier facilite les communications entre les divers centres de la Plaine. Quinze années d'efforts acharnés ont fait surgir d'innombrables écoles sur un sol qui détenait sous l'ancienne Monarchie tous les records de l'analphabétisme (85 % d'illettrés avoués par la statistique hongroise). Une légion de médecins et d'intituteurs tchécoslovaques, d'un dévouement admirable et obscur, ont arraché ce malheureux peuple aux épidémies qui le décimaient périodiquement. Celui-là seul qui a connu la misère atroce qui régnait dans la Vrchovina, — l'arrière-pays montagneux, — au lendemain de la guerre, peut apprécier à sa valeur l'œuvre tchèque. Pourtant, le passé tend à s'oublier trop vite : il ne manque pas « d'intellectuels » de fraîche date, ukrainisants ou autonomistes, pour revendiquer vis-à-vis de Prague une indépendance absolue, dont cette province serait la première à faire les frais. M. Benes, dans son remarquable « Discours sur le Problème subcarpathique », déclare sans ambages

que concéder l'autonomie pure et simple serait livrer la majorité slave au pouvoir d'une minorité magyare mieux organisée et « mieux armée » à tous les points de vue. Il est assez significatif, comme le souligne M. Martel, que toutes ces revendications soi-disant « nationales » proviennent la plupart du temps de Ruthènes vivant en Hongrie, ou ouvertement soutenus par la propagande magyare, n'ayant pas honte de renier leur humble dialecte natal et de le supplanter par le hongrois, « langue de civilisation ».

M. Martel remarque que les « gens du pays », Houtsouls de la Montagne, forestiers de la Vrchovina, riverains de la Haute-Tisa, ne se considèrent ni comme des Ukrainiens, ni comme des Russes, mais tout simplement comme des Ruthènes. Je crois, en effet, qu'il n'y a pas lieu d'attacher une grande importance aux mouvements et aux « tendances » qui peuvent se manifester dans ces foyers de fermentation politique et d'agitation que représentent les « villes » de Russie subcarpathique. Sauf à Chust, l'élément ruthène pur y est toujours en minorité.

Il est indéniable que la crise a beaucoup exaspéré les rivalités confessionnelles et partisanes. Les Juifs, hier unis, sont divisés par des haines terribles : *hassidim* (juifs orthodoxes) se dressent contre sionistes modérés, tandis que les sionistes extrémistes de la N. Z. O. ne craignent pas d'adopter de nombreux dogmes marxistes.

C'est pour le noyau minoritaire hongrois que le tracé de la nouvelle frontière serait assurément le plus pénible, puisqu'elle le sépare du territoire de la mère-patrie. Mais il y a lieu de noter que cette « coupure » est surtout rendue sensible par la fermeture volontaire du marché hongrois, qui condamne à la misère des populations slovaques et ruthènes dont l'unique ressource était l'exploitation du bois. Au contraire, le paysan hongrois établi dans la République tchécoslovaque a bénéficié d'une réforme agraire effective dont ses frères restés dans la « Hongrie millénaire » attendent en vain depuis dix-sept ans l'accomplissement. Il ne faut d'ailleurs pas oublier, et M. Martel le rappelle avec beaucoup d'à-propos, que, dans l'Autriche-Hongrie, la liberté de circulation entre les différentes provinces de l'Empire était extrêmement

limitée. Les Hongrois veillaient à interdire tout échange entre Galicie et Ruthénie subcarpathique, où vivait le même peuple, par peur d'une propagande ukrainienne. Les tracasseries policières étaient telles qu'il était « plus facile à un Galicien de se rendre en Ukraine russe, malgré les formalités de passeport et les obstacles de toute nature accumulés aux frontières par le tsarisme, que de visiter la Ruthénie subcarpathique », laquelle n'était pourtant qu'une province de la Double Monarchie, semblable aux autres.

La conclusion de M. Martel est la condensation d'une expérience d'autant plus précieuse qu'elle émane d'un ami avisé des choses de l'Ukraine : la Russie subcarpathique est trop pauvre et encore trop arriérée, matériellement et intellectuellement, pour jouir d'une indépendance fictive qui la ferait retomber sous la tutelle hongroise, hypothèse que les seuls souvenirs du passé suffisent à écarter. Malgré la parenté linguistique, l'absence d'un sentiment national très marqué dans les masses paysannes n'est guère en faveur d'un rattachement à une « Grande Ukraine », rattachement rêvé par quelques intellectuels étourdis et quelques nationalistes exaltés. La place de la Russie subcarpathique est et restera à l'intérieur de la République tchécoslovaque qui a, depuis la guerre, investi un capital matériel et humain immense pour relever cette Cendrillon de leur Etat.

Ceux qui ont vécu dans cette région savent que les accusations de « tchéquisation » sont simplement risibles : apprendre à lire et vêtir ceux qui sont nus, est-ce donc là de « l'impérialisme » ? D'autres allégations sont plus que ridicules, bouffonnes : M. Desbons, partisan d'une frontière commune hungaro-polonaise, soutient sérieusement que la Tchécoslovaquie « ukrainise » la Ruthénie pour conquérir un jour toute l'Ukraine! L'ignorance la plus complète des conditions géographiques et ethniques explique, il est vrai, plus qu'elle n'excuse, de telles aberrations. Le livre de M. Martel, documenté et impartial, sera le guide le plus sûr à travers les labyrinthes politiques et sociaux de ce « Royaume de Dieu » trop ignoré des Français.

M. Martel nous avertit au début de son livre qu'il transcrit les noms propres d'après l'orthographe des sources citées.

D'où, naturellement, quelques variations, puisque nous nous trouvons en présence de transcriptions tchèques, hongroises et ruthènes. Il nous suffit seulement de signaler, dans la bibliographie, quelques petites imprécisions, sans doute la plupart typographiques. Ce ne sont que de menus détails. Relevons seulement deux cas où la désignation (en tchèque) de la revue ou de la publication pourrait être prise pour un nom d'auteur : page 184, il faut lire *Zemsky vestnik pro Podkarpatskou Rus,* page 186, *Karpatorusij sbornik,* et non *spornik* Karpatoruskij. Nous signalons enfin à l'auteur un très intéressant exposé des efforts et des négociations qui ont amené à l'union de la Russie subcarpathique avec la Tchécoslovaquie. Il s'agit d'une brochure en tchèque, parue récemment, de Petr Hatalak : *Iak vznikla myslenka pripojiti Podkarpatskou Rus k Ceskoslovensku.*

ALBERT MOUSSET.

§

M. de Tessan, avant de devenir sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil dans le ministère Léon Blum, était membre de la Commission des affaires étrangères de la Chambre. Il eut alors l'idée de décrire le gouvernement de Hitler et de raconter ses actes principaux. Il s'est pour cela aidé d'une très riche documentation extraite de la presse périodique et de publications de tout genre. Je soupçonne même que nombre de citations de M. de Tessan pourraient venir d'un Bulletin rédigé au Ministère des affaires étrangères. Mais quelle qu'en ait été l'origine, l'information de son livre intitulé **Voici Adolf Hitler** est extrêmement riche et fort variée.

Après des chapitres consacrés à l'histoire du gouvernement de Hitler, M. de Tessan décrit successivement la Reishswehr et le réarmement, la propagande, l'éducation, les campagnes contre le judaïsme, les conflits avec les églises protestante et catholique, les revendications coloniales et la politique extérieure (en particulier les relations franco-allemandes).

La conclusion de M. de Tessan est que,

dans sa politique avec l'Allemagne depuis le traité de Versailles,

la France a trop osé ou n'a pas assez osé... L'occupation de la Ruhr fut l'erreur la plus tragique...

La politique d'A. Briand... était souvent contrariée par les fluctuations intérieures de la politique française et par les pressions d'un nationalisme à courte vue... Quand M. Pierre Laval, en 1931, rendit à Berlin la visite que lui avait faite le Dr Bruning à Paris, il était déjà bien tard pour donner à la diplomatie française une impulsion assez forte pour imposer une politique de rapprochement et pour endiguer la marée montante du nazisme. L'arrivée au pouvoir de Hitler, le 30 janvier 1933 supprima un ensemble de possibilités transactionnelles... Comment... vivre en paix avec un voisin aussi dissemblable et sans lequel il est pourtant vain de vouloir organiser l'Europe?

M. de Tessan énumère alors les négociations qui ont eu lieu depuis pour arriver à une entente avec l'Allemagne et en constate l'échec :

Nous ne pensons pas, écrit-il, que le sort de l'Europe doive être fixé alternativement selon les péripéties d'une course franco-allemande. Notre thèse, c'est que chacun y trouve sa place et que la solidarité s'exerce de telle sorte que les inégalités qui subsistent puissent être progressivement corrigées par des arrangements économiques, commerciaux, financiers. C'est parce que nous avons le sentiment de l'unité fondamentale de l'Europe que nous entendons ne pas toucher à cette unité par des accords trop particuliers. La Société des Nations n'est pas un instrument parfait, mais elle est agent de liaison indispensable. Si le IIIe Reich veut résolument la paix, pourquoi ne reprend-il pas sa place dans ce système de paix organisée? L'accord franco-allemand ne peut être que le couronnement d'une politique de sécurité menée dans le cadre des accords internationaux.

Un pareil accord est-il possible étant données les visées de Hitler? M. de Tessan ne dit pas ce qu'il en pense.

De tous les ouvrages que j'ai vus sur le gouvernement de Hitler, celui de Grete Stoffel sur **La Dictature du fascisme allemand** est celui qui en fait le mieux comprendre l'organisation. Pour l'écrire, l'auteur a dépouillé avec soin la littérature juridique allemande des trois dernières années et en a résumé les renseignements d'une façon à la fois claire, précise et détaillée. Elle fait ainsi connaître un ré-

gime et un état social qui s'éloignent de plus en plus de ce que nous avons vu en France. Que penser, par exemple, de cette loi du 29 mars 1933 introduisant la peine de mort pour des crimes commis auparavant? Quelle formidable organisation pour comprimer toute résistance que celle de la Gestapo. Mais ce qui nous répugne le plus, à nous autres libéraux, est le statut des *non-aryens*. Celles de ses dispositions qui sont relatives au mariage posent même un problème embarrassant à la justice française. Elles interdisent (et frappent de nullité) le mariage d'un Juif ou assimilé (trois-quarts-de-Juif, demi-Juif, Tziganes, nègres et autres races inférieures) avec une aryenne (et réciproquement). Il en résulte que quand un Allemand (ou une Allemande) veut contracter mariage en France, l'officier de l'état-civil français devrait s'assurer que sa généalogie, sa religion et celles de l'autre futur conjoint l'autorisent à contracter ce mariage ou qu'il a obtenu l'autorisation du ministre de l'intérieur du Reich. Si les futurs conjoints en effet sont dans un rapport entre eux qui rendrait leur mariage nul en Allemagne, peut-il être valable en France? L'humanité et la morale disent oui, mais en droit, la validité du mariage étant soumise à la loi nationale des futurs époux, on pourrait soutenir le contraire. La loi allemande ne se borne d'ailleurs pas à déclarer *annulables* de pareils mariages, elles les punit d'une peine de même que les relations extra-matrimoniales entre personnes à qui le mariage est interdit : l' « outrage à la race » est puni très sévèrement.

Le gros livre de M. Arturo **Labriola**, proscrit italien, professeur à l'Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, est le résumé d'un cours qu'il y a fait pendant deux ans. Il constitue une critique et un élargissement des thèses d'Auguste Comte, de Cournot, de Lothrop Stoddard et d'Oswald Spengler au sujet des dangers qui menacent notre civilisation. Celle-ci, d'après M. Labriola, se réduit à la civilisation « occidentale », capitaliste, industrielle, anglo-saxonne; seule, en effet, elle survit au massacre des autres civilisations, provoqué ou produit par son triomphe.

Stoddard et Spengler, tout en croyant constater une déca-

dence de la civilisation contemporaine, avaient cru à la possibilité de « renaissances »; M. Labriola pense qu'elles sont « impossibles, sauf dans des cas très exceptionnels... A côté de nous, il n'y a plus rien... Notre dégradation n'est pas simplement la « nôtre », de nous autres blancs; c'est le rapetissement et la diminution de l'humanité, pronostic de sa probable disparition ».

M. Labriola est plein de tendresse et d'admiration pour les civilisations détruites : celles de la Chine, des Incas et du Bénin en particulier. En revanche, pour lui, la civilisation actuelle est « dépourvue d'équilibre et réduite à la chasse au lucre; le socialisme ne sera pas son héritier, car il n'est que le capitalisme des classes pauvres et montre les mêmes tares. Le Césarisme point à l'horizon; c'est le signe avant-coureur de la dernière phase de l'histoire de l'Occident, celle où les forces économiques et spirituelles de l'humanité occidentale seront entièrement épuisées. L'humanité ne peut prétendre à la perpétuité, mais sa déchéance zoologique doit nécessairement être précédée de sa déchéance morale. »

La base historique sur laquelle M. Labriola établit ces conclusions est très large, mais composée d'éléments de valeur bien diverse. Il fait comme font généralement les folkloristes : il entasse les citations sans en discuter la valeur. Mais si beaucoup de ce qu'il écrit du passé est douteux, ses conclusions sur une mort *prochaine* de la civilisation actuelle sont évidemment fausses. La vie du monde *civilisé* ne fait que commencer.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Fernand Engerand : *Les amusements des villes d'eaux à travers les âges;* Plon. 15 »

Joseph Folliet : *La spiritualité de la route;* Bloud et Gay. 10 »

Esotérisme

C. Kerneïz : *Le Hatha Yoga ou l'art de vivre selon l'Inde mystérieuse;* Tallandier. 15 »

Victor C. Racine : *Culture mentale;* Institut Nyssens, Bruxelles. » »

Histoire

Jacob Reznik (J. Ha-Rosin) : *Le duc Joseph de Naxos,* contribution à l'Histoire juive du XVI[e] siècle; Lipschutz. 60 »

Littérature

A. Augustin-Thierry : *Lola Montès favorite royale;* Grasset. 12 »

Princesse de Chimay : *Madame Tallien, royaliste et révolutionnaire.* Avec 6 gravures h. t. et 2 fac-similés; Plon. 18 »

Fabio : *Les papiers de Fabio : Tu n'aimeras plus;* Denoël et Steele. » »

Princesse de La Tour et Taxis : *Souvenirs sur Rainer Maria Rilke,* publiés par Maurice Betz; Emile-Paul. 12 »

Princesse de Ligne, née Cossé-Brissac : *Claire Marie de Nassau, Princesse de Ligne.* Avec des illustrations; Desclée de Brouwer. 20 »

Jean Mariabère : *Tortusson;* Le Rouge et le Noir. 12 »

René Schneider et Gustave Cohen : *La formation du génie moderne dans l'art de l'Occident. Arts plastiques. Art littéraire.* Avec 20 planches h. t. (Coll. *L'Evolution de l'humanité,* dirigée par Henri Berr); Renaissance du Livre. 40 »

Baronne de Vaughan : *Quelques souvenirs de ma vie,* recueillis par Paul Faure; Flammarion. 12 »

Musique

Jean Réande : *Vie de Chopin.* Avec des portraits : La France musicale. 10 »

Poésie

Alex : *Rupture.* Préface de Charles Bernard; S. A. Ediperim, Anvers. 12 »

René Fauchois : *Délices des mourants;* chez l'auteur, Montjoie, Tourville-la-Rivière, Seine-Inférieure. 10 »

Maurice Maschino : *Eros;* Revue moderne des arts et de la vie. » »

Politique

Ferri-Pisani : *Les tourmentés du Pacifique;* Edit. de France. 15 »

Questions militaires et maritimes

Edmond Delage : *Chroniques de la mer.* Préface de François Pietri; Grasset. 15 »

Général Ludendorff : *La guerre totale,* traduit de l'allemand par A. Pfannstiel; Flammarion. 12 »

Questions religieuses

Gilbert Livrague : *Marie notre sœur;* Bloud et Gay. 10 »

Régionalisme

Frédéric Mistral neveu : *Autour de la renaissance provençale. Jean Brunet. Lettres inédites de Théodore Aubanel;* Le Feu, Aix-en-Provence. 4 »

Roman

Maurice Arcy : *La maison de la guerre* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Robert Bourget-Pailleron : *Les clefs de la caisse;* Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Bringuier : *La défaite du matin;* Nouv. Revue franç. 15 »

James Cain : *Le facteur sonne toujours deux fois (The postman always rings twice),* traduit de l'anglais par Sabine Barritz. Préface d'Irène Némirovsky; Nouv. Revue franç. 12 »

Edouard Delpy : *L'énigme de Piccadilly,* roman policier; Edit. de France. 6 »

David Frome : *Le mystère de Colnbrook,* traduit de l'anglais par Edmond-Michel Tyl. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

Alphonse Gaillard : *Le fils Grand-Perrot,* roman franc-comtois ; Libr. du Régionalisme, 140, bd Saint-Germain, Paris. 10 »

Paul Gourlez : *Le beau vainqueur des infidèles : Don Juan d'Au-*

triche et la victoire de Lépante; Bloud et Gay. 6 »

Gina Kaus : *Demain neuf heures*, traduit de l'allemand par Hélène Chaudoir; Nouv. Revue franç. 15 »

Mary Mitchel : *L'école des coquettes*, traduit de l'anglais par Jean Alby; Nouv. Revue franç. 15 »

Nicolas Ries : *Le diable aux champs*, simple histoire; Cahiers luxembourgeois, Luxembourg. » »

Joseph-Louis Sanciaume : *Le spectre des sables*, roman policier; Edit. de France. 6 »

Simenon : *Les demoiselles de Concarneau;* Nouv. Revue franç. » »

Jacques Spitz : *Les évadés de l'an 4000* (Les romans fantastiques); Nouv. Revue franç. 12 »

Paul Vence : *Le vertige des cimes;* Edit. de Belgique, Bruxelles. 15 »

Sociologie

Jean Coutrot : *L'humanisme économique;* Edit. du Centre polytechnicien d'études économiques. 10 »

Troubat Le Houx : *Le travail et la paix*. Avec 4 gravures; Soc. générale des Cires françaises, Montluçon. » »

Raymond Luce-Gilson : *Le corporatisme est-il viable?* Edit. Georges Rochat. 12 »

Lionel Robbins : *La grande dépression 1929-1934*, traduction de Pierre Coste. Préface de Jacques Rueff; Avec 12 croquis dans le texte; Payot. 18 »

Marc Sangnier : *Le pacifisme d'action;* Foyer de la paix. 8 »

Giuseppe Saragat : *L'humanisme marxiste;* E. S. I. L., Marseille. 10 »

Théâtre

Francis de Croisset : *Théâtre*. Tome VII : *L'essor nuptial. Il était une fois...;* Flammarion. 12 »

Varia

Dr. I. S. Emmanuel : *Histoire de l'industrie des tissus des israélites de Salonique;* Lipschutz. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Julien Ochsé. — Hommage à un poète : Guy de Villartay. — Albert Thibaudet, lauréat de l'Académie française. — Albert Saint-Paul et le « Tombeau de Mallarmé ». — Sur Mgr Bauer. — La chanson de « Monsieur de Charette ». — Une lettre de Carlotta Grisi à Théophile Gautier. — A propos du nom propre en littérature. — Enigmes des noms de rues de Paris. — Les cartes à jouer. — Petit détail bibliographique. — Comment écouter l'Evangile. — Le Sottisier universel.

Mort de Julien Ochsé. — Ce poète, dont les journaux nous ont appris la mort dans les premiers jours d'août, n'a pas eu jusqu'ici la réputation qu'il méritait. Cela tient sans doute en partie au caractère de son œuvre, faite de nuances délicates, de rapports subtils, de nostalgie intime, de visions qu'enveloppe un mystère indéfinissable. Mais cela tient aussi à l'homme, qui était discret comme son œuvre elle-même. A notre époque de réclame outrancière, Ochsé, qui possédait la fortune matérielle et aurait pu, comme d'autres, en user pour se faire de la publicité, — Ochsé ne fit rien pour répandre

son œuvre, où l'on sent pourtant qu'il avait mis le meilleur de sa vie.

Ce n'est pas qu'il ait tourné le dos à son temps. Il parut (mais toujours avec sa distinction discrète) dans le monde littéraire; il fut co-directeur de la *Phalange* avec Jean Royère, puis de *Vers et Prose* avec Paul Fort. On le vit parfois à la Closerie des Lilas, où le groupe de *Vers et Prose* se réunissait les mardis. Mais son âme nostalgique devait souvent, par la vertu du songe, le transporter ailleurs, vers des mirages lointains, des évasions d' « île en île », car Ochsé avait longuement voyagé et il gardait en lui la fascination des mers libres et des profondes solitudes.

Sous sa tranquillité comme un peu dormante, il y avait certainement un grand sensitif. Cela se devine quand on parcourt ses recueils, d'où, comme exemple, nous tirerons ce poème, un peu au hasard :

LA PORTE SUR LA PLAINE.

Une femme est debout sur le seuil de sa porte.
Un réseau de lumière environne sa nuit.
Son geste est arrêté, sa forme est comme morte
Dans le cadre vivant où sa lampe reluit.
Elle semble debout sur la campagne entière,
Poussiéreuse statue, humanité du soir.
On dirait que son ombre ayant quitté la terre
S'élève devant elle et la revêt de noir.
Qu'importent sa beauté, ses regards ou son âge?
Et qu'importe sa vie? Elle est plus que cela.
Son âme ténébreuse a bien mieux qu'un visage,
Et sans rien regarder elle voit au delà...
Qu'importe ce qu'elle est? Elle est l'âme des plaines,
Et, dans le cadre étroit et lumineux du seuil,
Je crois voir à ses pieds mourir, vagues lointaines,
D'innombrables sommeils et d'innombrables deuils!

Par son œuvre, Ochsé se rattachait d'assez près au mouvement symboliste, auquel il avait en outre rendu service par son action, sa participation à la *Phalange*, à *Vers et Prose*, etc. On aurait pu, ces temps derniers, lors de la célébration du Cinquantenaire, se rappeler son nom, si cette célébration avait été préparée plus sérieusement. Mais j'imagine qu'Ochsé ne souffrit pas de cet oubli : il était trop essentiellement poète pour que le monde intérieur ne lui fût pas un refuge et un asile qui console de tout.

Oui, *essentiellement* poète : même dans sa prose, c'est toujours la poésie qui est l'inspiratrice, et c'est elle qui donne à la tristesse (car l'œuvre d'Ochsé est triste au fond) un goût de volupté, un charme pénétrant.

Avec une sorte de nonchalance apparente, Ochsé avait beaucoup écrit. Il laisse quatre recueils de vers : *L'Invisible Concert* (Sansot, 1908) ; *Entre l'Heure et la Faux* (Mercure de France, 1909) ; *Profils*

d'or et de cendre (Mercure, 1911) ; *Repose ailleurs*, poèmes inspirés par la Grande Guerre, où Ochsé avait servi parmi les combattants (Chiberre, 1921). En outre, des ouvrages en prose : *D'Ile en Ile*, récit d'un voyage exotique (Mercure, 1912) ; *La Feuille morte* (Grasset) ; *Le Berceau sans fées*, roman (Albin Michel. — L. M.

§

Hommage à un poète : Gui de Villartay. — La société d'archéologie de Saint-Malo a décidé de faire poser une plaque sur le manoir de la Vallée, en Paramé, où est mort en 1907, à l'âge de 27 ans, le poète Gui Jarnouen de Villartay, auteur d'un recueil, *Les Mains éteintes*, et de poèmes posthumes. La cérémonie doit avoir lieu le 1er septembre. M. Esnoul Le Sénéchal, président de la société, fera la remise de la plaque à la famille, et l'éloge du poète sera fait par M. Léon Bocquet, qui, dans son livre *Les Destinées mauvaises*, a célébré le talent de Gui de Villartay. (Communiqué Par M. René Martineau).

§

Albert Thibaudet, lauréat de l'Académie française. — Chose curieuse, aucun des nombreux articles consacrés à Albert Thibaudet, au lendemain de sa mort, n'a mentionné, à ma connaissance, le « prix d'éloquence » qui marqua ses débuts dans la littérature, pas plus, d'ailleurs que son séjour, comme professeur de philosophie, au collège de Blois. Durant les trois années qu'il y vécut, ce fut, je puis le dire, l'hôte le plus assidu de la Bibliothèque municipale : il y passait des journées entières et les rapports entre ce lecteur acharné et le bibliothécaire perdu au milieu de ses fiches n'avaient pas tardé à devenir mieux que cordiaux. Bien souvent, nous sortions ensemble du château et c'était une longue causerie, qui, sous toutes ses facettes, me permettait de goûter et d'admirer la claire et si complète intelligence d'Albert Thibaudet.

A la veille des vacances de Pâques, sur le point de partir les passer à Tournus :

« Tenez, me dit-il, puisque vous vous intéressez à Ronsard, je vous rapporterai de chez moi un petit rien, dont le seul mérite est d'être assez rare. »

Malgré mon insistance, je ne pus en tirer davantage.

— Non, me dit-il, c'est une surprise que je tiens à vous faire, destinée surtout au bibliophile.

Le lendemain de son retour, il reprenait sa place à la salle de travail, non sans être venu m'apporter à mon bureau, dûment dédicacée, cette jolie plaquette, à laquelle je dois de pouvoir projeter

sur les débuts du critique — du poète et du philosophe — une lumière généralement inconnue :

RONSARD
par
Albert Thibaudet
Mémoire couronné par l'Académie française
(Prix d'éloquence)
Tournus
Adolphe Miège, imprimeur
1896.

Albert Thibaudet m'avait promis quelque chose de rare. Cette plaquette de 30 pages in-8 avait été tirée, en effet, à cent exemplaires numérotés sur papier hollande « Van Gelder Zonen » et il y avait de cela plus de dix ans. M. Paul Laumonier, « Maître des Ronsardisants », ne la signale pas, et ayant le bonheur de la posséder, j'ai été à peu près seul à la mentionner dans la Bibliographie que j'ai jointe au *Pierre de Ronsard* d'Edmond Rocher. La Bibliothèque Nationale et les Bibliothèques de l'Institut et de la Sorbonne doivent bien la posséder, cependant; mais qui cherche à retrouver, dans l'amas des plaquettes, les trente pages d'un inconnu de vingt-deux ans?

C'était donc quelque chose de très rare que m'offrait si gentiment, et en gage d'amitié, Albert Thibaudet, mais aussi, ce qu'il ne me disait pas, quelque chose de très beau.

Ce mémoire avait obtenu de l'Académie française le prix d'éloquence et en était digne. Ce serait le défigurer que d'en donner des extraits. Mieux vaut en reproduire la finale, suffisante à elle seule à légitimer la haute distinction accordée par l'Académie à ce lyrisme et à cette prose somptueuse :

> Les anciens avaient coutume d'élever à la source des grands fleuves un temple à la divinité tutélaire et aux nymphes de ses ondes. Pareillement, à la source de ce grand fleuve qui s'appelle la Poésie française moderne, et qui coule à travers quatre siècles, reflétant dans ses eaux avec les cités splendides, les larges campagnes et les épaisses forêts, des cieux d'azur pacifique, des horizons jonchés de roses, des firmaments semés de mondes, à la source de ce fleuve royal se dresse maintenant le vieux Ronsard, comme une divinité antique, ayant à la main la corne d'abondance. Ses autels méconnus ont été relevés, et son souvenir plane toujours, comme les brumes lumineuses de l'aube, sur les eaux calmes ou chantantes qui vont dans la clarté, vers l'Orient qu'ouvrent les doigts de rose de l'Eos hellénique et que ferment au soir, dans l'infini, les portes d'or des étoiles.

Cette année-là, comme dernier venu parmi les professeurs du collège, la corvée incomba à Albert Thibaudet d'avoir à prononcer le discours de distribution de prix. A la place des lieux communs, mille fois répétés, qui constituent cette sorte de loquèle universitaire, haute de pensée et brillante de forme, il prononça une allocution, plutôt qu'un discours, comme on a peu l'habitude d'en

entendre au cours de telles cérémonies. Il laissa à peine le temps de le féliciter : je ne sais même s'il attendit la fin de la distribution pour aller quitter sa robe et prendre le train qui le ramènerait le plus vite possible à Tournus.

Le soir, au banquet des anciens élèves du collège, déplorant son départ précipité, le principal me dit :

— Ce fut un véritable régal que le discours de votre ami Thibaudet. Je ne lui soupçonnais pas ce talent de parole.

— Mais, Monsieur le Principal oublie sans doute qu'il a obtenu un prix d'éloquence de l'Académie.

— Comment? Il ne me l'a jamais dit...

— En effet, il n'aime pas à se vanter. — PIERRE DUFAY.

§

Albert Saint-Paul et le « Tombeau de Mallarmé ». — Le cinquantenaire du Symbolisme aidant, — pourquoi n'a-t-on pas célébré avec autant de fracas celui du Naturalisme, peut-être plus intéressant? — il n'était pas sans intérêt de feuilleter ces *Portraits du prochain siècle*, dont le tome Ier seul a paru, quelque chose comme le Gotha des Symbolistes.

Un peu cimetière, évidemment : combien ont disparu, les meilleurs généralement? D'autres se sont contentés de mourir pour la littérature, sans que celle-ci y perdît beaucoup; d'autres persistent, légitimant le jugement assez sévère d'Alfred Vallette dans le *Scapin*. Un petit nombre a survécu et survivra.

Parmi ces derniers, il en est qu'on aurait mauvaise grâce, — tels MM. Bellessort, Maurice Beaubourg, Paul Gavault ou Lucien Descaves, — à ranger parmi les Symbolistes. D'autres appartinrent pleinement au groupe symboliste et, sous l'égide et aux dépens d'Edmond Girard, toute latitude fut laissée au syndicat d'admiration mutuelle formé à cet effet de perpétrer des notices souvent hilarantes.

Comme le *Petit Bottin des lettres et des arts*, c'est là un document, à consulter avec quelque prudence. Après quoi, on est plus que jamais convaincu que, loin de tuer son homme, le ridicule le grandit parfois.

Tous ces Portraits ne méritent pas, il est vrai, un jugement d'une telle sévérité. A côté des « m'as-tu vu? » et des « m'as-tu lu? » posant pour la galerie et cherchant à l'épater, il y a toujours eu les modestes, les timides, les simples, ennemis de tout cabotinage et de toute exhibition du poète dans ses œuvres, — dont on ne parle pas, parce qu'ils ne cherchent pas à faire parler d'eux et qui pourtant, ou plutôt en raison de cela, représentent dans toute sa pureté la tradition mallarméenne.

Il n'en est peut-être pas de plus frappant exemple que cet Albert Saint-Paul, dont au cours de cette commémoration on parle si peu et dont Stéphane Mallarmé considérait les *Scènes de bal* comme « un bijou de l'heure ».

Un modeste, certes; rien de « magnifique », parlant peu et bas, évoquant dans sa personne et dans sa diction la salle à manger de Mallarmé, la « conversation merveilleuse » s'affinant, se tamisant, jusqu'à l'exquisité d'une jouissance d'art », et non les remugles du cabaret montmartrois ou du caboulot verlainien.

Nul ne fut sans doute autant le disciple du maître de Valvins. Des trois sonnets qui forment son *Tombeau de Stéphane Mallarmé*, — dont un bois délicieux de son fils Jean Saint-Paul illustre la couverture — voici le premier :

Par le marbre et l'art radieuse
Je t'élève au taillis épais,
Nue, anonyme et fabuleuse,
Une urne où tombe notre paix.

Sur le silence qui la creuse,
Qu'elle éploie en fastueux dais
Une aventure ambitieuse
De battre un vol fixe à jamais!

Louange du seul marbre aride,
L'urne, même de cendres vide,
Recueille ici tous les oublis.

Du vol splendide qu'elle élance
Plongent en anses assouplis
Deux cols de cygne au pur silence.

Alors qu'on célèbre le cinquantenaire du Symbolisme, j'ai cru devoir reproduire ce sonnet d'Albert Saint-Paul. On ne pouvait plus bellement chanter Mallarmé, dans sa langue même. — P. DY.

§

Sur Mgr Bauer. — Notre collaborateur Jacques Daurelle nous adresse la lettre suivante :

Mon cher Directeur,

Peut-être ne jugerez-vous pas sans intérêt d'ajouter un renseignement, qui est à ma connaissance personnelle, à l'article déjà si documenté de M. Jules Wogue paru dans le *Mercure* du 1er juillet, sous ce titre : *Un aumônier israélite de l'Impératrice Eugénie.*

Entre 1887 et 1898, il m'est arrivé de rencontrer celui que les initiés appelaient encore l' « abbé » ou « monseigneur Bauer ». Il vivait à Châtenay chez et avec Mme P..., parente d'un académicien, alors en pleine célébrité.

Mme P... avait une fille. Parfois, le dimanche, la mère et la fille venaient en visite à Sceaux chez M. T. R..., député fort notoire, qui traitait en ami le tout jeune homme que j'étais alors et m'invitait souvent à déjeuner avec d'autres de ses amis. L' « abbé » Bauer accompagnait quelquefois ces dames. Bien rarement il est vrai. Sans doute

avait-il un peu honte de sa situation. Déjà on disait qu'il avait à peu près ruiné Mme P..., son « démon de midi ». Il était temps qu'il épousât son « démon du soir », — la jeune fille juive dont M. Jules Wogue parle à la fin de son article.

Curieux homme, ce « Mgr Bauer », mais quel « Monsieur! — JACQUES DAURELLE.

§

La chanson de « Monsieur de Charette ». — Si réussi que soit un pastiche, il est toujours amusant de le voir donner pour un original. Puisque M. Nicolay, cité par le Dr Caignon (1), classe la chanson de « Monsieur de Charette » parmi les chansons populaires, force nous est de faire remarquer, une fois de plus, que cette prétendue chanson populaire est due à un romancier, aujourd'hui un peu oublié, mais qui eut son heure de grande vogue, Paul Féval, l'auteur du *Loup blanc*, des *Mystères de Londres*, et, entre autres drames, du *Bossu*.

Sa paternité ne fait aucun doute et est établie par les lettres suivantes, dont le *Paul Féval* de Charles Buet et la collection de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* fournissent le texte.

Le vicomte Oscar de Poli, ancien sous-préfet du 16 mai, rendu à la vie privée et à la littérature par le succès des 363, ayant intercalé cette chanson, qu'il prétendait tenir d'un « vieux chouan », dans un de ses romans, reçut de Paul Féval cette lettre amusante, car, en ces temps heureux, on savait encore réclamer avec bonne humeur, sans crier au plagiat :

Monsieur,

Je suis votre collaborateur. *Que payez-vous?* comme on dit rue Marcadet. Le chouan qui vous a donné *Prends ton fusil, Grégoire!* est un farceur. C'est moi l'auteur de ce grand poème et, malgré mon antiquité, je n'étais pourtant pas à la prise de Saumur.

J'avais une espèce de voix autrefois, et je chantais au piano des chants *originaux* (que je faisais) et dont quelques-uns ont bien couru la Bretagne, vers 1865-1866.

« Prends ta gourde *pour boire* » est un hugotisme.

« Prends ta Vierge d'*ivoire* » procède du même Jupiter romantique, que le bon Cathelineau ne connaissait pas. C'était mal bâti; mais l'air empoignait, et l'idée aussi. J'avais des succès formidables chez ma belle-mère avec ça.

PAUL FÉVAL.

M. Oscar de Poli ne fit aucune difficulté pour reconnaître le bien-fondé de cette amusante réclamation, et, près de vingt ans après, l'attesta par cette lettre, adressée à un collaborateur de l'*Intermédiaire* qui lui avait demandé quelques précisions à ce sujet :

Monsieur,

Je me fais un plaisir de vous faire connaître que la chanson *Monsieur*

(1) Cf. *Mercure de France*, 1er août 1936, p. 669.

de Charette, revendiquée *légitimement* par Paul Féval, est intercalée (page 95) dans un de mes romans, *Jean Poigne d'Acier,* dont la dernière édition vient d'être publiée par Marc Barbou et Cie, éditeurs à Limoges, rue du Puy-Vieille-Monnaie.

Veuillez recevoir, Monsieur, mes civilités empressées.

O. DE POLI.

Le vicomte de Poli, bien connu des généalogistes et des héraldistes, n'était pas ennemi d'une douce publicité. — P. DY.

§

Une lettre de Carlotta Grisi à Théophile Gautier. — C'est un des témoignages de l'amitié amoureuse qui unit pendant des années la célèbre danseuse et son beau-frère Théophile Gautier.

Amour dont le poète ne s'est ouvert à personne, affirme Emile Bergerat dans ses *Souvenirs;* amour qui a duré toute sa vie et qu'il savait sans espérance. Il n'y en a pas trace dans son œuvre et nul Dante ne garda jamais mieux le secret de sa Béatrix. Il n'était cependant ignoré de personne autour de lui, mais il y avait accord tacite à respecter ce rêve suprême du moribond...

Ce dernier mot date ici les souvenirs de Bergerat des années 1871-1872, alors que Gautier s'était vu interdire tout travail et ne pouvait plus écrire que de loin en loin à son idole. (Carlotta Grisi s'était, en pleine gloire chorégraphique, retirée du théâtre pour vivre à Saint-Jean, près de Genève, uniquement occupée par l'éducation de sa fille).

Il est bien émouvant, ce passage des *Souvenirs* de Bergerat qui nous montre le poète, accablé par sa maladie de cœur et s'efforçant de tracer encore quelques mots sur une feuille de papier : « Ma chère Carlotta... »

Tu vois, fit-il en les montrant à Bergerat, c'est encore très lisible et sans faute d'orthographe...

Mais il avait écrit « Carolotta » au lieu de Carlotta. Il s'en aperçut et se leva livide et chancelant. Ce fut son dernier autographe...

Ce qu'elles exprimaient, les lettres qu'il avait pu, moins malade, envoyer à sa belle-sœur, on le devine par la réponse que celle-ci lui adressa, le 20 avril 1871 et que le hasard d'une vente fit passer cette année à l'Hôtel Drouot :

Votre lettre m'a certes fait bien plaisir, mais elle m'a mise dans une grande perplexité, car Léontine a immédiatement reconnu votre écriture et il m'a fallu user de ruse quand j'ai vu de quoi il s'agissait pour l'empêcher de lire par-dessus mon épaule... Il faut à l'avenir nous mettre à l'abri des surprises. Ecrivez-moi une fois par semaine..., mais lorsque vous m'écrirez chez moi, je vous en prie, mon ami, que ce soit une lettre que je puisse lire et montrer sans trembler. Vous-même permettez-moi de vous dire (*que vous*) êtes bien imprudent, car si Ernesta venait à savoir cela elle en serait très affligée et avec raison... N'est-ce pas, mon tendre ami, que vous comprenez que j'ai besoin de mettre ma conscience d'accord avec moi?...

La « dame aux yeux de violette » semble bien avoir été digne de

l'amour qu'elle inspira au poète d'*Emaux et Camées*, — un volume où, quoi qu'en dise Bergerat, il ne serait sans doute pas impossible de déceler la source de certaines pièces où la passion l'emporte sur la volonté de demeurer impassible. — L. DX.

§

A propos du nom propre en littérature.

M. Emile Saillens, qui a publié dans le *Mercure* du 15 mai un article intitulé *Du nom propre en littérature*, nous communique les lignes suivantes, que Mme Geneviève Fauconnier lui a adressées à cette occasion :

Juste avant de recevoir votre envoi, j'avais remarqué ceci : lorsque, pour une raison ou l'autre, je suis amenée à changer le nom — surtout le prénom — d'un personnage, le caractère, le type de ce personnage se modifie aussitôt pour moi, et je n'arrive plus (si je ne lui restitue ce premier nom dans mon esprit) à le revoir tel qu'il m'était apparu d'abord.

§

Enigmes des noms de rues de Paris. — Un manuscrit d'un nommé Simonnet, greffier commis des dépôts du Parlement, conservé au Séminaire de Saint-Sulpice, et publié en partie par l'abbé E. Malbois, historien de cette paroisse, dans le *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie des VIIe et XVe arrondissements de Paris*, permet d'en résoudre quelques-unes.

Le travail de ce Simonnet, écrit vers 1750 et intitulé *Le nouveau temple de Salomon, ou Description historique de l'église paroissiale de Saint-Sulpice*, visait à compléter Sauval, en ce qui concernait cette paroisse. Il est intéressant à confronter avec l'excellent *Guide du Vieux Paris* du marquis de Rochegude et de Maurice Dumolin, qu'il redresse parfois, comme dans les cas suivants :

BAROUILLÈRE (rue de la) (1644), nom d'un conseiller propriétaire des terrains (Rochegude et Dumolin).

Prend son nom d'un particulier nommé la Barouillère, vacher, dont il y a encore des descendants. Elle se nommait avant la rue aux Moutons, parce qu'on les y rassemblait pour la pâture. (Simonnet.)

CHAISE (rue de la)... qui doit son nom à l'enseigne d'une tuilerie..., au XVe siècle, elle s'appelait rue des Teigneux, à cause d'un hôpital d'enfants teigneux dit aussi hospice Sainte-Reine, qui touchait à la maladrerie (square Boucicaut (R. et D.).

Elle a pris son nom d'une enseigne de cabaret qui est actuellement rue de Grenelle (S.).

POITIERS (*rue de*) (1693) a été ouverte sur les terrains d'un sieur Potier (1680) dont le nom fut vite altéré (R. et D.).

Elle tire son nom du fameux potier qui y faisait un commerce considérable au commencement de ce siècle (S.).

PLUMET (rue) [Oudinot], jadis chemin Blomet (XVIIe s.) déformé en rue Plumel ou Plumet (XVIIIe s.) (R. et D.).

Cette dénomination lui vient du nommé Plumet, jardinier le plus ancien de la rue; sa veuve y vit encore et y demeure... Elle est remplie de jardiniers, d'ouvriers et de pauvres. Les maisons y annoncent la nature des habitants (S.).

SÉPULCRE (rue du) [rue du Dragon] (XVe s.) à cause de la propriété des chanoines du Saint-Sépulcre (R. et D.).

Elle tire son nom de ce que ce terrain, ainsi que celui de la rue de Taranne composait le cimetière des Huguenots, encore même dans le (XVIIe siècle (S.).

VARENNE (rue de), corruption de *garenne*, terrain inculte (R. et D.). Cette rue, qui se nommait avant le chemin des Vaches, tire sa dénomination d'un particulier de ce nom qui y a fait bâtir (S.).

De la rue de Grenelle, dont le nom ne prête à aucune controverse, Simonnet déclare qu'elle était remplie de gros hôtels, de boutiques de marchands et d'ouvriers, et qu'on y voyait plusieurs couvents de filles : l'abbaye de Panthemont, les Carmélites (sur l'emplacement de Sainte-Clotilde), les filles de Saint-Valère. Il ajoute qu'elle fut pavée sur arrêt du Parlement du 12 août 1533 et qu'on y a construit « il y a quelques années » (1739-1745) une superbe fontaine devant laquelle se trouvait un nommé Guyon, apothicaire, qui, à cause de la position de sa boutique, mérita les vers suivants :

Oh! le superbe monument,
Que devant chez vous on va faire,
Monsieur Guyon l'apoticaire
Remerciez très humblement
Monsieur le Prévost des marchands!
Chacun pour le voir en passant,
S'arreste et tourne le derrière.
Ah! vous avez certainement
Beau jeu, Monsieur l'Apoticaire!

ROBERT LAULAN.

§

Les cartes à jouer. — Le *Mercure* a publié le 15 juin dans son sottisier universel ces lignes empruntées à un grand quotidien :

Depuis l'invention des cartes à jouer, sous le règne de Charles VII, innombrables sont les personnages qui ont figuré dans les jeux.

Ça peut être en effet une « sottise ». Outre qu'il est probable que les cartes, comme les échecs dont elles offraient une représen-

tation (le fou, la tour, les cavaliers, symbolisant une idée de guerre) remontent à l'antiquité et nous viennent d'Asie, introduites en France vers la fin du XIIIe siècle par des Bohémiens, l'histoire voudrait qu'elles eussent été inventées pour distraire la folie de Charles VI. Et voilà la « sottise » confirmée.

Mais, à l'époque de Charles VI, les cartes étaient enluminées sur fond d'or, et les jeux — comprenant 78 cartes : un fou, 21 atouts particuliers, quatre rois, quatre reines, quatre valets, quatre cavaliers et quarante points, de l'as au dix dans chaque couleur — étaient un très grand luxe: Visconti, duc de Milan, aurait payé 1.500 pièces d'or pour un jeu.

A partir de 1423 (un an après la mort de Charles VI), époque où l'on inventa la gravure sur bois, les cartes devinrent beaucoup moins coûteuses, donc plus populaires. Et c'est sous Charles VII que l'on abandonna les figures emblématiques des tarots pour celles que nous connaissons.

Le valet de cœur, Lahire, c'était Etienne de Vignolles, qui accompagna Jeanne d'Arc au siège d'Orléans; celui de carreau, Hector, un des officiers de Charles VII; Hogier, valet de pique, c'était Ogier le Danois, et Lancelot, voué au trèfle, Lancelot du Lac, chevalier de la Table ronde.

Les quatre rois symbolisaient les quatre monarchies : juive, grecque, romaine et française : David, Alexandre, César et Charles (Charlemagne), à moins que David eût été le portrait de Charles VII, ce qui serait vraisemblable, puisque Pallas, dame de pique, figurait Jeanne d'Arc; Argine (anagramme de Regina), dame de trèfle, était Marie d'Anjou, femme de Charles VII; Rachel, dame de carreau, c'était Agnès Sorel, et Judith, dame de cœur, Isabeau de Bavière, mère du roi. — FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

§

Petit détail bibliographique. — Dans le *Mercure* du 1er juin, M. Charles-Henry Hirsch a donné dans le *mémento* de sa chronique, entre autres sommaires, celui de la revue *Corymbe,* où figure un poème de Matthew Arnold. M. Félix Rose tient essentiellement à ce qu'on sache qu'il est le traducteur de ce poème.

§

Comment il faut écouter l'Evangile. — Une jolie petite brochure in-12 de 64 pages, imprimée sur papier bleu clair, avait été éditée, avec l'approbation de l'autorité religieuse (*Imprimatur* donné le 25 février 1936 par M. Sudon, vicaire général) pour le sixième « Congrès national de la Jeunesse étudiante chrétienne

féminine de l'Enseignement primaire supérieur » que présida, à Paris, le 5 avril dernier, M. le chanoine Thiberghien.

On y trouvait les « consignes pratiques » à observer par les Congressistes, au cours de leurs réunions et notamment, pendant la messe pascale, les indications à suivre pour « s'associer intérieurement à l'office... Songeons, en y participant, que la Messe est un drame dans lequel nous ne sommes pas spectatrices, mais actrices... »

D'où ces lignes, page 20, après ce qui se rapporte au *Kyrie*, à *l'Oraiscon* et à *l'Epître* :

L'ÉVANGILE.

Un prêtre lira tout haut, lentement, les principaux passages de la Passion. Les écouter avec recueillement.

Revivre la Passion de Notre Sauveur.

(Si on est fatigué, s'asseoir.)

Le Sottisier universel.

Mercredi 19 octobre. — Déjeuner chez Jean Lorrain, avec un jeune officier faisant partie du corps d'occupation du Tonkin. ...Longtemps, et très curieusement et très intelligemment, il nous entretient de l'activité cérébrale que la fumerie d'opium développe, et du nombre des conceptions qu'elle amène dans un temps très court. Chez lui, en le quart d'heure que dure la fumée d'une pipe, c'est un plan de colonisation du Tonkin, c'est l'organisation d'une armée coloniale, c'est... c'est... — *Journal des Goncourt,* Tome IX, p. 78, éd. Charpentier.

Ils devaient représenter les quatre rois, parmi lesquels Bernadotte, créés par Napoléon. — *L'Illustration,* 1er août.

Le *Latin mystique,* par Rémy de Goncourt, n'est qu'une esquisse. — *L'Action française,* 10 août.

C'est demain soir, à 20 h. 15, au théâtre municipal de Saint-Denis, que sera commémoré, en un gala, le centenaire de la mort du poète-chansonnier Jean-Baptiste Clément. — *Le Petit Parisien,* 2 janvier 1936.

Le sort des 3.000 Espagnols résidant actuellement à Madrid inquiète M. Taittinger. — *Le Journal,* 1er août.

Il [Clemenceau] s'était fait de nombreux amis qu'il rencontrait à la terrasse du café de l'Eléphant, notamment le baron von Gerlach, notabilité carlsbadoise, le libraire Hainisch, et le journaliste hollandais Georg Brandès, d'autres encore. — *L'Homme Libre,* 21 mai.

L'ACCORD MILITAIRE FRANCO-ÉGYPTIEN A ÉTÉ PARAPHÉ. — ...Les clauses militaires du nouvel accord anglo-égyptien ont été paraphées vendredi soir au Caire. — *Le Temps,* 26 juillet.

Proche de Melun, l'abbaye royale du Lys, fondée par sainte Blanche de Castille... — *Le Jour,* 14 juin.

Il s'agit du carillon dont l'université d'Ann Arbon, petite ville voisine de Détroit, va être bientôt pourvue. Ce carillon, précise-t-on, sera composé de 53 cloches... Le poids total des 53 cloches avoisinera 60 tonnes, la plus lourde (un mi bémol) pèsera 11 tonnes et la plus légère (un sol dièze) un peu plus de 5.000 kilos. — *Le Petit Dauphinois,* 5 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.